



**HAL**  
open science

## Les historiens, leurs revues et Internet. France, Espagne, Italie.

Philippe Rygiel, Serge Noiret

### ► To cite this version:

Philippe Rygiel, Serge Noiret. Les historiens, leurs revues et Internet. France, Espagne, Italie. .  
Philippe Rygiel; Serge Noiret. Intenet les historiens et leurs revues , Jan 2003, France. Publibook,  
2005, 13: 9782748309607. halshs-01288975

**HAL Id: halshs-01288975**

**<https://shs.hal.science/halshs-01288975>**

Submitted on 24 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Les historiens, leurs revues et Internet. (France, Espagne,Italie)**

**Paris, Publibook, 2005 .**

Si le texte de ce document est conforme à peu de choses près à la version publiée, la pagination du document électronique ne correspond pas à celle de la version publiée.



philippe RYGIEL et serge NOIRET (sous la  
direction de)



# Philippe Rygiel<sup>1</sup>

## Les historiens dans l'espace électronique<sup>2</sup>

### 1] Genèse

En octobre 2002, se tenait à Paris, dans les locaux de l'École Normale Supérieure, à l'initiative de deux revues d'histoire, *Le Mouvement Social*<sup>3</sup> et *Memoria e Ricerca*<sup>4</sup>, et de l'équipe Réseaux-Savoirs-Territoires<sup>5</sup> de l'École Normale Supérieure, une journée d'études consacrée aux usages faits par les historiens des ressources offertes par le réseau Internet. Le souci premier des organisateurs était de réfléchir aux conditions de la mise en ligne des revues historiques savantes et aux incidences que pouvait avoir celle-ci. Par extension et parce que les animateurs et les dirigeants de ces revues sont avant tout des historiens, nous avons aussi le souci de réfléchir aux éventuelles conséquences du développement du réseau et de la diffusion de son usage sur nos pratiques d'historiens, c'est-à-dire de lecteurs, d'écrivains et d'enseignants.

Nous avons donc réuni les représentants de quelques revues et quelques historiens impliqués depuis longtemps dans la production de dispositifs numériques ou de ressources réseaux<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Philippe Rygiel est maître de conférences à l'Université Paris I, membre du centre d'histoire sociale du XXe siècle, du secrétariat de rédaction du *Mouvement Social* et de l'équipe Réseaux Savoirs Territoires.

<sup>2</sup> Je tiens à remercier Serge Noiret de sa relecture attentive et précise de la première version de ce texte.

<sup>3</sup> <<http://biosoc.univ-paris1.fr/>>.

<sup>4</sup> <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca>>.

<sup>5</sup> <<http://barthes.ens.fr/>>.

<sup>6</sup> La présentation et le programme de cette journée sont disponibles sur le site Clio à <<http://barthes.ens.fr/cliio/dos/inter.html>>.

Les échanges qui s'engagèrent alors se poursuivirent, à distance, ou au gré de rencontres informelles, cependant que naissait, enfin, serions-nous tentés d'écrire, un débat parmi les historiens et les praticiens des sciences humaines, dont le thème central était la numérisation et la mise en ligne des revues. Nous jugeâmes alors qu'il pouvait être utile de livrer à un public plus large quelques-unes des données et des réflexions que nous avions échangées, en des termes les plus accessibles et les moins encombrés de données techniques possibles.

La naissance de ce débat signalait aussi des transformations, qui, sur un mode mineur, contribuèrent sans doute à la décision de réunir les textes présentés ici. Durant près de dix ans, la production de contenu historique pour le réseau fut l'affaire, en France, en Italie et en Espagne, de quelques bricoleurs passionnés. Les échanges au sein de ces petits milieux d'interconnaissance étaient d'autant plus fréquents que les activités réseaux n'étaient pas alors considérées comme très sérieuses, voire vertueusement tenues pour suspectes. Produire un florilège des déclarations ou des écrits d'il y a une dizaine d'années serait assez peu charitable, nous nous contenterons d'écrire que le paysage s'est brutalement et rapidement modifié. Internet est aujourd'hui une affaire d'équipes, au sein desquelles la division du travail tend à reprendre ses droits, d'institutions et de plus en plus et au sens propre, une affaire d'état, même quand il s'agit de produire des contenus scientifiques mous. La place accordée par nous aux récits de pratiques, et le choix de certains des auteurs ou de certains des objets étudiés était aussi une façon de témoigner de ces débuts, voire de rendre à certains un discret hommage.

## **2] Les territoires d'Internet**

Les textes qui composent cet ouvrage portent la marque de cette genèse, ce d'abord par la géographie qu'ils dessinent. Nés d'une initiative franco-italienne, qui ne s'expliquait que parce qu'existaient des liens entre les deux revues à l'origine de cet événement, il accorde logiquement une place prépondérante aux expériences italiennes et françaises, même si Inaki Lopez Martin nous fournit un contrepoint espagnol. La comparaison des deux expériences n'a pas beaucoup plus de légitimité qu'une comparaison germano-espagnole ou austro-portugaise, nous considérons cependant que la confrontation de deux expériences nationales avait dans ce contexte, en soi, une vertu. L'histoire, plus que toute autre science humaine est, en tant

qu'institution, intimement liée aux États-Nations, et Serge Noiret, observant la toile italienne, dont les contenus s'ordonnent en fonction des caractéristiques de la mémoire nationale italienne, le montre ici d'évidence. De ce fait l'organisation, les questionnements, voire parfois les pratiques ou les critères d'évaluation de la production historique, diffèrent de pays à pays. Il est tentant de considérer comme une conséquence de cela le fait que la confrontation des historiens à Internet ait pris localement des formes très différentes, ce que nous ne pouvons imputer, Pierre Yves Saunier le montre ici, étudiant la quasi-absence des historiens français des listes de diffusion historiques, très prisées des chercheurs de langue anglaise ou de langue allemande, à des facteurs techniques ou linguistiques. Même si le lecteur peut ne pas être d'accord avec la vigoureuse description faite par Pierre-Yves Saunier de l'habitus de l'historien français, qui expliquerait son absence de ces lieux, le point est important. Il signale que penser les usages nationaux ou professionnels uniquement en termes d'avance ou de retard n'a souvent pas de sens et qu'il faut garder à l'esprit, lorsque l'on réfléchit aux usages des dispositifs techniques, le contexte, notamment institutionnel, de leur introduction et de leur emploi.

Il se déduit aussi de cela que les univers possibles ouverts par le développement du réseau sont beaucoup moins verrouillés et leurs contours moins étroitement définis par les données techniques que ce que d'aucuns prétendent.

La description faite par Di Marco des débuts de Cromohs, la première revue électronique durable créée en Italie, aujourd'hui mondialement reconnue, qui insiste sur l'activité et les choix de ses créateurs, la part prise par les pratiques des utilisateurs du site aussi à ses transformations, le confirme, qui montre tout autant la plasticité des dispositifs numériques, que les incessants ajustements et changements auxquels procèdent les créateurs de ressources numériques. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'en étonner. Internet n'est pas un outil, ni une machine, mais un assemblage, complexe et toujours changeant, d'outils, de machines, réglé, contrairement à ce que l'on lit souvent, par des protocoles précis, dont l'efficacité est garantie par de puissantes instances de régulation. Cet ensemble, qui est animé par une multitude d'opérateurs humains aux propriétés et aux fonctions très diverses, est le moyen d'interactions sociales extrêmement variées entre individus et entre institutions dont la plupart n'ont rien à voir avec le ludique, la gratuité, ou le récréatif. En ce sens, si l'on peut se servir de certains des outils ou des machines qu'Internet incorpore, nous ne nous servons pas d'Internet, mais



participons à l'activité du réseau - et par ce fait même, et parce qu'Internet est un réseau, nous en transformons les propriétés - et il y a infiniment plus de façons de le faire que de se servir d'un lecteur mp3 ou d'un grille-pain. La distinction peut paraître oiseuse, ou triviale, elle n'en a pas moins son utilité. La question clé pour qui interroge les usages du réseau n'est plus en effet alors celle du plus ou moins rapide accès des utilisateurs, individuels ou collectifs, à la maîtrise de l'outil, c'est-à-dire de la reproduction par eux d'un « bon usage », que détermineraient les caractéristiques techniques du réseau, mais celle des formes d'appropriation, ou d'évitement, des divers systèmes techniques que le réseau coagule. Ce qui circule par le biais d'Internet est alors produit par les rencontres de multiples acteurs, très inégalement pourvus en capital social et cognitif et dotés d'intentionnalités et donc producteurs de stratégies. Si les caractéristiques du réseau informent le déroulement de ces rencontres et leurs produits, en dessinant une infinité définie de possibles, d'ailleurs changeante, elles sont loin d'en déterminer les conséquences, ce que montre ici Philippe Rygiel, notant que les productions des archives départementales françaises pour le Web sont, malgré la similarité des producteurs, diverses, et intelligibles en référence au fonctionnement de ces institutions et à la culture des acteurs et non déterminées par les seules propriétés des machines et des outils logiciels existant.

C'est dire là qu'Internet est un territoire, et que l'inscription de sa marque ou l'appropriation de certaines zones physiques du réseau est l'objet de compétitions et de luttes, dont les enjeux n'ont rien de virtuel. Les fondateurs de Google sont devenus riches d'être parvenus à convaincre la majorité des usagers d'Internet de stocker l'url de leur site sur leur disque dur. Une telle conception de ce qu'est le réseau a plusieurs conséquences. Nous n'évoquerons ici que celles qui permettent de mieux définir notre objet et de comprendre certains traits des textes réunis ici.

Nous comprenons mieux, en particulier, que circule au travers de plusieurs textes, sinon de tous, la question de la mesure. L'intérêt de presque tous ceux qui produisent pour Internet pour les mesures d'audience, de fréquentation ou d'usages ne provient pas de la capacité à multiplier celles-ci. Tous ceux qui se sont risqués à l'exercice savent que si nous disposons de données surabondantes permettant de décrire l'activité du réseau<sup>7</sup>, il est extrêmement difficile d'évaluer et de décrire les usages des

---

<sup>7</sup> GUICHARD (É.) (dir.), *Mesures de l'Internet*, Les Canadiens en Europe, 2004.

utilisateurs d'un site à partir de celles-ci. Il est à l'heure actuelle plus facile de mesurer, voire de décrire, l'audience d'une émission de télévision ou d'un quotidien que d'un site Internet. Du moins les professionnels de ces secteurs se sont-ils dotés depuis longtemps d'outils dont la fiabilité fait l'objet d'un relatif consensus, ce qui n'est pas le cas des professionnels du réseau. Si tous tentent d'élaborer des outils de plus en plus précis ou performants, ce n'est pas parce que cela est possible ou facile, mais parce que l'enjeu est particulièrement important. Il est fréquent que la rémunération de ceux qui produisent des ressources pour le réseau ne soit pas assurée par ceux qui semblent être leurs clients, mais par ceux qui profitent, directement ou indirectement des flux qu'ils génèrent. Elle dépend en somme des foules qu'ils drainent et des territoires qu'ils irriguent, soit des espaces de circulation qu'ils dessinent. De la qualité et de la plausibilité de l'arpentage du domaine ainsi créé dépend la bonne volonté des bailleurs de fonds de ressources et de prestige. Une bonne partie des sites de recherches et parmi eux les sites d'histoire, n'échappent pas à la règle. Beaucoup de revues électroniques, ou de portails, dont le coût n'a jamais été ni nul, ni presque nul, contrairement à ce qu'imaginent encore parfois de jeunes chargés de mission zélés, ne tirent pas à l'heure actuelle leurs ressources de la facturation de leurs services à leurs lecteurs, mais du fait qu'elles parviennent à convaincre de leur efficacité en mobilisant des stratégies argumentatives qui font largement appel à la mesure, pour des raisons qui tiennent tant à la prégnance des argumentaires s'appuyant sur le chiffre dans notre civilisation, qu'au fait que ces sites ont objectivement pour fonction, aux yeux, tant de leurs producteurs que de leurs soutiens, de stimuler la diffusion de types de contenus précisément spécifiés.

Une autre conséquence, en un tout autre registre, de notre compréhension d'Internet est que la discussion des avantages, ou des tares, en soi, de l'usage du réseau, devient oiseuse. Si celui-ci est conçu comme un champ d'activité dont le produit est la résultante des opérations d'acteurs doués d'intentionnalité et non des caractéristiques, une fois pour toute définies, d'un outil, alors son usage peut viser et parvenir autant à l'asservissement et à l'aliénation de ceux qui sont sommés d'en devenir des opérateurs et des servants<sup>8</sup>, qu'à l'affranchissement de groupes et d'individus capables de se fédérer et de promouvoir des usages créatifs. Cette remarque

---

<sup>8</sup> GOLLAC (M.), KRAMARZ (F.), « L'informatique comme pratique et comme croyance », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 134, septembre 2000, pp. 4-21.

contribue à définir les contours de notre objet. Il ne s'agit pas ici de savoir si Internet est bon pour les Historiens en tant que corporation, ou pour le développement de la recherche historique, mais d'examiner ce que des historiens, ès qualité, ou des institutions de la recherche historique, ont fait, ou font quand ils participent à Internet –quand ils produisent pour le réseau, mais aussi quand ils incorporent ce qu'ils y trouvent dans leur enseignement ou leur travail d'écriture - dans l'espoir que cela nous permette de mieux comprendre certains des changements en cours. Écrire en effet que nous considérons oiseuse la question de la valeur en soi d'Internet ne veut pas dire que nous adoptons la position confortable de l'observateur distant. Nous souhaitons au contraire, par cela, redonner à la question des usages savants du réseau sa dimension proprement politique et permettre le débat, en refusant qu'il soit ramené à celui de la nécessaire adaptation d'une profession culturellement rétive à la nouveauté technologique, soit en refusant que la science et la technique, comme idéologies, servent à justifier des réorganisations sociales et des choix politiques qui tendent à programmer l'extinction des sciences humaines en tant que domaine de la recherche fondamentale.

L'organisation de l'ouvrage prend sens à partir de ces positions. Nous avons tenté de réfléchir, en historiens, ce que sont la plupart des auteurs réunis ici, à partir de récits de pratiques, ou de l'observation des ressources offertes aux historiens par le réseau, aux pratiques professionnelles induites ou permises par la participation au réseau. Il s'agissait en somme d'examiner les possibles transformations d'une activité conçue comme un métier, défini par ses pratiques, les relations sociales qu'il implique et ses lieux d'exercices. Et la structure de l'ouvrage reflète cette conception, qui distingue les temps de la lecture, de l'écriture, de la publication et de l'enseignement et nous permet de visiter centres d'archives, bureaux d'historiens, salles de bibliothèques et de rédaction et salles de classes, vers lesquelles nous guide Serge Letouzey, qui fut un des pionniers de l'invention de dispositifs pédagogiques électroniques destinés à l'enseignement de l'histoire. Si l'horizon qu'il évoque est celui de l'enseignement secondaire, les enseignants du supérieur, dont il semble probable qu'ils seront bientôt sommés d'informatiser leurs pratiques<sup>9</sup>, liront avec profit un texte qui, en filigrane, permet de comprendre que

---

<sup>9</sup> GARCIA (S.), « Croyance pédagogique et innovation technologique. Le marché de la formation à distance au service de la démocratisation de l'enseignement supérieur », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 149, septembre 2003, pp.42-60.

l'informatisation décrétée a souvent plus à voir avec la nécessité de soutenir la demande, de créer au marché - voire renvoie au rêve récurrent d'une augmentation de la productivité des enseignants - qu'avec le souci d'une meilleure efficacité pédagogique.

Nous n'avons pas cependant accordé autant de place à toutes les composantes du métier d'historien. La part belle est faite ici à l'écriture et à la diffusion de la connaissance historique et particulièrement aux instruments privilégiés de celle-ci que sont les revues. Cela renvoie bien sûr à notre souci premier, mais au fait aussi que, particulièrement en France, le premier débat consacré à Internet auquel les historiens participent en nombre est consacré à la numérisation et à la mise en ligne des revues savantes. Les récentes décisions prises par la direction Sciences Humaines du CNRS<sup>10</sup>, qui reviennent à sommer la majorité des revues françaises de passer à l'âge numérique, sous peine de perdre tout soutien financier, l'expliquent bien sûr largement. Nous sommes fondés cependant à considérer qu'elles ne font que porter brutalement à la connaissance de tous des enjeux et des questions que l'évolution de l'économie de l'édition des sciences humaines et la croissance rapide du réseau conduisaient à poser, et que certains d'ailleurs posaient depuis longtemps<sup>11</sup>. Nous n'avons pas ignoré les discussions en cours, d'autant moins qu'elles sont directement à l'origine de cet ouvrage. Nous l'abordons cependant de façon indirecte. Le lecteur ne trouvera pas ici de prise de position tranchée et commune, la diversité des parcours et des positions des uns et des autres rendait au reste une telle perspective illusoire. De plus nous avons quelque peu déplacé les termes du débat. Nous ne nous sommes pas demandés si les revues d'histoire devaient devenir, totalement ou partiellement électroniques, ni comment elles devaient procéder pour cela. Nous nous sommes attachés à examiner ce que voulait dire produire des ressources historiques pour le réseau, quels étaient en somme les implications et les enjeux de telles pratiques. Si Francesca Anania signale que cela implique s'adresser à un lectorat qui n'est ni indéterminé, ni indifférencié, Serge Noiret et Inaki Lopez Martin rappellent, l'un dans le cas de l'Italie, l'autre de l'Espagne, que cela signifie d'abord s'inscrire dans un paysage, existant déjà, de pages et de sites proposant des discours relatifs à l'histoire. Cette inscription n'est pas co-existence, mais voisinage. La réponse à une

---

<sup>10</sup> « Les Revues en Sciences Humaines et Sociales », *Lettre d'information SHS*, 69, 2004.

<sup>11</sup> DACOS (M.), « Le numérique au secours du papier. L'avenir de l'information scientifique des historiens à l'heure des réseaux », *Cahiers d'Histoire*, 1999/1.

requête adressée à un moteur de recherche, produira, en un ordre qui ne distingue pas les types de productions ou les propriétés des producteurs, mais répond à d'autres logiques, une liste qui fera se succéder sites d'amateurs passionnés, entreprises de révision idéologique et lieux d'accumulation de ressources savantes. Cela revient à la cohabitation, sur un même rayonnement, d'une synthèse universitaire, d'une plaquette rédigée par un curieux d'histoire locale et d'un pamphlet révisionniste, que ni leurs jaquettes, ni leurs paratextes ne permettraient de distinguer facilement, constat dont l'historien de métier, ici Serge Noiret, peut difficilement s'accommoder. Cela a conduit une équipe de chercheurs italiens à mener une observation systématique des sites traitant d'histoire contemporaine, dont certains des résultats sont ici diffusés pour la première fois hors de la péninsule<sup>12</sup>.

Marin Dacos souligne lui que l'entrée dans le monde numérique implique l'accomplissement de tâches nouvelles et la mise en œuvre de compétences qui ne sont pas réductibles à celles traditionnellement requises par l'édition de textes. La dévolution de ces tâches n'est pas dictée par les caractéristiques de l'outil. Il propose ici, au nom de *revues.org*, un modèle d'organisation qui repose sur la mutualisation des moyens au sein de la corporation historique et l'appropriation par les producteurs de savoirs eux-mêmes des outils nécessaires à leur diffusion et nous percevons le lisant l'étendue des implications de tels choix, tant en matière de formation ou d'auto-formation des individus, que de structuration des rapports entre les différents acteurs de l'édition historique. Il est permis de penser que l'horizon, ou la ligne de fuite, d'une telle conception, est une communauté autogérée, et partiellement autofinancée, de collectifs scientifiques décidant eux-mêmes des conditions de l'exposition de leurs résultats.

Christine Ducourtieux et Éric Guichard sont là pour rappeler, la question est quelque peu absente des débats actuels, que concevoir des dispositifs savants destinés à Internet n'implique pas seulement que changent les conditions de diffusion de contenus et d'objets scientifiques inchangés. Le passage au numérique implique, ou du moins permet, bien plus qu'une diffusion plus rapide et moins chère d'articles de revues. Si l'on prend au sérieux, ce qu'ils font tout les deux, l'idée que la généralisation de la numérisation et la possibilité d'une large diffusion des productions

---

<sup>12</sup> CRISCIONE (A.), NOIRET (S.), SPAGNOLO (C.), VITALI (S.), *La storia al tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea (2001-2003)*, Bologna, Pàtron editore, 2004.

numériques est analogue à une transformation des dispositifs d'écriture, alors surgit – on ne peut, si l'on adopte cette perspective, éviter de retrouver les conclusions de Jack Goody - la question de l'apparition de capacités cognitives nouvelles et celle de la probable invention de dispositifs savants inédits, ce qu'est déjà, Christine Ducourtieux le montre ici, la simple page Html. Les inventeurs sont, parmi les historiens, encore rares, les atlas interactifs produits sous la houlette d'Éric Guichard montrent cependant que l'innovation est ici tant possible que productive. L'exemple d'autres disciplines conduit à penser que la question ne saurait manquer de se poser aux historiens eux aussi, et par elle celle de l'éventail des compétences nécessaires et légitimes pour l'historien du XXI<sup>e</sup> siècle, de même que celles liées au statut tant des objets produits que des producteurs. Cela revient à dire, si l'on pousse à ses conséquences leurs argumentations, que l'adoption par une revue de la numérisation et de la diffusion par le réseau conduit à la naissance d'une revue électronique, qui n'est pas simplement une revue en ligne, parce qu'elle possède à la fois des propriétés propres et autres et parce que l'horizon des possibles ouverts à ses créateurs n'est plus le même.

Nous espérons, sans présumer d'un accord sur les fins, que les éléments de réflexion ainsi proposés, convaincront les lecteurs de la nécessité d'un débat, auquel ne prendrait pas part les seuls spécialistes de la question, sur ce qu'utiliser un ordinateur et se connecter au réseau veut dire pour l'historien. Il nous semble en effet, au-delà de leurs divergences éventuelles et de leurs diversités, que les auteurs ici rassemblés concourent à montrer que les enjeux sont d'importance pour les individus et les institutions. Nous souhaitons de plus persuader que ce débat est possible, parce que le futur de nos métiers et de nos institutions n'est pas inscrit dans les entrailles des machines qui nous servent, pour peu cependant que nous acceptions, en tant qu'individu ou que corporation, d'acquérir une maîtrise suffisante de celles-ci, condition tant d'une méfiance raisonnée face aux technodiscours que de l'ouverture et de la domestication de frontières savantes nouvelles.

**Lire**

Inaki Lopez Martin<sup>13</sup>

## L'histoire contemporaine en Espagne sur Internet : Problèmes et perspectives

Nous n'entendons pas, dans cet article présenter exhaustivement l'histoire espagnole sur Internet mais analyser les caractéristiques générales du sujet. L'histoire contemporaine sur Internet en Espagne est organisée à deux niveaux : au niveau national, d'une part, et au niveau de la communauté d'autre part. En effet, chaque communauté espagnole, en vertu de l'organisation spécifique de l'*estado de las autonomías*, dispose d'importantes compétences en matière éducative et scientifique<sup>14</sup>. Nous nous concentrerons ici sur les caractéristiques et l'organisation des sites d'histoire contemporaine au niveau national.

Le réseau IRIS<sup>15</sup> est le principal réseau d'histoire, qui dépend du Conseil Supérieur de Recherche Scientifique (CSIC)<sup>16</sup>. Ce réseau IRIS offre toute une série de services comme des listes de discussions, des journaux en ligne et des réseaux de recherche<sup>17</sup>. Les principales listes concernant l'histoire contemporaine espagnole sont : REDER<sup>18</sup>, spécialisée dans l'étude de la mémoire des exilés espagnols après la Guerre Civile (1936-39), LAPEPA<sup>19</sup>, qui s'occupe des aspects généraux de l'histoire contemporaine espagnole de 1812 jusqu'à nos jours et qui permet également la consultation de ses

---

<sup>13</sup> Centre Robert Schuman, Institut Universitaire Européen.

<sup>14</sup> Pour une brève description des caractéristiques juridiques :  
<[http://www.der.uva.es/constitucional/verdugo/stc137\\_1986.html](http://www.der.uva.es/constitucional/verdugo/stc137_1986.html)>.

<sup>15</sup> <<http://www.rediris.es>>.

<sup>16</sup> <<http://www.csic.es>>.

<sup>17</sup> <<http://www.rediris.es/cvu/a21/>>.

<sup>18</sup> <<http://www.rediris.es/list/info/reder.es.html>>.

<sup>19</sup> <<http://www.rediris.es/list/info/lapepa.es.html>>.



archives ; FIDEL qui est au contraire fondée sur l'échange d'informations entre professionnels et finalement COLON qui est dédiée à l'utilisation des nouvelles technologies de l'information pour l'étude de l'Histoire<sup>20</sup>. Cette dernière liste est l'une des plus intéressantes, du moins en ce qui concerne la discipline historique, non seulement pour la valeur des contenus et le haut niveau d'information, mais aussi parce que certains des projets les plus importants, comme *Clio* et *Hispania Nova* ont été en réalité produits par ses membres<sup>21</sup>.

Les revues électroniques à contenu historique, jusqu'à il y a peu, étaient peu nombreuses à s'être dotées des garanties scientifiques nécessaires<sup>22</sup>. En effet, le concept et la finalité des revues électroniques ne semblent pas encore tout à fait clairs aux historiens, qui restent attachés aux instruments traditionnels de travail : la classe pour l'enseignement, l'archive et les sources pour la recherche et les articles et revues sur papier pour leurs découvertes scientifiques. Tout ce qui ne provient pas de l'un de ces espaces est considéré superflu, dangereux et d'intérêt personnel et scientifique limité. Quoique Internet, puisse, au moins potentiellement, regrouper en un seul espace, matériel didactique, documents et publications des résultats, nombreux sont ceux qui doutent de l'utilité des publications électroniques. En conséquence, l'historiographie digitale est encore pratiquement inexistante en Espagne, étant donné que les historiens préfèrent la sécurité de leurs propres *copyrights* sur papier, au risque de jeter par la fenêtre des années de travail en une publication digitale accessible au reste du monde en un instant. En résumé, la consultation off line, qui ne permet pas une consultation intégrale des contenus, prévaut sur la consultation en ligne. En effet, nombreuses sont les revues historiques traditionnelles qui utilisent le réseau sans se convertir pour autant en revue électronique.

---

20 <<http://exlibris.usal.es/merlo/fidel/index.htm>> et <<http://chico.rediris.es/archives/colon.html>>.

21 <<http://clio.rediris.es>> et <<http://hispanianova.rediris.es/>>.

22 Pour une visions globale, la page de liens d'Anacleto Pons <<http://www.uv.es/~apons/revistes.htm>> demeure essentielle, voire aussi <<http://Web.usal.es/%7Eredero/rev-e.htm>> et <<http://europa.sim.ucm.es:8080/compludoc/>>.

Le réseau IRIS offre l'accès à certains journaux, seulement disponibles en ligne et qui se distinguent donc d'autres publications, qui ne présentent en ligne qu'un résumé de la version papier<sup>23</sup>.

Les revues *Hispania Nova*, *Clio* et *Tiempos Modernos* sont toutes les trois intégrées au sein du réseau académique IRIS et ont une composante qui les distingue de la pure revue électronique. *Hispania Nova*, fondée en mars 1998, est une revue électronique dédiée exclusivement à l'histoire contemporaine de l'Espagne, de 1808 à nos jours<sup>24</sup>. Cette revue propose des articles inédits consacrés à l'histoire contemporaine et offre également d'autres services : des compte-rendus de livres récents, des informations ponctuelles sur les nouveautés bibliographiques et sur les colloques, etc. La revue, après une phase de changement et de restructuration, offre toutes ses publications en format *MS E-book*.

*Clio* est sans aucun doute l'expérience la plus intéressante regardant l'histoire de l'Espagne sur Internet. L'idée du site se concrétisa au cours du premier congrès sur les systèmes d'informations historiques (Vittoria, 6-8 Novembre 1997), après avoir été discutée par un groupe d'historiens de la liste de discussion COLON<sup>25</sup>.

*Clio* n'est pas uniquement une revue, mais aussi un projet historique qui veut devenir un instrument utile pour les étudiants et professeurs de lycée et servir à l'enseignement supérieur. En conséquence, le site est divisé en quatre sections principales (lycéens, professeurs, universitaires et recherche) et en plusieurs niveaux. Par exemple, sur le site de *Clio* se trouve *Tiempos Modernos*, une petite section spécialisée en Histoire moderne<sup>26</sup>. Les objectifs du site sont divers : créer un dépôt de matériel historique de type didactique sur Internet ; promouvoir l'utilisation du réseau comme instrument de travail et de recherche pour le monde académique en évitant les navigations éparses ; suppléer au manque de matériel didactique sur le réseau pour les étudiants pré - universitaires ; promouvoir la collaboration à

---

<sup>23</sup> Les exemples de revues historiques « commerciales » disposant de sites Web sont *La aventura de la Historia* <<http://www.el-mundo.es/ladh/>> ou *Clio el pasado presente* <<http://www.cliorevista.com/>>.

<sup>24</sup> <<http://hispanianova.rediris.es/>>.

<sup>25</sup> <<http://clio.rediris.es/>>.

<sup>26</sup> <<http://www.tiemposmodernos.org/>>.

distance entre professeurs ; créer des salles de débats virtuels pour les professeurs et élèves ; développer l'enseignement à distance à l'aide d'un matériel de compréhension facile pour tous ; promouvoir la présence de la langue espagnole et les langues d'autres régions espagnoles sur le réseau, co-opérer avec les centres éducatifs d'Amérique Latine, etc. La revue a vu, jusque maintenant, la publication d'un nombre élevé d'articles qui traitent de toutes les périodes historiques de l'Histoire Espagnole.

Malgré la qualité du réseau d'histoire sur Internet, et les efforts évidents faits pour le mettre en place, celui-ci souffre d'un excès de sites éphémères qui donnent une idée fautive de l'histoire électronique perçue comme une « histoire à la carte ».

En d'autres termes, les anniversaires historiques sont l'occasion de recueillir un matériel important, grâce au soutien de diverses institutions, mais ces mêmes matériaux, d'une part concernent un sujet très limité dans le temps et dans l'espace et d'autres part ont une durée de vie limitée sur le réseau. Les sites officiels consacrés aux anniversaires de Charles-Quint et Philippe II, à la guerre hispano-américaine (1898), à la guerre civile Espagnole, et à la transition démocratique, constituent de bons exemples de ces processus.

Au niveau des publications et sites spécialisées, la question cruciale n'est pas l'accès ou non à des articles en ligne en différents formats, mais surtout quelle est, ou quelle devrait être, l'attitude critique du lecteur. Imprimer des articles disponibles dans plusieurs formats est une chose, commencer à travailler avec une logique différente est une autre chose. En effet, aujourd'hui, en termes généraux, sauf les exceptions citées plus haut, la seule définition d'une publication en ligne est un article à imprimer et le monde scientifique espagnol et particulièrement les spécialistes en Histoire Contemporaine ne sont pas encore capables de rompre le lien entre la production papier et la production virtuelle.

Serge Noiret<sup>27</sup>

Histoire et mémoire dans la toile d'histoire contemporaine italienne.

### **1] Un schéma conceptuel pour cataloguer les sites Web.**

Je souhaite, au travers de ce texte, examiner les usages que font les historiens des sites d'histoire contemporaine, et de la production de matériaux électroniques par ceux-ci. Ces deux questions sont, l'une comme l'autre, difficiles à aborder. Je me propose de le faire en reprenant un schéma permettant de capturer et de «disséquer», les sites d'histoire. J'adopterai donc la méthode mise au point à l'occasion d'une recherche collective développée à partir des sites italiens d'histoire contemporaine et de leurs mutations de 2001 à 2003<sup>28</sup>.

Du schéma conceptuel de ce travail, je retiendrai en fait sa deuxième partie qui touche à la définition des contenus présentés dans la toile: quels thèmes historiques sont-ils traités, suivant quelles finalités spécifiques pour la toile. Quelles sont les diverses typologies de matériaux offerts dans les sites et, enfin, existe-t-il vraiment une historiographie contemporaine sur le Web et si oui, en relation à quels niveaux de développement de l'écriture à travers l'hypertexte ?

Cette recherche collective sur de nombreux sites italiens, nous a avant tout portés à définir un certain nombre de concepts qui sont parfois acceptés sans beaucoup de précision.

*Qu'est ce qu'un site Web* par exemple ? Dans le cas de cette recherche, les sites Web ont été définis de manière empirique et flexible comme un

---

<sup>27</sup> Institut Universitaire Européen, Florence, Italie.

<sup>28</sup> CRISCIONE (A.), NOIRET (S.), SPAGNOLO (C.), VITALI (S.) (dir.): *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, Bologna, Patron editore, 2004.

ensemble de pages et/ou de ressources Web qui procèdent d'un projet unitaire et d'une logique commune.

*Quels sont les critères qui permettent de juger et de définir des sites ?* Il faudra, bien entendu, tenir compte des caractères et de la spécificité du *médium*, de ses langages et des usages qui en sont dérivés, des pratiques de communication qui lui sont spécifiques. Dans le domaine de l'histoire contemporaine italienne, la recherche s'est ainsi confrontée avec les pratiques et les méthodes consolidées des historiens et de l'historien du contemporain en particuliers. La critique des sources à la base de la méthode historique a été appliquée jusqu'à aujourd'hui à des documents et à des produits éditoriaux plus ou moins « traditionnels » et non pas à des documents numérisés qui sont souvent l'image d'autres documents. Faut-il se préoccuper de repenser en fonction du Web comme une des applications d'Internet les éléments de base de cette méthode critique ? Sans aller jusque-là, la recherche dont je rendrai en partie compte ici a jugé comme essentiel de revoir de tels critères pour juger de l'intégralité de sites Web qui présentent l'histoire à travers une pluralité d'usages et de narrations.<sup>29</sup> Cette révision méthodologique est importante même si le médium Internet tend à rendre homogènes ou tout au moins, à mettre sur le même plan, les formes de la narration historique qui se rencontrent dans la toile et auxquelles tout le monde peut accéder.

C'est surtout aux Etats-Unis, confrontés à l'usage intensif des sites Web même pour l'enseignement de l'histoire, qu'ont été proposés des critères permettant d'évaluer les contenus de la toile (*Web evaluation*).<sup>30</sup> Ces critères se réfèrent cependant à ceux qui sont utilisés pour évaluer les informations

<sup>29</sup> Guido Abbattista propose les définitions suivantes de l'histoire offerte par Internet: « le passé comme supermarché et l'histoire comme le panier aux achats; l'histoire comme "tour", vacance ou expérience d'identification [...]; l'histoire comme hobby, passion privée, dilettantisme, collectionnisme; l'histoire comme spectacle d'événements mémorables; l'histoire comme dépôt des mystères et secrets; l'histoire comme patrimoine à sauver ou à évoquer à nouveau; l'histoire comme biographie ou généalogie (expérience individuelle ou familiale); l'histoire comme jeu [...] ». ABBATISTA (G.), « Problemi di valutazione delle risorse telematiche per la ricerca storica », texte provisoire présenté lors du *Il workshop su studi storici e biblioteche digitali. La valutazione delle risorse digitali: biblioteche ibride e studi storici* Firenze, 31 maggio – 1° giugno 2001, <<http://www.dssg.unifi.it/storinforma/Ws/biblio/>>. Voir aussi sur les différentes approches de l'histoire sur Internet, ZORZI (A.), « Linguaggi storici e nuovi media » in *Comunicare storia, Storia e problemi contemporanei*, XV, 2002, 29, pp.161-169.

<sup>31</sup> WHITTAKER (K.), *Systematic evaluation: methods and sources for assessing books*, London, Clive Bingley, 1982.

publiées sur des supports traditionnels comme les livres. C'est ainsi que Karl Whittaker avait avancé des critères d'évaluation du contenu des livres qui ont été plus tard transférés aux sites Web: l'autorité, l'exactitude, l'objectivité, la fiabilité, la capacité de parler d'un sujet de manière exhaustive et de s'adresser correctement au public choisi pour le faire (*authority, accuracy, objectivity, currency, coverage and intended audience*)<sup>31</sup>. Toutefois, ces paramètres sont trop limités pour pouvoir saisir de manière critique les spécificités de la toile même en usant de critères complémentaires ajoutés ensuite aux précédents<sup>32</sup>. Les nouveaux critères pris en compte sont ainsi liés à la nécessité de nommer les responsables des contenus offerts sur un site, d'indiquer la présence éventuelle de publicité, outre, bien entendu la date de la dernière mise à jour des contenus, etc. De tels paramètres permettent de mieux comprendre si le site est fiable. En Italie, un spécialiste de l'histoire de l'historiographie et historien de l'époque moderne, Guido Abbattista, a proposé d'ajouter ainsi deux autres critères comme *la trasparenza* et la facilité d'utilisation ou *exploitabilità (utilizzabilità)* d'un site. Il ajoute qu'une évaluation correcte du contenu des sites ne pourra être effectuée sans recourir aux méthodes traditionnelles de la recherche historique comme la critique des sources appliquée cette fois à leur présentation en ligne. Ce serait une grave erreur de vouloir privilégier la nature du médium en abandonnant les nécessités intrinsèques de la recherche historique scientifique pour évaluer réellement les ressources télématiques, affirme justement Abbattista.<sup>33</sup>

Toutefois, il est apparu que de tels critères présentent des lacunes que le projet collectif sur les sites italiens d'histoire contemporaine a tenté de combler: ils sont trop génériques, descriptifs et abstraits, car il est impossible de déterminer a priori «l'objectivité» d'un site pour sa «saisie»

---

<sup>32</sup> ALEXANDER (J. E.), TATE (M. A.), *Web Wisdom. How to Evaluate and Create Information Quality on the Web*, Mahawah, N.J.- London, Lawrence Erlbaum Associates, 1999. En Italie voir ABBATISTA (G.), « Dalla tipologia alla gerarchia. Idee per una valutazione delle risorse telematiche per gli studi storici », in *Cultura comunicazione tecnologia*, Trieste, Vetta, 1998, pp.19-34; Id., « La valutazione delle risorse telematiche, » in ABBATISTA (G.), ZORZI (A.) (dir.), *Il documento immateriale. Ricerca storica e nuovi linguaggi* (Dossier de l'Indice n.4), supplément à *L'indice dei libri del mese*, XVII, 2000, 5, p. X, en ligne ultima revisione 12 giugno 2000, <<http://lastoria.unipv.it/dossier/abbattista.htm>>; ABBATISTA (G.), « Problemi di valutazione delle risorse telematiche per la ricerca storica », texte cité.

<sup>33</sup> ABBATISTA (G.), « Problemi di valutazione delle risorse telematiche per la ricerca storica », texte cité.

dans le cadre du processus historiographique. De plus, il est nécessaire que les historiens connaissent la date de l'ultime mise à jour des pages d'un site Web. Mais ce qui les intéresse surtout c'est de pouvoir se servir de ses contenus comme de tous les autres documents du laboratoire, aussi comme témoignages du moment où le site a été conçu. En réalité, les critères définis jusqu'à présent sont externes au document – appelons le site- lui-même—, ils ne touchent que sa surface et sa présentation formelle, mais ne permettent pas d'appréhender et de critiquer ses contenus, d'en déterminer réellement la précision et la fiabilité en tenant compte des aspects spécifiques et des subtilités de son langage médiatique.

La recherche entreprise sur les sites italiens de 2001 à 2003 tend ainsi à compléter ces critères pour répondre aux manques d'approfondissement critique lors de l'usage des sites. Dans ce dessein, un fichier a été élaboré qui, outre le fait de contenir les critères critiques traditionnels, offre un nouveau canevas interprétatif pour cerner les spécificités du Web. Si ce fichier s'est concentré surtout sur les méthodes utilisées pour faire de l'histoire avec la toile, il vise surtout celles utilisées pour *communiquer l'histoire* par le biais de la toile se servent de codes linguistiques et de moyens techniques pour structurer l'organisation interne des sites et leur lecture par le navigateur. L'efficacité avec laquelle les sites se proposent d'insérer des documents et son argumentation de type historiographique est ainsi évaluée sur la base de critères de référence: ils en permettent d'abord l'interprétation et le déchiffrement médiatique et, ensuite, la critique même usant des critères traditionnels auxquels Abbattista fait allusion. Il faut donc avant tout vérifier la qualité des appareils philologiques qui déterminent l'origine des documents: leur auteur, leur provenance, les citations d'archives, les notes éditoriales et de référence au contexte aussi ainsi que les critères utilisés pour la sélection des documents; les contextes temporels et les processus historiques qui permettent d'attribuer de la valeur aux sources publiées; l'éventuel rapport d'interaction entre différents documents et entre textes et documents qui se réfèrent, dans le même site, dans la toile ou ailleurs, au même sujet ou au même épisode historique et à son traitement historiographique. Il a donc fallu mettre définir des critères de jugement permettant de vérifier la provenance des documents et des matériaux multimédias, une activité spécifique des historiens même dans la toile. Toutefois, dans ce dernier cas, il a fallu élaborer une approche critique spécifique appliquée aux langages hyper textuels. Les sites ont été regroupés selon les métaphores utilisées pour construire leur architecture dans l'espace virtuel et leur logique fonctionnelle: s'agit-il d'un site organisé selon la métaphore de la bibliothèque, du musée, de la place publique, etc.? Il a fallu

ensuite évaluer la richesse des connexions hyper textuelles internes et externes des sites ainsi que la possibilité éventuelle, laissée à l'internaute, d'agir lui-même avec le site et donc, définir mieux le rôle que les auteurs d'un site entendent éventuellement attribuer au «lecteur navigateur».

Ces critères ont permis d'élaborer un fichier qui appréhende le contenu des sites d'histoire de la toile selon 4 catégories et différentes sous catégories. La première catégorie touche à l'*identification* (1) du site et de son contexte; la seconde catégorie intitulée «*contenus*» (2) analyse de fait les finalités et les contenus du site, et surtout précise comment les contenus réels d'un site répondent à ces finalités; la troisième partie de cette fiche concerne la *structure et les langages de la communication* (3) qui constituent l'épine dorsale du site: elles touchent aux instruments de navigation et de recherche fournis et aux codes d'expression qui y sont utilisés; la dernière série de critères touche enfin au *jugement critique* (4) sur l'ensemble du site; c'est, en fait, un résumé critique des réponses et des manquements aux réponses posées par les question des catégories précédentes. Une telle grille, de tels paramètres permettraient de juger de manière critique de l'ensemble des aspects médiatiques et des éléments documentaires et textuels spécifiques qui constituent un site Web d'histoire.<sup>34</sup>

### 1.1. Identification

- Url-Uri: url ou Uri de la *home page* du site;
- Titre: titre ou nom du site ou, mieux encore, les divers titres ou les diverses dénominations du site. Si une différence existe entre le titre qui apparaît dans la *home page* et celui qui se trouve dans le tag <title> du *head* de la *home page*, elle est reportée;
- Date de réalisation: indique la date de première publication du site, directement mentionnée sur le site lui-même ou dérivée d'autres informations contenues dans le site;
- Date de dernière mise à jour: indique la date de dernière mise à jour du site, directement mentionnée sur le site lui-même ou dérivée à partir d'autres informations contenues dans le site ou même à partir d'autres sources;

---

<sup>34</sup> La description de la fiche utilisée dans le travail de l'IBC est reprise du chapitre introductif écrit par Carlo Spagnolo et Stefano Vitali, (4.2, Come si giudica un sito Web ; 5.3, Web evaluation et 5.11 l'elaborazione della scheda) in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.24-33.



- Auteur(s): est/sont le/les sujet(s) responsable(s) de la réalisation du site de deux points de vue: sa réalisation technique et la paternité de ses contenus;
- Éditeur institutionnel: institution qui accueille le site, lui donne l'hospitalité sur son serveur, le commandite ou l'édite; c'est l'institution qui en est responsable du point de vue de son édition et de sa publication sans pour autant être auteur de ses contenus;
- Dimension: nombre exact des pages qui composent un site si cette donnée est disponible ou mention du fait qu'il existe un Web profond, dynamique et inaccessible au dénombrement ;
- Modalités d'accès: accès libre ou subordonné à une quelconque forme d'inscription gratuite ou suite à un paiement; avec ou sans usage de mot de passe, etc.;
- Statistiques d'usage: mention de la présence ou non d'un compteur des visites et de statistiques sur l'utilisation du site;
- Date de fichage du site: il est fondamental de savoir quand un site est analysé;
- Recenseur: il est également important de posséder les coordonnées de la personne qui a effectué la revue critique du site.

## **1.2 Contenus**

- Sujet: indication sommaire du sujet du site, de l'approche disciplinaire (histoire sociale, économique, politique, religieuse, etc.) et des coordonnées temporelles et géographiques;
- Finalités: description des finalités du site, (de « recherche », d'offre de « services », de « divulgation », de «propagande », etc.);
- Matériaux publiés: description du type de matériaux et des textes contenus dans le site (essais, bibliographies, catalogues, inventaires d'archives, reproduction numérisée de documents, éditions de sources, présence d'images, de photographies, de films etc.);
- Contexte dans lequel les matériaux sont offerts:
- Philologique: présence éventuelle et fiabilité de la description et de la présentation philologique des matériaux publiés (auteurs des textes, origine des documents, cote d'archive, description éditoriale, etc.) et présence ou non des critères de sélection des matériaux;
- Temporelle: présentation des documents dans leur contexte chronologique et en rapport avec les événements historiques décrits dans le site;

- Textuelle: description des textes, des images et de tous les documents présentés sur le site par rapport aux autres textes de la toile ou, en général, aux textes qui traitent du même sujet ou du même problème;
- Thèses historiographiques: quelles sont les thèses historiques défendues et comment s'effectue l'argumentation éventuellement en rapport avec les écoles historiques ou les écrits plus importants des historiens dans le même domaine;
- Mise à jour: a) en relation avec les résultats récents de la recherche historique sur le sujet; b) indication de la fréquence de la mise à jour des contenus du site avec de nouveaux matériaux et une éventuelle réactualisation de ses problématiques.

### **1.3. Structures et langages de la communication**

- Métaphore: description de la «métaphore» à la quelle le site s'inspire le plus, (livre, revue, bibliothèque, archive, salle, place publique, banque de donnée, etc.)
- Organisation de l'espace logique: pour juger de l'organisation de l'espace logique et des rapports qui se créent entre ses différentes parties, on vérifie la présence d'information et de données et si elles suivent une présentation par blocs parallèles, ou une hiérarchie des pages et des documents analogue aux racines d'un arbre, ou constituent des galaxies distinctes qui ne se recoupent pas et ne possèdent pas de relations ou, enfin une logique réticulaire;
- Navigation: description des modalités de navigation à l'intérieur du site et de leur efficacité et fonctionnement; présence éventuelle d'index, de cartes, de barres de navigations.
- Langages de communication: analyse des niveaux de l'hypertexte et de la construction des liens interactifs en raison de la cohésion interne entre les différentes parties du site; illustration d'un éventuel recours à des codes de communication spécifiques usant de figures de style, de textes, d'éléments graphiques, de sons, d'images, et du niveau de leur intégration réciproque pour la cohérence de la navigation et de la lecture du site;
- Connectivité externe: présence des liens hyper textuels et de leur utilisation par rapport au reste de la toile; capacité de création de liens hypertextuels avec d'autres matériaux sources, textes, documents, références, publiés dans d'autres sites ou renvoyant à l'extérieur de la toile elle-même, (webcam, formulaires à remplir, numéros de téléphone,

télécopie, adresses postales, etc.) en fonction de leur intégration au site analysé:

- Rôle de l'utilisateur: quel rôle le site attribue-t-il à son utilisateur: celui d'un spectateur, lecteur, collaborateur ? ;
- Instruments de navigation: description des instruments de renvoi au reste de la toile fournis par le site: *blogs*, listes de discussions, messageries, moteurs de recherche interne, forum, banques de données, formulaires interactifs.

#### **1.4. Jugement critique**

- Description: description générale du contenu du site et de ses divers chapitres;
- Évaluation: résumé critique de l'argumentation, de l'utilité du site, évaluation du type de public visé, du type d'usage possible, (didactique, ludique, etc.), de l'autorité de ses responsables et de ses auteurs en rapport avec le thème traité, de la fiabilité de ses contenus et des sources et matériaux publiés et de l'ensemble des ressources présentes sur le site.

250 sites d'histoire contemporaine ont été ainsi fichés dans une banque de données et analysés. Ils ont permis de tester la validité des critères adoptés dans le schéma de fichier présenté ci-dessus. Les sites ont été sélectionnés par rapport à leur importance et à des critères plus subjectifs liés aux thèmes les plus exploités sur le Web: l'histoire militaire, celle du fascisme et de l'antifascisme, de l'holocauste, des femmes ou celle des *mystères* des années de la tension et du terrorisme dans les années 70 et 80. D'autres sites ont été choisis par rapport à différents types de producteur institutionnel: les sites des archives, les associations d'historiens ou les institutions historiques présentes sur le territoire et qui se sont dotées de sites Web ou, enfin, par rapport à leurs formes d'expression comme les sites des revues historiques ou ceux des portails d'histoire contemporaine. L'histoire italienne présente dans cette mosaïque de sites a permis une analyse en trois dimensions:  
cognitive : celle des méthodes nécessaires pour user des contenus des sites  
technologique : celle des problèmes technologiques liés à la compréhension de l'interaction de ces sites avec les spécificités techniques d'Internet  
savante : celle de l'évaluation de la relation éventuelle de ces sites avec la catégorie des historiens professionnels et leurs travaux.

Ce faisant, il a aussi été possible de confronter l'éventuel retard dans l'utilisation de la toile par des historiens italiens de l'époque contemporaine par rapport aux historiens d'autres époques et aussi à d'autres disciplines littéraires et philosophiques plus «prudentes» quant à l'usage innovateur des technologies du Web et de l'informatique «humaniste». <sup>35</sup>

Quelles conclusions provisoires – la toile ne permet pas d'avancer d'autres types de conclusions —peut-on tirer des sites d'histoire italienne contemporaine sur une période qui va de 2001 à 2003, pour savoir qui use de la toile, et à quel usage, pour vérifier quelles sortes de connaissances et, surtout, pour connaître quel type d'«histoire» est présente sur cette toile, un dernier paramètre que j'approfondirai dans ces pages ? Enfin, existe-t-il vraiment une relation avec le monde des historiens professionnels à travers la présence de nouvelles formes d'historiographie ou d'un « nouvel âge du livre » comme on pourrait désigner en paraphrasant la formule du célèbre essai publié en 1999 par Robert Darnton<sup>36</sup> ? Ou bien l'histoire contemporaine dans la toile est-elle plutôt d'un «autre» type ?

Outre la présence de l'histoire sous diverses formes, la toile pose aujourd'hui à l'historien deux types de problèmes: l'utiliser pour enseigner l'histoire ou encore pour faire de la recherche historique. Une telle séparation conceptuelle des usages que propose le Web a été développée en Italie par un médiéviste de l'université de Palerme, Pietro Corrao qui a tenté d'inventorier les contenus de la toile selon les ressources accessibles dans la toile, et des pratiques développées à l'occasion de son usage, et

---

<sup>35</sup> Le manifeste de l'informatique humaniste est offert par RONCAGLIA (G.) « Informatica umanistica: le ragioni di una disciplina », *Intersezioni*, n.3, 2002, pp. 353-376; cet essai est aussi accessible en format numérique dans Merzweb, <[http://www.merzweb.com/testi/saggi/informatica\\_umanistica.htm](http://www.merzweb.com/testi/saggi/informatica_umanistica.htm)>. Sur l'informatique humaniste voir aussi GUIGONI (A.), AMADUCCI (G.), *Internet per Umanisti. La "rete" come strumento di ricerca, di aggiornamento, di produzione e di confronto culturale e professionale*, Milano, Edizioni Alpha Test, 2002 et NUMERICO (T.), VESPIGNANI (A.) (dir.), *Informatica per le scienze umanistiche*, Bologna, Il Mulino, 2003.

<sup>36</sup> DARNTON (R.), « The New Age of the Book », *New York Review of Books*, 18 Mars 1999, <<http://www.nybooks.com/articles/546>>; DARNTON (R.), « A Historian of Books. Lost and Found in Cyberspace. », <<http://www.historians.org/prizes/gutenberg/rdarnton.cfm>>. Cet essai est paru d'abord dans *Chronicle of Higher Education*, 12 mars 1999, <<http://chronicle.com/redirect/b/v45/i27/27b00401.htm>> avec une préface de l'éditeur qui précisait: «The historian Robert Darnton, finding himself immersed in material that could never fit into a publishable book, came up with a solution: an "e-book".»

l'historiographie sur le Web<sup>37</sup>. C'est un autre historien sicilien, Antonino Criscione qui a approfondi les deux niveaux essentiels du rapport histoire/toile: faire de l'histoire *avec la toile* ou faire de l'histoire *dans la toile*.<sup>38</sup>

La recherche a ainsi permis de répondre à une enquête sur ces deux aspects, mais plus particulièrement au second des deux aspects: quel type d'histoire est présente dans la toile italienne d'histoire contemporaine?

Bien entendu, l'historien devra aussi localiser la production d'une histoire basée sur des élaborations scientifiques fiables,<sup>39</sup> qu'elle soit du domaine de la recherche avancée ou de celui de la divulgation et de l'enseignement des notions de base.<sup>40</sup> L'utilisateur de la toile doit, à tous les niveaux, pouvoir

---

37 CORRAO (P.) Storia nella rete, storia con la rete.", *Nuove Effemeridi. Rassegna trimestrale di cultura*, a. XIII, n.51, 2000, pp.53-60, <<http://www.unipa.it/~pcorrai/neffixt.htm>>.

38 CRESCIONE (A.), "Sopravviverà la storia all'ipertesto?", *Memoria e Ricerca*, n.12, 2003, pp.165-174, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/criscione-ipertesto.htm>>.

39 L'évaluation de la recherche scientifique dans ses publications en général (pas seulement sur la toile) était l'objet d'une conférence de la *Società italiana per lo studio della storia contemporanea*, durant laquelle des historiens ont analysé, pour la première fois en Italie et de manière comparée avec d'autres pays européens, quels avaient été les critères adoptés au moins dans le cas des publications traditionnelles imprimées. (*La valutazione della ricerca*, <<http://www.sissco.it/attivita/sem-giu-2000.html>>. Consultation en ligne de Alessandro Figà Talamanca: « L'impact factor », in *Sissco. Incontri e convegni, 2000. Bologna, 27 giugno 2000: La valutazione della ricerca*, <<http://www.sissco.it/attivita/sem-giu-2000-testi/sem-giu-2000-talamanca.html>>; MASTROGREGORI (M.), « A che serve la valutazione degli scritti di storia? », in *Sissco. Incontri e convegni, 2000. Bologna, 27 giugno 2000: La valutazione della ricerca*, <<http://www.sissco.it/attivita/sem-giu-2000-testi/sem-giu-2000-mastrogregori.html>> et BRAGA (D.), « La valutazione della ricerca in Europa. », in *Sissco. Incontri e convegni, 2000. Bologna, 27 giugno 2000: La valutazione della ricerca*, <<http://www.sissco.it/attivita/sem-giu-2000-testi/sem-giu-2000-braga.html>>.

40 Aux USA le danger d'usage a-critique des sites d'histoire surtout au cours du processus didactique, dans les écoles et à l'université avec les "undergraduates", a mis en évidence la nécessité d'avoir des guides critiques de la toile d'histoire complétés par des CDROM's. Voir TRINKLE (D.A.), AUCHTER (D.), MERRIMAN (S.A.), et LARSON (T.E.) (dirs.): *The History Highway: A Guide to Internet Resources*, Armonk, NY, and London: M. E. SHARPE (M.E), TRINKLE (D.A.), MERRIMAN (S.A.) (dirs.): *The history highway 2000 : a guide to Internet resources*, Armonk, N. Y. : SHARPE (M.E.), 2000; *The history highway 3. 0 : a guide to Internet resources*, Armonk, N. Y.; London, 2002 et enfin le très bâclé et peu utile –surtout pour les sites italiens mentionnés-, SHARPE (M.E.), *The*

utiliser ses contenus sans hésiter trop sur la validité de ses contenus. Il doit être capable de retourner vers les informations qu'il utilise et qu'il cite dans ses travaux: la permanence et la conservation des informations dans la toile est ainsi un problème central de son utilisation scientifique. Il y a donc au moins trois types de problèmes auxquels les historiens entendent obtenir des réponses satisfaisantes quand ils accèdent à l'usage de la toile: l'ordre, l'autorité, et la stabilité des informations. Tous trois sont mis constamment en danger dans la toile qui est souvent chaotique, peu fiable totalement instable et volatile ! Un moderniste comme Rolando Minuti, auteur de réflexions consacrées aux mutations du métier d'historien avec la toile, pense que l'utilisateur doit savoir avant tout ce qu'il cherche dans la toile en réponse à des demandes précises et sans succomber à la tentation d'utiliser le Web comme une sorte d'encyclopédie universelle capable de fournir des informations de tous types et de manière indistincte celle-ci ne pouvant conduire l'usager qu'à de grandes déceptions et de grandes frustrations.<sup>41</sup> Sans répondre à ces interrogations, il est certain que le Web d'histoire ne s'intégrera pas facilement dans la discipline et qu'encore aujourd'hui, on est bien loin, en Italie, de voir la toile révolutionner le métier d'historien.<sup>42</sup> Ce qui a tout au plus changé, c'est la facilité offerte de communiquer et d'accéder à la documentation. Les projets des historiens contemporains dans la toile ne font certainement pas encore aujourd'hui partie intégrante de leurs activités professionnelles à la différence de ce qui est en train de se

---

*European history highway: a guide to Internet resources*, Armonk, New-York/London, 2002.

<sup>41</sup> MINUTI (R.), "Internet e il mestiere di storico. Riflessioni sulle incertezze di una mutazione", *Cromohs*, n.6, 2001, pp.1-75, spécialement, page 64, <[http://www.cromohs.unifi.it/6\\_2001/rminuti.html](http://www.cromohs.unifi.it/6_2001/rminuti.html)>. Les essais de Minuti ont été publiés en français: MINUTI (R.), *Internet et le métier d'historien: réflexions sur le incertitudes d'une mutation*, Paris, PUF, 2001. Voir également MINUTI (R.), « Internet per la didattica e la ricerca storica: problemi di metodo », intervention au Congrès professionnel de la SISSCO (Società Italiana per lo Studio della Storia Contemporanea): *La storia contemporanea tra scuola e università*, Pise, 10-12 avril 2003, transmis dans sa version provisoire par l'auteur avant sa publication sur le site de la SISSCO, <[www.sissco.it](http://www.sissco.it)>.

<sup>42</sup> Les mêmes problèmes semblent se poser aussi en France. Les résultats d'une enquête faites en 1999 -qui semblent toujours valables pour 2005- dans toutes les universités françaises montrent le retard dans l'usage du numérique. SALAÜN (J.-M.), « Documents numériques et universités françaises », in GUICHARD (É.) (dir.): *Comprendre les usages de l'Internet.*, cité, pp.112-117, "Le développement des documents et des services numériques dans les universités françaises, leur utilisation même, est d'abord le résultat de stratégies individuelles, d'intérêts personnels d'innovateurs", ici, pp.112-113.

passer pour les médiévistes (*Reti medievali*<sup>43</sup> a étendu sa collaboration en France au réseau des médiévistes français *Ménestrel*<sup>44</sup>). C'est aussi le cas avec les historiens de l'époque moderne -l'exemple de *Cromohs*<sup>45</sup> est décrit à part dans ce livre- ou pour les praticiens d'autres sciences sociales tel le droit dont les spécialistes peuvent accéder aux sources primaires dans la toile.<sup>46</sup>

Nous utilisons quotidiennement le Web pour communiquer, transmettre des messages, accéder à des informations sans vraiment connaître un *médium* qui n'est pas utilisé en tenant compte de ses spécificités, de ses grammaires, de ses langages communicatifs et de ses techniques d'écriture

---

43 Universités de Florence, Naples, Palerme, Venise et Vérone: *Reti medievali*, Initiatives en ligne pour les études médiévales, URL: <[http://www.storia.unifi.it/\\_RM/](http://www.storia.unifi.it/_RM/)>. *Reti Medievali* a été conçue en 1998 (en ligne depuis 2000) par un groupe de chercheurs rattachés aux universités de Florence, Naples, Palerme, Venise et Vérone. En 2001 la rédaction a incorporé d'autres chercheurs de plusieurs universités italiennes. À partir de 2004, à la rédaction, est adjoind un réseau de rédacteurs correspondants italiens et étrangers qui contribue à étendre l'horizon thématique et géographique de notre initiative. En effet RM voudrait être une initiative en réseau animée par une communauté de médiévistes, qui franchit les clivages des différentes spécialisations, visant à inciter institutions et chercheurs à expérimenter les applications possibles des nouvelles technologies de la communication. RM veut proposer des contenus strictement scientifiques et informatifs, en offrant textes, instruments de travail, réflexions historiographiques en rapport surtout, bien que pas exclusivement, avec les orientations actuelles des pratiques de recherche et d'enseignement en Italie. RM publie textes et matériaux sélectionnés de manière critique (peer-reviewed) par sa rédaction. À partir de 2002, RM est publiée par la Firenze University Press et déposée légalement à la Bibliothèque Nationale de Florence., <[http://www.storia.unifi.it/\\_RM/RM-Home-fr.htm](http://www.storia.unifi.it/_RM/RM-Home-fr.htm)>

44 *Ménestrel: médiévistes sur l'internet, sources travaux références en ligne*, URL: <<http://www.ccr.jussieu.fr/urfist/mediev.htm>>.

45 *CROMOHS.-Cyber Review of Modern Historiography*, <<http://www.cromohs.unifi.it/>>. Une description du projet par ses deux auteurs: ABBATISTA (G.), MINUTI (G.), « The Cromohs's experience: problems and perspectives of an electronic journal and digital library of historical sources », in BURNARD (L.), DEEGAN (M.), SHORT (H.), *In The Digital Demotic. A Selection of Papers from Digital Resources in the Humanities*, London, Office for Humanities Communication Publication, 1998, n.10, pp.99-110, <<http://users.ox.ac.uk/~drh97/Papers/Minuti.html>>. Voir en outre MINUTI (R.), « A proposito di Chromos », in *Memoria e Ricerca*, n.2, 1999, pp. 201-203, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/3-2.htm>>.

46 Sur la manière dont le droit se sert de Internet: STROPPIANA (L.), « Percorsi Web. Diritto », dans *L'informazione bibliografica*, n.4, 2002, pp. 499-512.

hypertextuelle.<sup>47</sup> En fait l'écriture de l'histoire, l'essai historiographique n'a pas lieu pour la toile même si le Web accueille aussi ce type d'écrits: l'histoire faite en dehors de la toile avec d'autres moyens et d'autres sources ne s'y retrouve pas encore.<sup>48</sup> La carte du Web d'histoire qui émerge de cette recherche effectuée sur de nombreux sites, conjugue le passé de manière très différente et lointaine des canaux traditionnels du travail académique des historiens: le Web raconte surtout d'«autres histoires» qui sont soumises à d'autres nécessités et répondent à d'autres besoins culturels que ceux que nourrit l'historiographie. C'est souvent donc à l'histoire sans les historiens de métier que la toile nous renvoie.

## 2] L'histoire sans les historiens.

Quels sont les contenus réels des savoirs historiques et des pratiques qui entendent mobiliser le passé pour en faire un objet de la toile ? Des connaissances scientifiques souvent même hautement spécialisées côtoient les « savoirs » des amateurs pour lesquels l'autorité de celui qui écrit et la fiabilité des contenus communiqués et, en conséquence, la permanence et la stabilité des publications dans la toile sont toutes des données incertaines et de peu d'importance.<sup>49</sup> La construction de cette permanence des contenus dans la toile est une préoccupation souvent ignorée parce que les sites répondent seulement à des préoccupations immédiates qui sont essentiellement dirigées vers le présent et ses causes ou prétendent défendre

---

<sup>47</sup> Les problèmes de l'écriture à l'heure de la toile ont fait l'objet d'une excellente conférence dont il existe une version papier, ORIGGI (Gloria), ARIKHA (N.) (dirs.): *Texte. Le texte à l'heure de l'Internet*, Paris, Bibliothèque du Centre Pompidou, 2003.

<sup>48</sup> La « révolution » numérique de la toile continue de produire, autour de ses différents aspects, de nombreux textes qui s'attachent soit au social, au culturel, à l'anthropologie, à l'économie, aux technologies de l'information et enfin la politique. A la base de tout cela existe cependant le langage de la toile sur lequel a réfléchi un spécialiste de la littérature anglophone comme Landow ; LANDOW (G.P.), *Hypertext: the convergence of contemporary critical theory and technology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992 et surtout MANOVICH (L.) *The language of new media*, Cambridge, Mass, MIT Press, 2002.

<sup>49</sup> Consulter WEISSBERG (J.-L.), « L'auteur et l'amateur dans le mouvement de fluidification-réception-production » in GUICHARD (É.), *Comprendre les usages de l'Internet*, Paris, Editions Rue d'Ulm/Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 2001, pp.73-81.



des idéaux. Ils prétendent aussi rappeler des combats oubliés et sauver des destins individuels et marginaux de l'oubli. Toutes ces préoccupations qui dépassent les intérêts des historiens professionnels apparaissent en clair-obscur dans une toile qui fait apparaître des pratiques proches des usages publics de l'histoire<sup>50</sup> que Jürgen Habermas avait analysés, évoquant une Allemagne incapable de dépasser son propre passé.<sup>51</sup> En fait, le Web avec sa facilité d'accès a permis que quiconque ayant les capacités techniques nécessaires puisse fournir des «discours» qui traitent de thèmes historiques dans la toile, comme écrit l'historien Giovanni De Luna à propos de la prolifération des sites Web dédiés à l'histoire. Cependant, cette cacophonie des intentions et des contenus ne doit pas devenir la barrière qui empêche les historiens professionnels de s'intéresser à la toile, affirme au contraire Matteo Sanfilippo, qui est un des seuls en Italie à avoir « utilisé le matériel de la toile comme document à analyser et non seulement comme répertoire de données et instrument didactique» dans ses interventions critiques sur les sites d'histoire contemporaine entre 1999 et 2001.<sup>52</sup>

## 2.1 L'histoire des amateurs et la vulgarisation

À propos du vaste déploiement de «discours» sur fonds historique dans la toile, le groupe des *Reti Medievali* et, parmi eux, Andrea Zorzi et Pietro Corrao, invitent à distinguer plus tard entre la divulgation historique et l'amateurisme. Le cas de la revue «MedioEvo, un passato da riscoprire» de Jean-Claude Maire Vigueur offre par exemple, des essais scientifiques mais adaptés au grand public du Web. Les langages plus spécialisés des publications académiques sont souvent très rébarbatifs et obscurs et peu adaptés à une circulation dans la toile qui puisse véhiculer un message clair

---

<sup>50</sup> L'élargissement du discours historiographique aux nouveaux médias touche directement l'usage public de l'histoire. ORTOLEVA (P.), «Storia e mass media», in GALLARENO (N.) (dir.), *L'uso pubblico della storia*, Milano, Franco Angeli, 1995, pp.63-82. Voir aussi SPAGNOLO (C.), «Introduzione. La storia tra uso pubblico e sfera pubblica.», in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.37-43.

<sup>51</sup> HABERMAS (J.), «L'uso pubblico della storia» in RUSCONI (E.) (dir.), *Germania: un passato che non passa.*, Torino, Einaudi, 1987.

<sup>52</sup> SANFILIPPO (M.), *Storia e immaginario storico nella rete e nei media più tradizionali*, Viterbo, Uni-ebook-Università della Tuscia, 2001.

pour le public des nouveaux médias audiovisuels.<sup>53</sup> Zorzi écrit à ce propos que :

« en général, la divulgation est l'œuvre des historiens de profession. Ce sont en général des auteurs qui ont eu une formation spécialisée en histoire et qui, surtout, connaissent les instruments, les questions et les méthodes fondamentales de la discipline; ce sont des auteurs qui sont capables d'encadrer les thèmes traités dans un contexte de problèmes et de références appropriées et mises à jour. L'amateurisme est chose bien différente qui provient en général des non professionnels et de ceux qui se passionnent à des aspects particuliers de l'histoire et cultivent des intérêts pour des époques spécifiques [...] et développent tout au plus un passe-temps (souvent alimentant, en parallèle, un intérêt pour le collectionnisme) mais certainement pas une histoire de profession; parfois, ces amateurs produisent des écrits qui sont presque toujours privés des appareils de référence nécessaires aux instruments et aux méthodes de la discipline et plus souvent encore, offrent des textes sans aucune originalité qui reproduisent les clichés d'une vieille idée de l'histoire, ses notions approximatives, sa chronologie, les anecdotes, l'histoire événementielle ou, encore, l'histoire bataille, [...]»<sup>54</sup>

Si parfois on trouve de la bonne divulgation historique de concepts scientifiques dans la toile, il faut bien dire que les sites des amateurs sont nettement plus nombreux et que cette caractéristique a été mise en évidence justement au cours du travail effectué sur les sites italiens d'histoire contemporaine que je présente ici. Toutefois, ayant pris connaissance de cet aspect, devons-nous systématiquement répudier ou dénigrer de tels contenus seulement parce qu'ils ne proviennent pas des milieux académiques et sans tenir compte de la nécessaire distinction opérée par Zorzi ? Vu cette présence active et nombreuse de sites d'amateurs qui traite de l'histoire de manière différente, s'occuper de la toile d'histoire oblige de fait à réfléchir sur le pourquoi et le comment de tels intérêts culturels de la part de publics différents souvent bien lointains des préoccupations académiques et scientifiques des historiens de profession et, au contraire, aguerris et capables d'user et de mobiliser les spécificités techniques et

---

<sup>53</sup> La constatation a aussi été faite dans les différents essais qui composent le numéro monographique « Comunicare Storia », dans la revue *Storia e problemi contemporanei*, n.29, 2002.

<sup>54</sup> ZORZI (A.), "Linguaggi storici e nuovi media", *Storia e problemi contemporanei*, n.22, 2002, pp.161-169, qui, p. 165.

communicatives du Web, comme l'application la plus récente de l'Internet.<sup>55</sup> Comme écrivait justement Criscione à propos des sites de l'histoire du XXe siècle italien :

« l'observation directe pousse à la constatation que la qualité ne se trouve pas toujours dans les sites produits par les institutions culturelles ou les associations traditionnelles, ni que, inévitablement, les sites qualifiés d'amateurs soient peu significatifs ou constituent inévitablement et seulement un «bruit de fond». En réalité, à côté de sites souvent insignifiants à cause de leur ton bureaucratique, même émanations de prestigieuses institutions culturelles, on trouve des sites qualifiés d' « amateurs » qui présentent des modalités inédites et intéressantes pour établir une relation entre le passé et le présent, grâce à leur capacité de relier les textes, les images, les sons et de construire quelque chose de nouveau à travers l'utilisation de matériaux déjà existants<sup>56</sup>. »

Certains sites d'amateurs –surtout quand ils ne tentent pas d'induire l'internaute en erreur sur leurs finalités et leurs contenus ou quand ils ne veulent pas passer pour des sites académiques,<sup>57</sup> mais, essaient plutôt

---

<sup>55</sup> Les langages communicatifs du Web sont décrits par CRISCIONE (A.), «Ragnatele si storia. Nuovi media », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea. (2001-2003)*, cité, pp.353-355.

<sup>56</sup> CRISCIONE (A.), « Ragnatele di storie. Storia del Novecento e Web », <[http://www.novecento.org/ragnatele\\_5.htm](http://www.novecento.org/ragnatele_5.htm)>. D'autres considérations de l'auteur sur la valeur et l'intérêt de certains sites amateurs se trouvent dans « Il sito Trentoincina <[www.trentoincina.it](http://www.trentoincina.it)>: ovvero come e perché si crea un sito storico in rete se non si è del mestiere », *Memoria e Ricerca*, n.10, 2002, pp.125-134, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/trentoincina.htm>>.

<sup>57</sup> C'est notamment le cas du site *Storiaen ligne*. Dans le cadre de l'historiographie dédiée plus spécifiquement à l'histoire médiévale, les interventions de Angelo Gambella, son auteur, dans les différents sites qui renvoient de l'un à l'autre en un circuit fermé et auto référentiel, on rencontre un excellent exemple –surtout pour les qualités techniques et communicatives démontrées- de la manière de s'aventurer sur le terrain du métier de l'historien. Voir les sites reliés à *Storiaen ligne* créé en 2001, <<http://www.storiaenligne.org/>>, comme *Medioevo Italiano* <<http://www.medioevoitaliano.it/>> ou, plus récemment, *Storia del Mondo*, <<http://www.storiadelmondo.com/>>. À consulter aussi le texte de GAMBELLA (A.), « Storia ed editoria digitale: il progetto "Storiadelmondo" » in *Il libro elettronico e l'editoria digitale umanistica in Italia*, E-book Italia forum 2002", <[http://www.italianisticaenligne.it/e-book/forum\\_2002/relazioni/gambella\\_angelo.htm](http://www.italianisticaenligne.it/e-book/forum_2002/relazioni/gambella_angelo.htm)>. Toutefois, il semble que un jeune public de navigateurs de la toile s'arrête souvent sur de tel sites qui parlent l'histoire sur la toile si l'on en croit Francesca Anania auteure d'un essai dans ce livre: «Le Censis dans son Rapport sur la Communication en Italie en 2002 affirma que le computer est le medium élu par les jeunes qui en Italie, représentent 55,3 % par

d'approfondir certains aspects positifs du dilettantisme ou du collectionnisme, par exemple, reproduisant des objets et les cataloguant ou, en offrant une myriade de documents, même d'intérêt limité, mais qui sont susceptibles de devenir utiles pour qui serait capable de les utiliser correctement dans un parcours scientifique aux méthodes critiques. Par définition, l'amateur est un passionné, un estimateur, un adepte, un collectionneur, toutes caractéristiques qui portent, avec, bien entendu, diverses nuances, à réfléchir sur l'apport possible de sites d'amateurs au discours plus substantiel de l'histoire dans la toile. En réalité, comme écrit le groupe des médiévistes de *Reti Medievali*, tout devient une question d'identification claire et précise des buts, des rôles et des objectifs des sites: «il est [...] nécessaire que la frontière entre les initiatives des amateurs et celles des professionnels (sans nier par principe la légitimité des uns et des autres, mais en les plaçant dans des domaines différents) soit clairement définie [...]. Ce qui importe est la clarification des intentions sur la base de la qualité et de la fiabilité. [...] Il ne s'agit pas de revendiquer des monopoles ni d'entrer en concurrence entre amateurs et professionnels. Ce qu'il faut faire c'est au contraire être capable d'explicitier les critères et les objectifs d'un site lors de leur évaluation, de reconnaître la qualité et l'autorité, d'éviter qu'une offre indistinctement qualifiée d'« historique » [...] puisse torpiller la qualité et l'innovation, que la superficialité et le manque de rigueur et d'originalité appauvrissent la culture historique et le public auquel on s'adresse».<sup>58</sup>

Les sites des amateurs d'histoire contemporaine se concentrent autour de quelques *topoi* de l'histoire du XXe siècle. Ils sont très nombreux en Italie aujourd'hui de telle sorte que le navigateur peu expert de la toile pourrait très bien trouver sur son chemin des matériaux qui ne possèdent aucune des caractéristiques scientifiques nécessaires comme l'autorité, la fiabilité, l'ordre, la stabilité que l'historien désire rencontrer pour pouvoir travailler avec la toile d'histoire. Cette précarité relative des contenus et l'impossibilité d'en attribuer de manière critique la paternité et les contenus,

---

rapport aux 31,3% de la moyenne générale: les jeunes naviguent chaque jour parfois pendant plusieurs heures et utilisent toutes les possibilités de la toile, à commencer des applications communes à la navigation plus sophistiquée y compris celle à l'intérieur de sites historiques comme *Storia in rete*, *Storia in Network*, *I viaggi di Erodoto*, *Storie contemporanee*». ANANIA (F.), *Immagini di storia. La televisione racconta il Novecento*, Roma, RAI-Editoria Periodica e Libreria, 2003, pp.180-181).

<sup>58</sup> Comité de rédaction de *Reti medievali, Siti professionali e siti amatoriali*, 2 octobre 2001, <<http://www.rm.unina.it/contatti/Red-Spazioaperto.htm#Pco>>.

rend problématique la diffusion du Web vers un public non averti et aussi générique que celui des utilisateurs anonymes de la toile. Le danger est d'appauvrir en général dans notre société, les bases de la culture historique. En effet, on rencontre dans la toile des sites qui offrent des interprétations tendancieuses, non scientifiques, des problèmes historiques et qui permettent la diffusion d'une histoire sans confrontation méthodologique et problématique avec les travaux de générations d'historiens qui ont analysé et encadré le passé dans l'historiographie. Enfin, de nombreux sites permettent de diffuser une vision déformée de certains aspects d'une époque plutôt qu'une vision de l'ensemble et de sa complexité, ce qui porterait le lecteur navigateur à se construire une vision de l'histoire qui passe malheureusement à travers une loupe d'agrandissement très personnelle.

L'histoire militaire dans la toile se prête à cette vision très partielle de la complexité des événements historiques. Les sites qui abordent ce thème sont très nombreux et parmi ceux qui sont les plus demandés par les navigateurs du Web. Ils correspondent de plus à un très grand nombre de sites d'amateurs.<sup>59</sup> La présence de ce type d'histoire est souvent même en contradiction par rapport aux nombreux travaux de l'historiographie scientifiques qui sont publiés dans le domaine de l'histoire militaire, de la violence en général, et de tous les conflits du XXe siècle.

Toutefois, outre leur grand nombre, les sites des amateurs sont aussi très différents l'un de l'autre et se dédient à de nombreux thèmes spécialisés d'histoire contemporaine dans le Web italien. En général de tels sites n'adoptent pas une présentation graphique usant de critères stables et clairs et ne donnent pas beaucoup d'informations sur leurs intentions éditoriales. Il manque aussi souvent l'indication de la paternité des contenus et celle de la provenance des matériaux publiés qui ne respectent pas souvent les droits d'auteurs. De tels sites recourent systématiquement à la copie de texte et matériaux d'autres sites et à la publication de documents isolés de leur contexte. Le site d'amateur est souvent conçu seulement pour un échange et la communication entre différents sites ou comme moyen de communiquer

---

<sup>59</sup> Elena Sodini fournit une analyse de certains de ces sites d'amateurs comme *Ferrea Mole*, <<http://www.ferreamole.it/>> ou *Mezzi Corazzati della II. Guerra Mondiale* <<http://www.corazzati.it/>>, SODINI (E.) « La storia militare nel Web italiano di storia contemporanea », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea*, (2001-2003), cité, pp.268-270 et aussi Antonino Criscione avec *Cefalonia*, <<http://www.cefalonia.it/>> ou *ControStoria*, <<http://www.controStoria.it/>> (dominio scaduto nel 2004) ; CRISCIONE (A.), "Fascismo e Antifascismo nel World Wide Web", in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea*, (2001-2003), cité, pp.233-247.

entre curieux et passionnés des mêmes thèmes pour se rencontrer et commencer des relations télématiques autour d'un espace virtuel commun, un moyen de constituer un groupe sociologique et de se reconnaître entre personnes similaires, de faire vivre une communauté d'intention et d'intérêt comme celles étudiées par les sociologues des réseaux et en premier lieu par Manuel Castells.<sup>60</sup> La demande d'histoire qui provient de ces communautés de passionnés, de ces vraies tribus de semblables, correspond à une nécessité liée souvent au maintien de mémoires individuelles ou de groupes qu'il faut raviver dans un présent qui les ignore construisant dans la toile. Comme Marc Augé a écrit à propos de l'historiographie incomplète ou impossible à écrire en se raccordant à la «grande histoire»: «bien entendu, entre le niveau intime et le niveau historique (celui de la grande histoire en train de se faire et de se dire) il y a des niveaux intermédiaires: les histoires de famille, les histoires professionnelles nouvelles, les faits-divers, la politique, le sport. [...] Chacun d'eux s'insère dans un récit qui nous implique, parce qu'il constitue notre version des faits, et que nous y avons notre place, si minime et si passive soit-elle, comme des milliers ou des millions d'autres d'individus ont leur place dans la version qu'ils élaborent...»<sup>61</sup> Antonino Criscione cite le cas des néo-fascistes italiens

---

<sup>60</sup> Un cadre général est offert par LEVY (P.) *Cyberculture: rapport au conseil de l'Europe dans le cadre du projet "Nouvelles technologies : coopération culturelle et communication"*, Paris, Odile Jacob, 1997, version anglaise: *Cyberculture*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 2001; SMITH (M.), KOLLOCK (P.), *Communities in Cyberspace*, London, Routledge, 1999 et enfin les travaux sur les réseaux et l'information de Manuel Castells: CASTELLS (M.), *L'ère de l'information. 1, La société en réseaux.*, Paris, Fayard, 2001 2<sup>e</sup> éd. et *La galaxie Internet*, Paris, Fayard, 2002. Sur les communautés dans la toile je renvoie pour la construction de communautés anthropologiques à GUIGONI (G.), « Comportamenti e relazioni tra i membri di comunità virtuali: il caso delle scienze sociali », *Memoria e Ricerca*, n.10, 2001, pp.143-152, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/guigoni-comunitas.htm>> et aussi à CAPUSSOTTI (E.), « Alcune considerazioni sul rapporto tra editoria elettronica e sapere », *Memoria e Ricerca*, n.4, 1999, pp.227-240, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/4.htm>> et enfin au dossier: « Comunicare in rete. I linguaggi e le regole », *Quaderni di Sociologia*, vol. XLI, n.13, 1997. Voir aussi les essais contenus dans le DI SPIRITO (F.), ORTOLEVA (P.), OTTAVINO (C.) (dir.), *Lo strabismo telematico: contraddizioni e tendenze della società dell'informazione*, Torino/Roma, UTET libreria/Telecom Italia, 1996.

<sup>61</sup> AUGÉ (M.), *Les formes de l'oubli*, Paris, Payot & Rivages, 1998, pp.55-56.

nostalgiques de la République de Salo dont les histoires de vies individuelles sont des *non-lieux de mémoire*.<sup>62</sup>

De telles expériences que le Web diffuse, ne tiennent pas souvent compte de critères philologiques et d'une critique scientifique à appliquer à la toile et les moteurs de recherche génériques comme *Google*,<sup>63</sup> deviennent ainsi des oracles incontestés et multiplient, de la part de ceux qui créent et usent de tels sites sans aucun filtre critique, un analphabétisme croissant autour des notions même de la mémoire historique publiquement acceptée.<sup>64</sup> Dans ce cas, toutes les mises à jour et le travail scientifique de l'historiographie et ses nouvelles conquêtes sont totalement ignorées plus que contestées en connaissance de cause et en y opposant d'autres considérations scientifiques.

Outres les sites des amateurs, la toile permet des usages et des approches très variées et offre des textes historiques qui touchent différents niveaux de l'écriture; il existe surtout une présence de fragments d'histoire contemporaine et de différents types « d'histoire » qui font partie de

---

<sup>62</sup> Sur l'absence d'une historiographie de la droite proche du fascisme en Italie voir CRISCIONE (A.), « Fascismo e Antifascismo nel World Wide Web », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, ici, pp.244-247.

<sup>63</sup> Des évaluations critiques de la toile ont été fournies en Italie surtout par ABBATISTA (G.), « Dalla tipologia alla gerarchia. Idee per una valutazione delle risorse telematiche per gli studi storici », in VETTA (F.) (dir.), *Cultura – Comunicazione-Tecnologia. Atti del Convegno Internazionale di Trieste, 16 ottobre 1997*, Trieste, Comune di Trieste, 1998, pp.19-34; ABBATISTA (G.), « La valutazione/selezione delle risorse telematiche per gli studi umanistici », in ABBATISTA (G.), ZORZI (A.), *Il documento immateriale. Ricerca storica e nuovi linguaggi*, article cité, <<http://lastoria.unipv.it/dossier/abbatista.htm>>. ABBATISTA (G.), CHIOCCETTI (F.), « An Outline Survey of Italian historiography in the World Wide Web », *History and Computing*, 12, n.3, 2000, pp.287-306; CHIOCCETTI (F.), « Le guide alle risorse storiche en ligne: una rassegna critica », *Cromohs*, n.7, 2002, pp.1-22, <[http://www.cromohs.unifi.it/7\\_2002/chiocchetti.html](http://www.cromohs.unifi.it/7_2002/chiocchetti.html)>. Des fiches pour cataloguer suivant des critères à appliquer aux sites Web se trouvent dans de nombreux sites américains comme: *How to Recognize an Informational Web Page*, <<http://www2.widener.edu/Wolfram-Memorial-Library/webevaluation/inform.htm>>; *Web page evaluationchecklist*, <<http://www.lib.berkeley.edu/TeachingLib/Guides/Internet/EvalForm.pdf>>; *Web Site Evaluation Worksheet*; <<http://www.pace.edu/library/instruct/webevalworksheets.htm>>.

<sup>64</sup> Des considérations intéressantes sur la versatilité des connaissances accessibles dans la toile sont faites par Sergei Soloviev. SOLOVIEV (S.), « Bibliothèque universelle et culture de l'éphémère », in GUICHARD (E.), (dir.), *Comprendre les usages de l'Internet*, cité, pp.59-63.

différents contextes identitaires et qui répondent à des nécessités instrumentales, toutes formes différentes de l'histoire virtuelle que ceux qui étudient la toile ne peuvent ignorer vu que la majeure partie des sites va dans cette direction..

La toile offre une histoire écrite pour les enseignants, et, en général, l'histoire écrite pour divulguer les connaissances scientifiques plus difficiles à digérer pour le grand public; on trouve moins l'histoire scientifique qui revoit et réinterprète les savoirs traditionnels, ce révisionnisme positif qui élabore des thèses précédentes ou qui tente de dialoguer avec elle; ou trouve aussi plus facilement un révisionnisme –ou cas extrême, un négationnisme– à la lumière de filtres idéologiques comme pendant longtemps on a interprété l'histoire des partis politiques en Italie.<sup>65</sup>

## 2.2 Les nombreuses mémoires à la recherche d'une identité.

La toile propose surtout un usage personnel de l'histoire qui offre une mémoire individuelle, une interprétation personnalisée au singulier, des événements clés du XXe siècle. Dans la toile et dans les sites qui ont été examinés lors de cette recherche, c'est surtout la mémoire des petites gens et des petites choses de ceux qui ne furent jamais comme protagonistes de grandes entreprises de l'histoire sinon à travers une lecture individuelle et très partielle des événements, qui cherche une réhabilitation et une existence niée par la «grande histoire», recherche un statut historique que le Web donne l'impression de pouvoir fournir et, surtout, de pouvoir communiquer à d'autres, créant ainsi des communautés qu'animent souvent les mêmes intentions: sortir de l'oubli. De tels usages font partie de ce qu'on appelle l'usage public de l'histoire dans la toile. Ils sont systématiques et participent

---

<sup>65</sup> A consulter surtout pour faire le point sur l'historiographie des partis politiques italiens: QUAGLIARIELLO (G.) (dir.), *Il partito politico nella Belle Epoque: il dibattito sulla forma-partito in Italia tra '800 e '900*, Milano, Giuffrè, 1990 ; GRASSI (E.F.), ORSINI (G.), QUAGLIARIELLO (G.), *Il partito politico dalla Grande Guerra al fascismo: crisi della rappresentanza e riforma dello Stato nell'età dei sistemi politici di massa. 1918–1925*, Bologna, Il Mulino, 1996, qui ont repris en main et réaffirmés la validité de telles études dégagées des influences partisanses. A consulter également NICOLosi (G.), « Risorse online per la storia dei partiti politici italiani. », *Contemporanea*, n.1, 2003, pp.219-fin. Sur la rencontre entre historiographie et monde de la politique italienne voir SALVADORI (M.L.) « Legittimazione politica e storiografia italiana. », in DI NUCCI (L.), GALLI DELLA LOGGIA (L.) (dir.), *Due nazioni. Legittimazione e delegittimazione nella storia dell'Italia contemporanea*, Bologna, Il Mulino, 2003, pp.187-226.



d'une fragmentation, d'une atomisation du passé dans lequel l'individu devient -grâce à ce statut existentiel auto proclamé-, protagoniste d'un rituel contre l'oubli,<sup>66</sup> un statut autrement impossible à obtenir en dehors de la toile elle-même si l'on prétend à l'universalité.<sup>67</sup>

La toile permet de mieux encore faire ressortir un parcours de la mémoire qui procède parallèlement à l'histoire mais est l'objet de besoins différents: histoire et mémoire ne se superposent pas nécessairement et participent de toute façon d'opérations sémantiques différentes, comme nous le rappelle Pierre Nora: «la mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel; l'histoire une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censure ou projections. L'histoire parce qu'opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours. La mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes; qu'elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée. L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel. La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet. L'histoire ne s'attache qu'aux continuités temporelles, aux évolutions et aux rapports des choses. La mémoire est un absolu et l'histoire ne connaît que le relatif».<sup>68</sup>

Il faut cependant souligner que la toile dans le cas de la «mémoire», ne possède pas une dynamique autonome de ce qui se passe avec les livres imprimés: encore aujourd'hui, il est bien évident que la production biographique et autobiographique, la publication de journaux personnels et de mémoires, d'études d'histoire locale et autour de sujets marginaux est très présente dans le monde de l'édition traditionnel en Italie.<sup>69</sup> Un projet

---

<sup>66</sup> AUGÉ (M.): *Les formes de l'oubli.*, cité, pp.75-81.

<sup>67</sup> DE LUNA (G.), *La passione e la ragione. Fonti e metodi dello storico contemporaneo*, Firenze, La Nuova Italia, 2002, p. 72.

<sup>68</sup> NORA (P.), « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in *Les lieux de mémoire. I La République*, Paris, Gallimard, 1984, pp.XV-XLII, ici, p.XIX.

<sup>69</sup> Maria Pia Casalena a procédé à une revue qui comporte des éléments quantitatifs de la production de monographies sur papier depuis l'an 2000: CASALENA (M.P.), « Il libri di

comme la « banque de la mémoire » comme celui de l'*Archivio diaristico nazionale* à Pieve Santo Stefano, cultivé directement dans la toile, cet intérêt pour le particulier, le témoignage populaire individuel comme source historique.<sup>70</sup> Cet usage de la toile pour transmettre et diffuser les témoignages des individus, se renforce encore dans le cas des identités collectives qui cherchent à s'exprimer sur le Web, avec les expériences communicatives de groupes marginaux ou surtout liés à ce que les Anglo-saxons appellent les *gender studies*, ou dans le cas de l'histoire des femmes: c'est surtout la mémoire historique des protagonistes au féminin de l'époque des «mouvements» des années '60 e '70 qui apparaît ainsi dans la toile et dans les sites recensés dans le projet qui nous occupe ici.<sup>71</sup>

Paul Ricœur parle de «l'inquiétant spectacle que donne le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire – et d'oubli». <sup>72</sup> Certaines mémoires collectives risquent certainement l'oubli et la toile tente de les revigorer mais il existe aussi les mémoires individuelles qui circulent nombreuses sur le Web surtout liées aux sites qui retracent des activités militaires ou qui participent d'expériences de guerres qui écrasent l'histoire de chacun par leur ampleur.

La mémoire d'un marin du *Trento*, un contre-torpilleur italien durant les années du fascisme, à travers les sources de famille –souvenirs, lettres, photographies- retrouvées dans la cave dans de vieilles boîtes usées et poussiéreuses et qui reprennent à vivre dans la toile avec la construction

---

storia contemporanea in Italia, 2001-2002. Editori, luoghi, temi », *Il mestiere di storico – Annale Sissco*, IV, 2003, pp.105 – 140, ici, pp.137-138.

70 «... Quarante ans après la fin de la guerre, est née une maison de la mémoire: un édifice public qui puisse conserver les écrits et les mémoires privées. [...]. Après l'avoir appelé de manière rhétorique, "Banque de la Mémoire", nous l'avons défini "pépinière", en considération du fait que les écrits du passé revivent et bourgeonnent à nouveau chaque saison, créant ainsi de nouvelles formes d'attention vers les journaux personnels..», *Archivio diaristico nazionale*, <<http://www.archiviodiari.it/>>.

71 *Archivio 68-77. Gruppi e movimenti si raccontano*, <<http://www.zzz.it/~ago/index.html>>; *Archivio delle Donne*, <<http://www.iuo.it/sitoarchiviodelledonne>>; *Associazione Archivio per la Memoria e la Scrittura delle Donne*, <<http://www.archiviodistato.firenze.it/memoriadonne/>>.

72 «L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués», RICOEUR (P.), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p.I.

d'un site « familial ». <sup>73</sup> Ce site ne se propose certainement pas de fournir une contribution décisive à l'historiographie sur la période et même pas d'étudier les activités de la Marine Royale italienne avant la seconde guerre mondiale. <sup>74</sup> De tels sites diffusent les particuliers, le culte du détail, le témoignage qui participe d'une micro histoire dépourvue de la capacité des historiens de profession de relier les détails aux problèmes historiographiques plus vastes, un peu comme le combattant des tranchées qui n'avait pas conscience du front, des différents fronts, des phases de la guerre mondiale. <sup>75</sup>

Une expérience diverse liée elle aussi à la mémoire à conserver dans la toile, mais aussi à l'histoire sociale locale et régionale, est fournie par le site du MUVI (Musée virtuel de la mémoire collective d'une région). <sup>76</sup> Vrai lieu virtuel de mémoire <sup>77</sup>, il coordonne et regroupe systématiquement ce type de témoignage privé. Le MUVI est une institution musée entièrement virtuelle qui ne possède aucun équivalent « physique » et qui offre pour la toile des contenus heuristiques originaux de grand intérêt pour l'histoire locale, culturelle et sociale de la Lombardie. L'intention est diverse du site dédié à la mémoire de ce qui se passa en 1943 sur l'île de *Céphalonie* par exemple, un site qui tentait de réécrire l'histoire du massacre perpétré par les nazis contre l'armée italienne qui refusait de se rendre, à partir du seul

---

<sup>73</sup> Trento in Cina, <<http://www.trentoincina.it/>>. Lire l'intervention critique collective NOIRET (S.) (dir.), « Il sito Trentoincina <[www.trentoincina.it/](http://www.trentoincina.it/)>: ovvero come e perché si crea un sito storico in rete se non si è del mestiere », *Memoria e Ricerca*, n.10, 2002, pp.125-134, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/trentoincina.htm>>.

<sup>74</sup> Elena Sodini a fait une enquête spécifique sur les sites militaires et les intentions des amateurs qui construisent des sites comme celui-ci ; SODINI (E.), «La storia militare nel Web italiano di storia contemporanea. », cité, pp.225-276). Les sites historiques sur la marine italienne sont les suivants *La regia marina nella seconda guerra mondiale*, <[http://www.regiamarina.it/ita\\_index.htm](http://www.regiamarina.it/ita_index.htm)>; le site non officiel de la Marine italienne, <<http://www.geocities.com/CapitolHill/9226/navit.html>> et son site officiel: *Ufficio storico della marina militare italiana*, <<http://www.marina.difesa.it/Storia/Index.htm>>

<sup>75</sup> CRU (J.N.) *Témoins: essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993 et *Du Témoignage*, Paris, Editions Allia, 1997.

<sup>76</sup> MUVI (*Museo virtuale della memoria collettiva di una regione, la Lombardia*), <<http://www.url.it/muvi/index.htm>>.

<sup>77</sup> Allusion bien entendu encore à Pierre NORA et à son étude du rapport de la mémoire à l'histoire dans NORA (P.), « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in *Les lieux de mémoire. I La République*, cit...

témoignage chargé de pathos du fils d'un officier fusillé par les soldats de la *Wehrmacht*.<sup>78</sup> Le MUVI regroupe au contraire, de très différents souvenirs et témoignages individuels pour concevoir son objet dans la toile et les organiser dans un hypertexte sans la prétention de vouloir écrire ou réécrire l'histoire. Un tel site est un exemple quasi idéal de ce que l'on arrive à créer dans le monde numérisé virtuel pour intéresser un vaste public de curieux, mais aussi de scientifiques, à partir du témoignage des gens communs, de chacun. L'opération du musée virtuel faite par le MUVI est de grand intérêt pour l'historien intéressé par la mémoire du territoire: les habitudes, les coutumes, les fêtes, l'urbanisation, tous les moments d'une histoire anthropologique du XXe siècle en Lombardie. Le travail de synthèse et d'élaboration historiographique s'effectue après la récolte des documents et leur présentation sur le site qui permet une visite virtuelle des différentes «pièces» qui exposent les documents, les textes et les témoignages. Le travail de l'historien est postérieur, une démarche successive à éventuellement accomplir, mais qui ne trouve ni place ni motif ni nécessité d'un tel site que l'internaute visite, regarde, où il perçoit les contenus à la lumière de ses intérêts et de sa propre subjectivité et de sa formation culturelle: exactement ce qu'il ferait dans un musée « physique ». La clarté des intentions du MUVI est sans doute une des qualités principales d'un des sites innovateurs de la toile italienne d'histoire contemporaine. De tels exemples font que l'idée de continuer à publier de nombreuses études d'histoire locale encore aujourd'hui dans l'historiographie « imprimée » italienne, devient assez saugrenue: pourquoi ne pas user plus de la toile et de la possibilité de communiquer de telles études vers un public intéressé et permettre ainsi de joindre et de communiquer avec beaucoup plus de lecteurs potentiels que n'en obtiendront jamais les travaux clandestins des petites maisons d'édition, de vrais *samizdats*, et même les études sectorielles et monographiques des grands éditeurs qui ne trouvent plus aujourd'hui un grand marché?<sup>79</sup>

---

<sup>78</sup> *Cefalonia*, <<http://www.cefalonia.it>>

<sup>79</sup> Ce sont surtout les éditeurs de petites dimensions qui tentent d'investir le Web pour conquérir la notoriété et mettre leur catalogue sur la toile. Ils n'ont pas l'intention d'offrir des matériaux numériques originaux. Pour confirmer la présence de ces études nombreuses à caractère localiste, il suffit de feuilleter la *Bibliografia Storica Nazionale* accessible en ligne sur le site de la *Giunta Centrale per gli Studi Storici* à partir de l'année de publication 2000, <<http://www.giunta-storica-nazionale.it/bibliografia.htm>>. On pourra ainsi vérifier facilement ce qu'écrit Casalena à propos du statut de l'historiographie contemporaine et de la consolidation d'un intérêt pour l'histoire locale en Italie aujourd'hui ; CASALENA

### 2.3. L'usage public de l'histoire de la deuxième guerre mondiale.

La grande majorité des sites d'histoire contemporaine en Italie touche les thèmes centraux du XXe siècle: le fascisme, les guerres, l'holocauste. De tels intérêts ne sont pas seulement le propre de la toile, mais reflètent aussi ceux du monde traditionnel de l'édition imprimée.<sup>80</sup> La première partie du XXe siècle est omniprésente dans la toile mais, souvent de tels sites véhiculent plus de cinquante ans maintenant après la fin de la deuxième guerre, une reconsidération en termes positifs de la contribution du fascisme –surtout du fascisme républicain-, à l'histoire de l'Italie contemporaine.<sup>81</sup> L'édition imprimée de volumes sur ce thème offre en moyenne une quinzaine de livres qui, chaque année, s'inspirent de ces tendances révisionnistes.<sup>82</sup>

Fondée sur une constitution démocratique antifasciste, la République italienne a toujours refusé d'attribuer la même dignité historique aux deux mémoires confrontées de la guerre civile entre 1943 et 1945. On ne peut accepter d'attenter à l'identité républicaine en suivant les thèses des travaux idéologiques des révisionnistes et d'offrir, dans l'après-guerre, une mémoire collective qui tienne aussi compte -et sur le même plan et avec les mêmes valeurs-, des idéaux du fascisme républicain. La mémoire collective de l'Italie de l'après-guerre est aujourd'hui lacérée et n'est certainement pas acceptée de la même manière par tous comme la toile en rend amplement compte. Toutefois, la mémoire collective qui se relie à la lutte contre le nazisme et le fascisme doit être acceptée par les différentes orientations politiques et les partis qui, aujourd'hui, se reconnaissent dans les institutions républicaines. Il ne peut pas y avoir de discussion qui remette en cause la

---

(M.P.), *I libri di storia contemporanea in Italia, 2001-2002*, Editori, luoghi, temi, cité, pp.135-138.

<sup>80</sup> «Thème national par excellence, le fascisme [...] est surtout un des quereles objets d'intérêt partagés par tous les éditeurs, [...]. Le fascisme est aussi un "patrimoine national" comme objet d'étude régulier et comme partie essentielle de l'histoire locale.», Ibid., pp.130-131.

<sup>81</sup> Une revue récente de l'historiographie actuelle sur la période de la résistance en Italie est dirigée par NERI SERNERI S., « Resistenza e Storia d'Italia. Una storiografia "Civile" », *Memoria e Ricerca*, n.16, mai-août 2004, pp.91-112..

<sup>82</sup> CASALENA (M.P.), *I libri di storia contemporanea in Italia, 2001-2002*, Editori, luoghi, temi, cité, p.131.

constitution démocratique et les modalités de l'avènement de la démocratie et de la République en Italie dès 1945-46. L'équation existentielle de la République est imbibée d'une mémoire anti-fasciste qui façonne la constitution du pays et s'incarne aujourd'hui dans ses institutions. L'anti-fascisme et le culte de sa mémoire sont des éléments fondamentaux de toute son histoire dans l'après-guerre. Les moments les plus significatifs de la mémoire et de l'identité collective non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe aujourd'hui, proviennent encore de la lutte contre le nazisme et le fascisme.<sup>83</sup> Mais dans ce cas comme dans de nombreux autres, la mémoire et son impact sur le quotidien, procèdent différemment et sur un plan parallèle à celui des travaux des historiens, de leurs objets d'étude et de leurs nécessités scientifiques. Le Web qui entend vivre au quotidien, offre ainsi un espace critique sur le passé, une révision de ce passé qui non seulement ne tient pas compte de la mémoire collective républicaine et démocratique, mais ne prend souvent même pas en considération les contraintes des historiens et de leurs travaux scientifiques pour offrir du passé une vision revue et corrigée dans laquelle les vaincus d'hier, alliés des nazis, s'arrogent le rang de combattants légitimes d'une cause légitime.<sup>84</sup> Une telle vision aseptisée permet de réécrire une histoire de la seconde guerre mondiale dans laquelle tous les morts reçoivent la même dignité, à la seule condition d'avoir manifesté une certaine bonne foi en 1943. La toile nous restitue cette vision révisionniste:

« dans la plupart des sites qui sont consacrés au fascisme, écrit Criscione, le rôle des amateurs, [...] est celui de défendre et d'exalter des positions explicitement en faveur du fascisme et de son idéologie [...], des desseins explicitement «tendancieux<sup>85</sup>». »

On pourrait ainsi affirmer qu'en l'absence de positions clairement définies, naissent des problèmes d'interprétation et d'usage de tels sites qui se veulent « objectifs ». Un bon exemple est fourni par le site appelé *Museo delle*

---

<sup>83</sup> Pour approfondir consulter DE LUNA (G.), REVELLI (M.), *Fascismo/antifascismo. Le idee, le identità.*, Firenze, la Nuova Italia, 1995.

<sup>84</sup> MANERA (E.) « Internet tra revisionismo e negazionismo », *Contemporanea*, n.2, avril 2002, pp.409-fin. Une définition par BONGIOVANNI (B.), « Revisionismo », *Passato e presente*, n.60, 2003, pp.17-28.

<sup>85</sup> CRISCIONE (A.), « Fascismo e antifascismo nel World Wide Web », *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, p.234.

*Divise Fasciste*.<sup>86</sup> Ce site comme d'ailleurs d'autres du même genre, Mezzi Corazzati della II Guerra Mondiale<sup>87</sup> par exemple, propose un très utile appareil documentaire qui reproduit à travers la photographie, tous les uniformes de l'histoire des vingt années du fascisme mussolinien, de son armée, du parti national fasciste (PNF), de la milice, un vrai catalogue systématique des signes distinctifs des hiérarchies administratives du régime. Ce site déclare explicitement de ne pas vouloir juger ni vouloir même renvoyer aux travaux historiographiques nécessaires et utiles pour pouvoir le faire. En suivant une telle perspective, l'auteur du site se relie à l'idée, assez douteuse et ambiguë, d'une objectivité en soi des documents que l'internaute de la toile visionne, inconscient des acquisitions de l'historiographie scientifique et abandonné à lui-même dans les salles d'un musée virtuel qui fait fi de cinquante années d'historiographie. On obtient ainsi une vision historique du fascisme qui jamais n'exista, mais que le Web permet de recréer de manière virtuelle.

Toutefois, il faut souligner que l'utilité –même scientifique- du site est d'un tout autre niveau vu sa complexité, l'extrême soin à fournir des séries complètes d'information, proche d'ailleurs d'un collectionnisme maniaque. L'internaute conscient et préparé à affronter le passé ou l'historien de profession qui posséderait déjà les notions culturelles et le bagage nécessaire pour affronter de manière critique les contenus du site pourra ainsi se servir de ses contenus et les intégrer dans l'historiographie existante offrant ainsi de nouveaux éléments informatifs et intéressants pour affronter le thème plus global de l'histoire du fascisme. C'est ainsi que l'on comprend la complexité des niveaux potentiels de lecture de la toile: bien des perspectives différentes sont possibles pour approcher les mêmes contenus. Surtout si on désire les utiliser pour dresser un inventaire plus complet des sources à disposition, il faudra user du bagage critique nécessaire pour les insérer dans un processus de narration scientifique. On fera ainsi du Web un immense dépôt de sources nouvelles, un répertoire infini de données.<sup>88</sup>

---

<sup>86</sup> *Museo delle Divise Fasciste*, <<http://www.littorio.com>>.

<sup>87</sup> *Mezzi Corazzati della II. Guerra Mondiale* <<http://www.corazzati.it>>.

<sup>88</sup> La conservation des documents sous forme numérique et les sources numériques sont des problèmes affrontés par Stefano Vitali dans plusieurs travaux. VITALI (S.), « Le convergenze parallele. Archivi e biblioteche negli istituti culturali », *Rassegna degli archivi di Stato*, n.1-3, 1999, pp.36-58; VITALI (S.), « Una memoria fragile: il Web e la sua conservazione », in RAGAZZINI (D.), (dir.), *La storiografia digitale*, Torino, UTET, 2004, pp.101-128 et surtout *Passato digitale*. Milano, Mondadori, 2004 et enfin de RAGAZZINI (D.), « Le fonti storiche nell'epoca della loro riproducibilità elettronica » in *La storiografia*

Le concept revisité de 'guerre civile', celui des mémoires divergentes et opposées de l'après-guerre et, enfin, le rôle controversé de la République Sociale à Salò et du fascisme républicain entre 1943 et 1945, de ce que l'on a appelé aussi assez récemment, la « mort de la patrie », <sup>89</sup> trouvent dans de tels sites un humus favorable à sa diffusion et à son développement. <sup>90</sup> Il existe même des sites appelés de la *honte* qui effectuent des opérations de *négationnisme* des camps de concentration nazis et dont l'activité et les publications ont été stigmatisées par toute la presse italienne et lors de conférences scientifiques et de manifestations politiques en 2002 et 2003. <sup>91</sup>

---

*digitale*, cité, pp.3-34. Voir surtout en dehors d'Italie l'essai de ROSENZWEIG (P.), « Scarcity or Abundance? Preserving the Past in a Digital Era », *American Historical Review*, 108, n.3, 2003, pp.735-762.

<sup>89</sup> GALLI DELLA LOGGIA (E.) *La morte della patria: la crisi dell'idea di nazione tra Resistenza, antifascismo e Repubblica*. Roma, Laterza, 1996.

<sup>90</sup> Un groupe de sites tente de présenter « l'autre version » des événements. Ils sont tous reliés au portail *Noi e la storia. Il portale dei siti sulla storia del Novecento*, <<http://www.noielastoria.it>>

<sup>91</sup> Valentina Anzoise décrit la recherche qui a été entreprise par la FIAP (Fédération Italienne des Associations de Partisans) qui affirme qu'il y a au moins « 150 sites italiens ou non, qui véhiculent des messages de propagande de droite, profondément racistes et même négationnistes qui encensent Hitler et Mussolini ». ANZOISE (V.) (dir.), *I siti della vergogna. Presentazione del dossier sui nuovi siti di estrema destra in Europa*, <[http://www.casadellacultura.it/iniziativa/confronti/007\\_siti\\_nazisti.php](http://www.casadellacultura.it/iniziativa/confronti/007_siti_nazisti.php)>. V. Anzoise résume ainsi les travaux du Congrès National de la FIAP, le 23 janvier 2003, consacrés « au danger des nouvelles extrêmes droites en Italie et en Europe » présidé par le politologue Renato Mannheimer, avec Guido Calderon, Saverio Ferrari, Emanuele Fiano, Riccardo Budelli, Aldo Aniasi, Ferruccio Capelli, et dont les actes sont disponibles sur le site du parti des DS, (Démocrates de gauche) Milano, <[http://www.dsmilano.it/att2003/mi3\\_0120\\_nuovedestre-in-europa.htm](http://www.dsmilano.it/att2003/mi3_0120_nuovedestre-in-europa.htm)>. Voir sur les sites qui participent de ces tentatives de réhabilitation révisionnistes ou négationnistes CAVINA (E.), « Le pagine nere: informazione e comunicazione nel mondo "unificato" dal Web », in Istituto per la storia della Resistenza di Ravenna e provincia, *Le nuove destre: movimenti radicali in Europa, convegno di studi, Ravenna, 17 novembre 2001*, Ravenna: Tip. Moderna, 2002, pp.71-84. Même la presse quotidienne s'est préoccupée de la prolifération des sites de la honte ; FAZIO (L.), « I nazisti invadono la Rete. All'interno tutto il campionario dell'orrore nazista e fascista: dalla negazione dell'Olocausto alla vendita di barattoli di Zyklon B, il gas usato per sterminare gli ebrei », *Il Manifesto*, 24 gennaio 2003. L'article nous apprend que « le dossier a été divisé par thèmes. *Culture et tradition* (37 sites): dans ce cas ci, avec les références assez explicites, comme la référence au philosophe Julius Evola,...-il y a une diffusion de sites qui s'inspirent de la pacotille fantasy celtico-mystique qui fascine aussi bien à droite qu'à gauche.... Mussolini et le néofascisme (44 sites): on trouve le grand-père d'une fameuse députée italienne partout mais aussi le « mythe » des SS qui défendirent jusqu'au dernier moment le bunker de Hitler. Rsi et X



La toile permet donc aisément—et à quiconque et avec peu de moyens techniques et financiers— de diffuser rapidement une vision subjective du passé dans un présent qui, souvent, en a oublié toutes les coordonnées. On invente ainsi un rapport personnel avec le passé dans lequel l’histoire n’est pas considérée dans sa complexité, mais seulement en rapport avec les problématiques et les nécessités identitaires. On obtient ainsi des usages publics de l’histoire dans l’agora télématique, même sans se préoccuper d’écrire l’histoire et de se confronter aux travaux historiographiques de référence. On débouche ainsi sur une contradiction selon laquelle l’histoire des nouveaux publics de la toile ne rencontre plus celle des historiens.

## 2.4 L’holocauste dans la toile.

Dans un chapitre consacré à l’holocauste dans la toile, Elena Sodini nous fait remarquer combien en fait les sites qui traitent de la Shoah<sup>92</sup> privilégient un rapport avec le passé centré —dans les sites italiens— quasi exclusivement sur *la mémoire de l’holocauste*, sur les souvenirs personnels de l’horreur et des camps vécus au singulier plutôt que sur leur histoire. Il est vrai que, dans le cas de l’holocauste, certains historiens insistent sur la relation intime et actuelle entre histoire et mémoire dans l’histoire de l’hébraïsme. Histoire et Mémoire, outre les mémoires individuelles, sont liées, dans ce cas particulier, au vécu contemporain.<sup>93</sup> Roberto Benigni dans *La vie est belle*,

---

Mas (16 sites): la république de Salò avec des approfondissements « historiques » et les uniformes. Révisionisme (19 sites): un thème qui trouve beaucoup d’adeptes, David Irving et Robert Faurisson en sont les vedettes, Résistance et holocauste sont les thèmes plus « débattus ». Néonazisme (19 sites): on passe du Ku Klux Klan au site *Pro-White Women* et au site commercial [www.sregalia.com](http://www.sregalia.com); ce sont quasi tous des sites étrangers mais “liés” à partir des sites italiens..»

<sup>92</sup> SODINI (E.), « Deportazione, internamento ed Olocausto nel Web italiano di storia contemporanea », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.209-232. Voir pour une sitographie italienne sur l’Holocauste ; DI MOTOLI (P.), MANERA (E.), « La Shoah in rete », *Contemporanea*, 5, 1, 2002, pp.221-226 et NOIRET (S.), « Una lente italiana per accedere alla storia contemporanea in Internet » In RYGIEL (P.), NOIRET (S.) (dir.), *Les dossiers de Clio, Les historiens, leurs revues et Internet*, journée d’études ENS, octobre 2003, *Clio, Site d’histoire sociale*, <<http://barthes.ens.fr/clio/dos/int/noir.html>>.

<sup>93</sup> SPIEGEL (G.M.), « Memory and History: liturgical time and historical time », *History and Theory*, 41, 2002, pp.149-162. Des considérations utiles sur l’usage de la Mémoire de Shoah et l’état d’Israël aujourd’hui se trouvent dans DOGLINAI (P.), *Tra Guerra e pace*.

se confronte au récit de l'holocauste, une si terrible mémoire à maintenir dans le présent de nouvelles générations par ceux qui l'ont vécu. Benigni a choisi pour le faire, un dialogue « filtré » qui prend la forme d'un jeu avec son fils Giosué à qui il raconte une fable pour rendre acceptable un présent qui ne l'est plus. La métaphore du jeu utilisée pour cette narration cinématographique est l'emblème de comment on peut arriver à raconter aujourd'hui l'horreur qui ne passe pas et ainsi orchestrer un très « difficile passage de la mémoire entre les générations<sup>94</sup> », écrit l'historien Giovanni De Luna.

Ainsi, la toile, comme le cinéma d'ailleurs, tente de préserver une mémoire particulière. Mais justement à cause de cela, dans la sphère publique et, même lorsque le thème envisagé sans intention révisionniste, est celui de l'holocauste, la référence à l'historiographie existante est rare et difficilement accessible. L'évidence historique, le vécu de la mémoire qui vit dans le présent n'a pas besoin de traitements historiographiques, mais d'autres processus narratifs et de représentations, de métaphores, de médiations qui, toutes, y reconduisent. L'holocauste est un fait qui s'est produit une seule fois et, pour ce motif, est prêt à disparaître de nos mémoires collectives: la nécessaire continuité d'un maintien rituel de la mémoire de ce qui ne pourra jamais s'oublier est ainsi une part intégrante de l'histoire juive d'aujourd'hui même sur le Web, et doit être traité comme tel. Les souvenirs qui peuplent la construction d'une mémoire de l'holocauste sont ceux du vécu personnel des individus qui communiquent leur témoignage dans la toile ajoutent ainsi le passé individuel à l'histoire d'aujourd'hui de telle sorte que les mémoires individuelles assument le statut et le rang de l'Histoire à rappeler et raviver constamment dans un processus de communication global que la toile permet certainement de manière excellente. Dans le cas des témoins de la *Shoah*, la mémoire des individus procède en accord avec le paradigme historiographique et rend compte ainsi de l'actualité des souvenirs du Mal absolu depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

L'internaute participe d'une histoire actualisée imprégnée des souvenirs du génocide s'il entre dans le site de l'ANED, l'*Associazione nazionale ex deportati politici nei campi nazisti*, consacré à tous les déportés italiens. Avant de pénétrer dans les salles qui composent le site, le visiteur reçoit un

---

*Memorie e rappresentazioni dei conflitti e dell'Olocausto nell'Occidente contemporaneo*, Milano, Unicopli, 2000, et en particulier le chapitre consacré à « l'holocauste », pp.131-222.

<sup>94</sup> DE LUNA (G.), *La passione e la ragione*, cité, p. 242.

numéro de déporté et lit l'indication suivante: «Quand tu arrivais dans un *lager* nazi, tu étais dépouillé de tout. Tu devais porter un uniforme de prisonnier avec, sur le torse, un triangle de couleur qui indiquait ta catégorie de déporté et surtout, tu devais oublier ton propre nom au profit d'un numéro. *Ceci est ton numéro, entre dans le site* (la mise en évidence est la nôtre)». <sup>95</sup> Usant de la *Fondation Mémoire de la Déportation*, l'ANED s'adresse directement aux individus qui entrent dans le site et sont ainsi témoins d'une mémoire active qui revit à chaque visite. Le lecteur internaute effectue le rite de passage et, dans ces termes est confronté directement à un passé qui ne doit pas s'oublier, un passé qui imprègne le présent et participe à son tour d'une mémoire qui nous touche tous: <sup>96</sup> cette figure de style usée par la toile permet ainsi de «donner un futur au passé» affirme l'ANED. <sup>97</sup>

L'image, la photographie en particuliers, doit être considérée comme un élément essentiel de l'appareil communicatif de la plupart des sites d'histoire contemporaine, même si elle n'est pas systématiquement utilisée même comme source d'archive, dans les discours de l'historien. La photographie est souvent utilisée pour construire la mémoire sans sa critique et même en dehors de toutes les références historiographiques nécessaires, même dans le cas qui nous occupe ici de l'holocauste.

Dans un essai récent sur l'image comme témoignage de l'holocauste et des génocides perpétrés durant la seconde guerre mondiale, About et Cheroux ont indiqué que souvent l'historien ne fait pas son métier évitant de critiquer les sources photographiques les mieux à même de nous communiquer l'horreur du massacre par l'historien. On accepte ainsi –même de la part de qui devrait par profession s'interroger de manière critique sur toutes ses sources- de telles images comme dépositaires de vérités immanentes qui rendent perpétuellement actuel un passé dont l'histoire «vraie» nous échappe. Une transmission de ces témoignages sans leur critique ne change toutefois pas le sens de la mémoire de l'événement que ces icônes du mal incarnent à la perfection chez l'historien comme membre à part entière de la

---

<sup>95</sup> *Dedicato ai 40,000 italiani che soffrirono e morirono nei campi nazisti*, <<http://www.deportati.it/index2.htm>>.

<sup>96</sup> *ANED: Fondazione Memoria della Deportazione*, <<http://www.deportati.it/fondazione/index.htm>>.

<sup>97</sup> *Associazione Nazionale ex-Deportati Politici nei Campi Nazisti et Istituto per la Storia del Movimento di Liberazione nel Friuli-Venezia Giulia, Archivi del lager, dare un futuro al passato*, <<http://www.ultimoappello.org/>>.

société civile dans laquelle il évolue quotidiennement. Toutefois, ces photographies acceptées comme témoignages du mal, démontrent encore une fois combien la mémoire procède d'autres sensibilités et d'autres nécessités que l'histoire. Pour l'historien, le contexte des photographies est erroné et décrit d'autres lieux du génocide, d'autres massacres même s'ils sont tous et de toute façon des icônes du mal absolu et restent, de ce fait, un message communicatif essentiel pour le maintien et la perpétuation de la mémoire collective.<sup>98</sup>

Dans le cas de l'holocauste, en transmettant des photographies historiques sans s'interroger sur leur valeur de sources qui témoignent d'un moment particulier, ce qu'en fait devrait toujours faire l'historien, le Web tente ainsi une célébration collective de la mémoire de l'horreur. La toile parle à nos sentiments, use de techniques de « propagande » qui ne participent pas de ce qui est fait dans un contexte critique d'histoire contemporaine dans lequel on ne procède pas à coups de messages symboliques, mais d'une lecture complexe des événements et, parfois, pour intégrer la photographie historique dans la narration, d'une analyse des contextes de sa diffusion publique grâce à d'autres médias.<sup>99</sup> La hiérarchie traditionnelle de l'importance des sources de l'histoire contemporaine a ainsi subi de nouveaux défis dans la toile. L'image s'est insérée en force dans la toile<sup>100</sup> et elle est ainsi devenue une richesse pour laquelle nous ne possédons pas encore de grammaires adéquates et d'instruments analytiques et critiques qui pourraient répondre à des usages historiques, et non pas à une utilisation propagandiste ou symbolique de la mémoire.<sup>101</sup>

---

<sup>98</sup> ABOUT (I.), CHEROUX (C.), «L'histoire par la photographie», dans *Etudes Photographiques*, n.10, 2001, disponible sous forme numérique sur le site de *Revues.org*, <<http://etudesphotographiques.revues.org/document261.html>>.

<sup>99</sup> MIGNEMI (A.), « Ruolo delle fonti fotografiche nel lavoro dello storico », in BERMANI (C.) (dir.), *La nuova storiografia contemporanea. Omaggio a Claudio Pavone*, Torino, Bollati Boringhieri, 2001.

<sup>100</sup> NOIRET (S.), « La fotografia storica su Internet oggi in Italia », *Contemporanea*, IV, n.4, 2001, pp.803-813.

<sup>101</sup> Voir MIGNEMI (A.), *Lo sguardo e l'immagine: la fotografia come documento storico*, Torino, Bollati Boringhieri, 2003 et GALLAI (M.), TOMASSINI (L.) « La fotografia di documentazione storica in Internet » in *La storiografia digitale*, cité, pp.70-127; sur la photographie historique dans la toile en Italie voir NOIRET (S.), « La fotografia storica su Internet oggi in Italia. », cité et de manière plus générale sur la photographie numérique du même auteur: « Alcune considerazioni sulla presenza di Fotografie Storiche in Rete in Italia. », in COTTIGNOLI (L.) *Scatti di memoria. Dall'archivio fotografico della*

À la condition d'une attention philologique constante, le document iconographique,<sup>102</sup> la photographie historique, sont ainsi valorisés et accessibles à un parcours narratif pour la toile elle-même. Toutefois ce sont justement ces éléments qui forment l'appareil philologique de provenance et de description des documents et qui devraient encadrer la documentation sur le Web qui font défaut. Une telle situation reste insuffisante lorsque, tout en fournissant des indications sur l'événement représenté par une photographie historique, de tels documents ne sont pas attribués à un photographe et n'appartiennent pas clairement à une archive ou une collection personnelle, ne sont pas datés avec précision. Dans le site du Musée virtuel de la Déportation (*Museo virtuale della deportazione*), qui illustre le travail obligatoire pour le compte de l'Allemagne nazie des « esclaves de Hitler », des documents photographiques très intéressants, ainsi que d'autres matériaux iconographiques et des objets sont reproduits sous forme de photographies numérisées. Toutefois, leur provenance et leur identité philologique ne sont jamais fournies au-delà d'une brève description de ce que la photographie est censée représenter et communiquer. De brèves descriptions sont présentes pour intégrer les photographies au processus narratif du site dans son ensemble. Il manque ici aussi le nom des auteurs des documents et des responsables des commentaires, des descriptions, des annotations historiques...<sup>103</sup>

La majeure partie des sites d'histoire contemporaine italienne, même quand ils sont l'apanage des meilleurs historiens issus du monde académique et de techniciens du Web, comme c'est le cas du projet international sur les *Les*

---

*federazione delle cooperative della Provincia di Ravenna*, Ravenna, Longo Editore, 2002, pp.158 – 177; enfin sur l'usage des sources photographiques numérisées pour écrire l'histoire de l'Espagne contemporaine consulter DIAZ BARRADO (M.P.), « Imágenes para la memoria: la fotografía en soporte digital », in *Pasado y Memoria*, n.3, 2004, pp.57-72.

<sup>102</sup> Voir PETRELLA (M.), SANTINI (C.), « Risorse in rete per l'iconografia della città europea in età moderna e contemporanea. Un modello per la valutazione dei siti e dei materiali disponibili », *Storia e Futuro. Rivista di storia e storiografia*, n.4, 2004, <<http://www.storiaefuturo.com/articoli.php?id=25>>, qui présente un fichier permettant d'évaluer une cinquantaine de sites qui offrent dans la toile des sources iconographiques pour l'histoire urbaine en Europe entre le XVI et le XIX siècles.

<sup>103</sup> *Schiavi di Hitler. Museo virtuale della deportazione*, <<http://www.schiavidhitler.it/>>. Les photographies « témoignent de la déportation dans les lager, le travail obligatoire et la situation désespérée vécue par nos malencontreux compatriotes durant la guerre, [...], un approfondissement d'un des aspects oubliés de l'histoire italienne, des dizaines de milliers de nos compatriotes exploités dans les usines du Reich ».

*Chemins de la mémoire*<sup>104</sup> consacré aux lieux des deux guerres mondiale et de la guerre civile espagnole, sont parfois malheureusement dépourvus de cet appareil critique et d'attribution philologique des documents et des notes historiques qui unissent le lecteur (navigateur) aux créateurs du site et qui permettent d'insérer les documents dans le contexte de cette la narration et d'user finalement du Web de manière «scientifique».

## **2.5 Les archives numérisées dans la toile et la toile comme archive numérisée.**

Outre les différentes formes d'usage du passé que la toile nous offre, ce sont aussi les objets, les ressources, les matériaux, les banques de données qui surtout s'accroissent dans la toile d'histoire contemporaine et même parfois constituent la motivation prépondérante du type de communication utilisée avec le visiteur du site. Dans ce domaine, les banques de donnée qui proposent différents types de contenus bibliographiques, heuristiques, sommaires de revues électroniques, documents et sources, sont certainement au centre de l'attention de la majorité des sites qui, tout en ne procédant pas spécifiquement de l'histoire dans la toile, offrent toutefois divers types d'informations très utiles pour qui entend faire de l'histoire contemporaine. Les informations qui se trouvent sur le Web sont certainement susceptibles de manipulations dans le laboratoire de l'historien: le tout est de les récupérer dans le vaste répertoire de sources de la toile que le projet d'étude basé sur des sites italiens a mis en évidence. C'est pour cela que la recherche dans la toile peut être assimilée à celle qui s'effectue dans les archives plus traditionnelles en écartant au profit d'autres documents ce qui n'est pas retenu suffisamment utile à la recherche et aux propos que l'historien entend développer.

L'archiviste Stefano Vitali est aujourd'hui en Italie et en Europe un des spécialistes les plus attentifs à l'usage du Web comme source d'archives numérisées. Il a regroupé en quatre groupes les sites Web d'archives du monde contemporain, ceux qui fournissent des informations sur l'archive physique elle-même, ceux qui offrent des instruments de recherche pour trouver les documents dans les archives physiques et enfin ceux qui

---

<sup>104</sup> *Les chemins de la mémoire*, <<http://www.lescheminsdelamemoire.net/>>, avec un dossier qui présente le site et le projet ; PATICCHIA (V.), ZURZOLO (P.), « Percorsi della memoria », *IBC. Informazioni, commenti, inchieste sui beni culturali*, XI, 3, 2003, pp.57-80.

reproduisent toutes ou seulement une partie de leurs sources sous forme de documents numérisés et qui, parfois, opèrent un choix sélectif de documents et les présentent dans la toile réalisant ainsi une exposition temporaire ou un vrai musée virtuel qui soulignent un parcours historiographique.

La numérisation de l'énorme patrimoine de documents du XXe siècle est bien entendue fragmentée et présente dans de nombreux sites qui sont l'émanation d'institutions d'archives et sont au centre des problématiques les plus importantes du Web d'histoire aujourd'hui comme celles de la conservation de tels matériaux. J'ai déjà parlé des nombreuses photographies qui trouvent place dans les archives numérisées des sites des archives, des bibliothèques ou des institutions culturelles comme les musées, qui en possèdent de nombreux fonds.<sup>105</sup> Ces archives qui peuplent la toile italienne participent des mêmes tendances que certains sites des institutions d'archives qui veulent diffuser leurs patrimoines documentaires dans la toile...<sup>106</sup>

De ce point de vue, le projet le plus important en Italie est celui des Archives du XX siècle (*Archivi del Novecento*) qui est géré depuis plus de cinq ans déjà par le BAICR,<sup>107</sup> et qui offre aux curieux et aux spécialistes un

---

105 Par exemple la *Biblioteca Franco Segantini. Archivio e centro di documentazione di storia sociale e contemporanea*, <<http://www.bfs.it/>>, pour un exemple clair de fusion des rôles entre les deux typologies d'institutions voir VITALI (S.), « Archivi e istituti culturali di storia contemporanea », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.79-104).

106 À commencer par la Bibliothèque Nationale Centrale de Florence, qui colabore au projet Minerva de l'Union Européenne pour numériser le patrimoine culturel européen, de nombreuses bibliothèques offrent des projets de numérisation de leurs patrimoines suivant les normes des prédécesseurs comme l'*American memory. Digital collections of the National Digital Library*, <<http://memory.loc.gov/>> ou, en France, le projet *Gallica bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale de France*, <<http://gallica.bnf.fr/>>.

107 *B.A.I.C.R.-Consorzio Biblioteche e Archivi Istituti Culturali di Roma*, <<http://www.baicr.it/index.htm>>. Les fonds d'archive détenus par les institutions culturelles qui adhèrent au projet BAICR sont essentiels pour toute l'étude de l'histoire italienne du XXe siècle. (Accademia Nazionale delle Scienze detta dei Quaranta (ANS); Archivio Nazionale Cinematografico della Resistenza (ANCR) – Ass. Naz. per gli Interessi del Mezzogiorno (ANIMI); Centro Studi Piero Gobetti (CSG); Fondazione Carlo Donat Cattin (FDC); Fondazione di Studi Storici Filippo Turati; Fondazione Ezio Franceschini (FEF); Fondazione Il Vittoriale (FIV); Fondazione Gramsci Emilia Romagna (FGER); Fondazione Istituto Gramsci, Roma (FIG); Fondazione Istituto Piemontese Antonio Gramsci (FIPAG); Fondazione Lelio e Lisli Basso-Issoco (FLB); Fondazione Luigi Einaudi; Fondazione Ugo Spirito (FUS); Galleria Comunale di Arte Moderna-Roma (GCAM); Galleria Nazionale di Arte Moderna (GNAM); Istituto della Enciclopedia Italiana (IEI); Istituto Luigi Sturzo

sommaire descriptif, un index de recherche des très nombreux fonds de l'histoire contemporaine dans les institutions à Rome et dans toutes les institutions du territoire national. Ces institutions se sont fédérées autour d'un objectif commun: offrir la « *mémoire du XXe siècle* » dans le Web.<sup>108</sup> Un tel projet de numérisation de patrimoines « physiques » comme il y en a dans les pays les plus industrialisés, *Gallica* en France, *American Memory* aux Etats-unis, n'a rien à voir avec la dimension que revêt, par contre, dans la toile, un événement décisif comme l'attentat contre les tours jumelles de New York, le 11 septembre 2001. Une telle catastrophe semble avoir accéléré les temps mêmes du Web et de l'histoire elle-même comme elle est perçue au travers de la toile. L'événement, on peut certainement l'écrire, participa directement de la toile. Il a été documenté dans la toile en temps réel et il a immédiatement été perçu avec sa valeur décisive, même par les historiens de profession. Ceux-ci l'ont étudié dans des numéros spéciaux des revues historiques les plus cotées afin de réfléchir à ce qui s'était passé et à la compénétration des différents médias qui en avaient rendu compte et qui, tous, finissaient par aboutir à la toile.<sup>109</sup> Le Web a subi dès cette date, une transformation encore plus profonde de ses modalités communicatives immédiates et est devenu depuis lors, un lieu important de la mémoire collective qui se crée autour de la destruction du *World Trade Center* de Manhattan devenant ainsi une gigantesque archive accessible et ouverte,<sup>110</sup>

---

(ILS); Istituto Nazionale di Studi Romani (INSR); Istituto per la Storia della Democrazia Repubblicana; Istituto per le Scienze Religiose (ISR) – Istituto Romano per la Storia Italiana dal fascismo alla resistenza (IRSIFAR); Istituto Storico Italiano per il Medio Evo (ISIME); Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti (IVSLA); Museo Storico in Trento (MST); Società Geografica Italiana (SGI).

<sup>108</sup> Le projet *Archivi del '900-la memoria in rete*, né en 1991 sous l'égide du Consortium du BAICR... a comme but la constitution d'un réseau d'archives destiné à mettre en valeur les sources de l'histoire italienne du XX<sup>e</sup> siècle. Il est né de la conviction que la valeur ajoutée de l'information provient d'un rapport dynamique entre des archives complémentaires.", dans *Archivi del Novecento. La memoria in rete*, <<http://www.archividelnovecento.it/>>.

<sup>109</sup> Voir le numéro special consacré au 11 septembre 2001 intitulé « History and September 11: A. Special Issue », *The Journal of American History*, vol. 89, n.2, 2002, <<http://www.historycooperative.org/journals/jah/89.2/>>. Consulter aussi DUZIAK (Mary L.), *September 11 in history: a watershed moment?*, Durham: Duke University Press, 2003.

<sup>110</sup> L'essai de G. Roncaglia: « Internet e l'11 settembre, un caso di studio. », est publié dans l'édition de 2004 du manuel de la toile *Internet 2004, manuale per l'uso della rete*, Bari, Laterza, 2003, pp.670-685. On accède aussi à cet article en ligne sur le site de Roncaglia, *Merzweb*, <<http://www.merzweb.com/testi/saggi/11settembre.htm>>.



dans lequel le passé est écrasé dans le présent de manière unidimensionnelle. Le Web a ainsi approfondi sa propension physiologique à emmagasiner la mémoire des individus, des communautés, et des collectivités, ce qui est un élément vraiment essentiel des modalités d'écrire l'histoire dans la toile et avec la toile.

Un des chefs de file italien de l'informatique humaniste comme Gino Roncaglia qui en a saisi l'impact modernisateur pour le médium lui-même a écrit que « la mémoire collective d'un fait historique d'une importance décisive semble avoir été emmagasinée dans la toile pour la première fois<sup>111</sup>. » Avec l'attentat contre les tours jumelles, Internet recèle même pour les historiens de demain, les matériaux et les sources les plus complètes pour pouvoir décrire l'impact décisif de l'attentat promouvant ainsi sinon une historiographie numérisée au moins une écriture de l'histoire qui doit - quasi essentiellement dans le cas de ses sources-, se servir de la toile pour écrire l'histoire.

## **2.6 L'administration à la recherche de son histoire.**

Un autre exemple de catégories de sites, Web pris en considération dans la recherche sur les sites d'histoire contemporaine italienne est celui des sites des administrations et des institutions politiques italiennes: quelles sont les caractéristiques spécifiques d'un usage de l'histoire sur de tels sites ? Quel type d'informations historiques y sont-elles présentes éventuellement et sous quelles formes ? Est-on en présence de formes de divulgation de l'histoire des administrations ou même de formes de « propagande », d'une histoire qui répond à des besoins d'illustrer certaines directions et de certains choix des administrations passées et cela jusqu'à éliminer éventuellement l'histoire des précédentes administrations dans le cas des institutions qui participent du gouvernement du pays ?

La mise à jour des contenus historiques des sites des administrations est un vrai cas historiographique *sui generis*: une constante mise à jour ne propose pas une amplification des contenus, mais l'effacement continu de l'histoire au profit du présent et du passé le plus récent même rapporté au passé provisoire et relatif de l'histoire des administrations. L'auteur de cette analyse des sites de l'administration, Giovanni Focardi, a tenté de comprendre s'il était possible de retracer l'histoire de l'administration

---

<sup>111</sup> *Internet 2004, manuale per l'uso della rete*, cité, p. 684.

publique depuis l'unité de l'Italie en utilisant seulement le Web. En réalité, il a fallu déchanter et constater une *absence d'histoire* et le fait qu'il n'existe pas de site Web qui ait comme ambition d'accomplir, même en partie une telle histoire. Surtout les sites de l'administration centrale italienne et des institutions de l'état n'offrent pas de dimension historique et cela souvent seulement pour répondre à des motivations politiques contingentes. Ils répudient l'histoire en tant que telle et, avec ce rejet, ils liquident aussi « leur » propre histoire. Avec le site du Gouvernement italien, présidence du conseil des ministres, (*Governo italiano, presidenza del consiglio dei ministri*)<sup>112</sup>, écrit Focardi, « on peut se demander s'il n'y a pas une volonté précise et un choix politique délibéré, d'éliminer du Web tout ce que les gouvernements précédents avaient produit<sup>113</sup> ». Il aurait été de très grande utilité de pouvoir bénéficier d'une recherche sur les sites des institutions de l'Etat et du gouvernement, commencée durant les gouvernements antérieurs à celui de Silvio Berlusconi de manière à pouvoir étudier à moyen terme, comment l'histoire avait été vécue et proposée dans la toile, par de précédents gouvernements, mais l'idée même des changements historiques a fait place dans de tels sites à la réécriture constante du quotidien comme dans *1984*, le roman de Georges Orwell.

## 2.7 Archives et mémoires des femmes.

Les sites qui traitent de l'histoire des femmes rendent paradoxalement encore plus éclatant le *manque d'histoire* dans la toile. Teresa Bertilotti, qui a conduit une enquête dans la toile au féminin, parle de carences importantes quand elle évoque une narration au féminin ou de l'historiographie sur les femmes. Comme d'autres sujets étudiés durant ce projet, l'usage de sites « vitrines » d'associations ou institutions qui parlent des femmes est assez systématique: de tels sites se limitent à proposer des informations utiles en dehors de la toile elle-même. Si l'on prend l'exemple du site de la SIS, la *Société des Historiennes (Società delle Storiche)*<sup>114</sup> on découvre bien vite que le site n'offre pas de parcours historiographiques ou

---

<sup>112</sup> *Governo Italiano, Presidenza del Consiglio dei Ministri*, <<http://www.governo.it>>.

<sup>113</sup> Voir FOCARDI (G.), « Le istituzioni: organi costituzionali, amministrazioni e altri enti », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.53-78..

<sup>114</sup> *Società delle storiche*, <<http://www.sociedadellestoriche.it>>.

de sources primaires, et que l'internaute est renvoyé seulement vers des publications imprimées et aux sommaires de la revue des femmes historiennes et de la SIS, *Genesis*. Les sites de l'histoire des femmes ou consacré à la culture des femmes même en effectuant une recherche dans une toile écrite par les femmes, et avec des ambitions plus larges encore, offrent vraiment très peu d'informations à qui veut reconstruire un discours historiographique au féminin ou lié aux études de genre. L'information existante sur des archives des catalogues, des bibliothèques des livres, des initiatives et des projets féminins ou sur les femmes, est, de manière prépondérante, une information extérieure à la toile. La grande partie des sites de genre et d'histoire des femmes, possèdent une fonction informative et destinée seulement à offrir des calendriers des différentes activités et des recherches historiques sur les femmes.<sup>115</sup>

Les sites des femmes historiennes -et sur les femmes-, deviennent ainsi des raccords identitaires qui sont ainsi tissés autour des communautés féminines. Ils sont des instruments d'une conscience au féminin grâce à la communication entre internautes de la toile intéressés par l'histoire.

### **3] Le mirage d'une historiographie numérisée et de l'histoire des historiens sur la toile.**

Les «histoires» à la recherche de légitimité ne sont pas les seules cependant à peupler la toile. Des historiens américains de premier plan, réunis autour de l'*History Cooperative*<sup>116</sup> et de l'*American Council of Learned Societies*,<sup>117</sup> veulent imposer une autre histoire à l'attention du public de la toile et plus particulièrement attirer les travaux scientifiques sur le Web et permettre au public des internautes, de lire ce qu'ils appellent une « expressive historiography », une historiographie dans laquelle change le statut des sources et des textes numérisés qui sont encadrés dans la toile en

---

<sup>115</sup> Voir BERTIOTTI (T.), « Storia delle donne e studi di genere nel Web », *La Storia a(t) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.191-207.

<sup>116</sup> «The History Cooperative is a pioneering non profit humanities resource offering top-level en ligne history scholarship. Besides full text, the site also contains collateral content, including multimedia elements that could not be reproduced in the print versions of some articles», dans *History Cooperative*, <[http:// www.historycooperative.org/](http://www.historycooperative.org/)>.

<sup>117</sup> *ACLS - American Council of Learned Societies*, <<http://www.acls.org/>>

répondant à des critères de description scientifique. Un tel emploi des sources numériques dans la toile est ainsi paradoxalement plus traditionnel et s'effectue en soutien d'une narration historiographique conjuguée cette fois, avec les langages expressifs nouveaux et les potentialités multi médiale et hyper textuelles de la toile.<sup>118</sup>

Ce qui manque surtout dans la toile italienne d'histoire contemporaine c'est ce type d'historiographie scientifique et académique et les supports heuristiques aux textes qui sont l'apanage des historiens de profession. Comme constatation dérivée de la première, j'ai sans doute mis en évidence jusqu'à présent trop facilement divers niveaux d'une écriture et d'une légitimité des « autres histoires » présentes dans la toile entre mémoire et usage public du passé. Il faudrait donc faire une enquête plus approfondie sur l'historiographie contemporaine de type académique qui est transposée en format numérisé et vérifier s'il y a vraiment un saut de qualité lors du passage sur le Web, une révolution de la toile qui est désirée par certains et qui en épouvante d'autres et cela, même si à la lumière de ce que nous avons vu jusqu'à présent, une enquête de ce type en Italie aujourd'hui ne touchera au mieux, que des aspects qualitatifs de la toile.<sup>119</sup>

Certains projets scientifiques américains offrent des objets historiographiques dans la toile et permettent d'obtenir à bas prix, une histoire dans la toile usant de diverses formes d'écriture, mais se basant sur les méthodes scientifiques du métier d'historien reportées sur le Web. De telles initiatives sont souvent très différentes l'une de l'autre.<sup>120</sup> En Italie par contre, quelle est la situation ? Comment se comportent les éditeurs traditionnels ? Qu'est ce qui nous est proposé comme produits historiographiques par les éditeurs traditionnels et les nouveaux éditeurs qui

---

<sup>118</sup> GROSSBERG (M.), « Taking the Right Path: Electronic Publication and the Creation of New Histories for the New Age », *Fiesole Collection Development Retreat Series*, <<http://digital.casalini.it/retreat/>>. L'essai est disponible au format PDF, <[http://digital.casalini.it/retreat/2004\\_docs/Grossberg.pdf](http://digital.casalini.it/retreat/2004_docs/Grossberg.pdf)>. Voir également: GROSSBERG (M.), « Devising an En ligne Future for Journals of History », *Chronicle of Higher Education*, 21 aprile 2000, <<http://chronicle.com/weekly/v46/i33/33b00601.htm>>.

<sup>119</sup> MINUTI (R.), *Internet ...*, citée, en italien « Internet e il mestiere di storico. Riflessioni sulle incertezze di una mutazione », *Cromohs*, n.6, 2001, pp.1-75, <[http://www.cromohs.unifi.it/6\\_2001/rminuti.html](http://www.cromohs.unifi.it/6_2001/rminuti.html)>.

<sup>120</sup> Je me réfère principalement à deux projets comme *The history e-book project*, <<http://www.historyebook.org/>> et au Gutenberg<e>, *Prize from the American Historical Association & Columbia University Press for dissertations and monograph manuscripts in history*, <<http://www.historians.org/prizes/gutenberg/>>.

se servent de la toile pour lancer des textes commerciaux ou de domaine public et gratuits ? Enfin, les sites d'histoire contemporaine qui ont été analysés ici, offrent-ils de tels travaux scientifiques ou surtout d'autres matériaux, d'autres ressources, d'autres types de documents et d'autres informations comme il ressort jusqu'à présent de notre enquête?

Edward Ayers énonçait déjà en 1999 une constatation qui semble toujours valable pour la toile d'histoire aujourd'hui en Italie:

« as rapid as the changes have been, however, the actual writing of history has remained virtually untouched and unchanged. New technology has not affected the books and articles that form the foundation of what we teach. Other parts of the academy have sustained long-running debates over the effect of electronic media on writing, but those discussions have bypassed the historical profession almost entirely. Discussions of epistemology, narrative, and audience that have animated literary studies have had no discernable impact on historians. *The irony is that history may be better suited to digital technology than any other humanistic discipline*<sup>121</sup> » (j'ai ajouté l'italique).

En Italie, en fait, la situation dans le domaine de l'histoire contemporaine dans la toile et dans les nombreux sites qui traitent d'histoire et qui appartiennent aux institutions et aux éditeurs qui publient des séries d'ouvrages en histoire contemporaine ne sont pas très riches. La citation du texte d'Ayers, qui date de 1999 est toujours de circonstance en 2005.

Premier constat : les résultats du projet qui sert de bases à ces notes permettent de renforcer et de vérifier que l'historiographie de la toile sous forme de livres et de revues électroniques est quasi inexistante. Les textes de la toile ne sont pas ensuite utilisés dans d'autres travaux, cités, et pris en considération dans les publications imprimées traditionnelles du secteur et l'analyse réelle du public de l'histoire dans la toile qu'à effectuée Francesca Anania démontre que de tels travaux ne sont pas ceux qui circulent ni ne sont recherchés par les navigateurs du Web d'histoire.<sup>122</sup> Il faudrait, de fait, entreprendre une enquête systématique en dehors de la toile pour repérer, à travers la lecture critique des oeuvres historiographiques imprimées, la présence ou non d'un dialogue avec les contenus du Web et vérifier ainsi si la toile et ses documents sont utilisés, cités comme d'importantes sources d'information par les historiens traditionnels, ou si les deux domaines, le numérique et les livres imprimés, restent des vases non communicants. De

---

<sup>121</sup> *Internet 2004, manuale per l'uso della rete*, cité, p. 684.

<sup>122</sup> Consulter l'essai de Francesca Anania dans ce volume.

ce fait, il faudrait parcourir les notes et les appareils documentaires des livres publiés au moins depuis 2001 et après l'attentat contre les tours jumelles considéré par beaucoup comme le « turning point » de l'usage de la toile pour la production de l'histoire. Depuis l'année 2000, les livres d'histoire contemporaine sont recensés par la revue « Mestiere di Storico – Annale SISSCO »<sup>123</sup> et on pourrait certainement effectuer systématiquement une telle recherche sur les livres italiens et vérifier si le discours historiographique use de la toile dans les livres imprimés et même en absence de son contraire, la présence d'une historiographie numérisée qui, comme aux Etats-Unis, soit à même d'incorporer systématiquement pour la toile, les travaux imprimés traditionnels. Un historien contemporain comme Matteo Sanfilippo a publié une rubrique critique sur l'histoire sur le Web dans le mensuel *Storia e Dossier* publié par la maison d'édition florentine Giunti jusqu'en 2001.<sup>124</sup> La caractéristique de ces critiques de livres était sa vision dialectique qui permettait de sauter de la toile à l'imprimé et vice-versa, pour justifier un dialogue continu dans la recherche scientifique entre la toile et le livre imprimé. Selon Sanfilippo, il « fallait contester la thèse assez diffuse, mais surtout extraordinairement fautive qui situe le numérique dans le règne de l'oralité et de la vision, si ce n'est dans le domaine de l'analphabétisme tout court. Le Web et, en général, la production de la toile révèlent une continuité extraordinaire avec l'univers alphabétique [...] ».<sup>125</sup> Toutefois, si de telles considérations sont de bon augure pour un dialogue nécessaire entre la toile et l'écrit, nous devons prendre acte du fait que de nombreuses initiatives numérisées – surtout les revues électroniques et les *e-books* – n'offrent toujours pas aujourd'hui d'excellents produits dérivant d'une recherche scientifique de haut niveau. Plus simplement encore, le format numérisé de la diffusion de l'édition contemporaine, n'offre nullement encore, les travaux scientifiques que l'édition traditionnelle continue de produire à un rythme assez élevé comme le signale l'observatoire attentif du secteur de l'histoire contemporaine, *l'Annale SISSCO*, qui ne fournit cependant pas de revues critiques de produits

---

<sup>123</sup> *Il mestiere di storico. Annale SISSCO*,

<<http://www.sissco.it/pubblicazioni/annalindex.htm>>.

<sup>124</sup> *www.history* était publiée comme une rubrique de la revue *Storia e Dossier* de l'éditeur Giunti à Florence qui a cessé sa publication en 2001.

<sup>125</sup> SANFILIPPO (M.), *Storia e immaginario storico nella rete e nei media più tradizionali*, cité, pp.4-5.

numérisés.<sup>126</sup> L'historien italien du contemporain arrive dans la toile « par hasard » et souvent de manière seulement indirecte avec une copie numérisée d'autres écrits et certainement pas de manière consciente de ce que la toile pourrait lui offrir.

Il n'existe pas d'aspiration propre à l'utilisation de la toile et de ses possibilités multiformes comme nous avons souligné dans le travail de fichage des sites d'histoire contemporaine et même lorsqu'il s'agit d'analyser le contenu des revues électroniques. Une telle considération apparaît plus évidente lorsqu'on analyse ce que les éditeurs italiens offrent dans la toile.<sup>127</sup>

En outre, l'historien du contemporain ne pense pas encore à diffuser ses travaux et ses thèses historiographiques dans la toile en usant de manière consciente des formats numérisés et de l'hypertexte. Cette situation ne dérive pas seulement des difficultés rencontrées pour intégrer les nouveaux langages communicatifs et hyper textuels dans ses propres travaux: l'historien pourrait très bien se contenter de reproduire ce qui a déjà été publié de manière imprimée. Elle dépend surtout du fait que toute la profession et les structures institutionnelle de la sélection académique n'incorporent pas encore dans les *curricula vitae*, un jugement critique du numérisé et de l'usage des nouveaux médias pour les publications de la discipline. Les travaux numériques n'obtiennent aucun crédit et n'ont pas un statut identitaire égal à celui des publications traditionnelles au moment du jugement et des concours pour l'entrée à l'université, comme l'a relevé dès 1999, Renato Giannetti.<sup>128</sup>

Un essai numérisé acquiert dans la toile un statut différent de l'imprimé et sa fragilité et son instabilité ne facilitent pas son intégration au travail traditionnel de l'historien universitaire. De fait, le texte écrit par les historiens pour devenir attractif également dans la toile, doit au moins tenter de combattre cette instabilité et penser à des modalités de conservation similaires à celles qui, depuis des siècles, ont été développées pour les

---

126

*Il mestiere di storico. Annale SISCO,*

<<http://www.sisco.it/pubblicazioni/annalindex.htm>>, cité

127

De nombreux catalogues d'éditeurs sont bien entendu accessibles en ligne. Peu d'entre eux cependant présentent des travaux numérisés. Une liste de tous les sites des éditeurs italiens sur la toile est fournie par le site *Alice*, <<http://www.alice.it>>

128

GIANNETTI (R.), « Tecnologie dell'informazione e reclutamento accademico », *Memoria e Ricerca en ligne*, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/giannetti.pdf>> *Memoria e Ricerca*, n.3, 1999, pp.57-66.

sources du travail de l'historien. De tels textes doivent en outre répondre aux requêtes traditionnelles de fiabilité, d'autorité des auteurs et des contenus et à la possibilité d'un accès permanent dans la toile ou de vérification des contenus des sources et documents en dehors de la toile.<sup>129</sup>

Les archives ou les bibliothèques nationales ont dans le passé développé cette fonction de conservation des objets matériels. Certains auteurs affirment que le numérique et la toile, sont immatériels et que donc le rapport qu'il faut établir avec eux doit se faire à d'autres niveaux, et que lui sont destinées des productions du type «travail en cours», versions provisoires, versions remaniées constamment. Rien n'est plus faux: les données numérisées existent, sont emmagasinées et datées et peuvent être transportées d'un support à un autre en fonction des changements de la technologie. Ce qu'il manque, c'est la perception institutionnelle et scientifique de la nécessité de rendre de telles données les plus «matérielles» possibles et de répondre aux exigences de stabilité que les historiens cherchent pour leurs travaux et aussi pour la conservation des preuves qu'ils ont utilisées. En Italie, les initiatives qui tentent de répondre à de tels critères sont peu nombreuses. On peut certainement citer la *Firenze University Press*<sup>130</sup> qui intègre dans son comité éditorial des professeurs de l'université de Florence pour assurer aux travaux publiés en numérique, non seulement les caractéristiques de la sélection académique et de l'autorité scientifique, mais aussi pour assurer le dépôt légal des travaux électroniques publiés dans la toile grâce à un accord avec la *Bibliothèque Nationale Centrale* qui, en Italie, a son siège justement dans le chef-lieu toscan.

La première étape du passage vers le format de transmission du savoir de type numérique des textes des historiens est celle d'une copie conforme aux textes déjà publiés sur papier. De tels textes trouvent en théorie, un accueil favorable dans la toile des sites de certaines importantes maisons d'édition

---

129 La recherche de l'autorité grâce à une sélection sur la base de critères scientifiques est nécessaire pour pouvoir se confronter avec le monde des universités. C'est ce que les membres de la rédaction de l' *American Historical Review* ont pensé en réalisant une *History Cooperative* qui s'occupe de sa version en ligne avec d'autres importantes revues académiques américaines. (*American Historical Review*, <<http://www.historycooperative.org/ahrindex.html>>).

130 *Firenze University Press*, <<http://epress.unifi.it/>>. Un projet de réorganisation des éditions scientifiques de l'Université de Florence a été élaboré par Anna Maria Tammaro, <<http://www.unifi.it/universita/biblioteche/gruppi/fup/ProgettoFUP.htm>> en 1999 et est devenu opérationnel, « garantissant une certification de l'authenticité et des droits de la propriété intellectuelle », <<http://epress.unifi.it/index.html>>.



qui publient des oeuvres d'histoire contemporaine. La maison d'édition romaine *Laterza Multimedia*<sup>131</sup> ou l'éditeur de Bologne *Il Mulino* ont, en effet, ouvert des « fenêtres » dans la toile qui présentent des livres en format électronique, mais ces initiatives restent très marginales. On peut écrire la même chose de la maison d'édition piémontaise Einaudi<sup>132</sup> qui offre gratuitement un essai de Jacques Le Goff<sup>133</sup> sur la Mémoire, usant du format PDF dans sa *petite bibliothèque en ligne* qui contient quelques autres titres mineurs d'histoire, très peu si l'on confronte cette série avec les titres imprimés de manière traditionnelle. Rubbettino, une très active maison d'édition de la Campanie, permet au lecteur de lire certaines des premières pages des livres et des revues d'histoire usant toujours du même format PDF.<sup>134</sup> Franco Angeli à Milan, possède une bibliothèque multi médiale à laquelle on peut accéder, en complément des textes imprimés, surtout dans le domaine de l'enseignement de l'histoire. Il faut pour cela acheter le manuel et s'enregistrer sur le site qui offre des contenus mis à jour. En outre, Franco Angeli permet l'acquisition sur son site, d'articles « à la pièce » qui proviennent de ses très nombreuses revues scientifiques d'histoire.<sup>135</sup> Le « colosse » éditorial Mondadori propose, lui, certains de ses *best-sellers* d'histoire contemporaine à travers différents formats de livre

<sup>131</sup> L'éditeur Laterza est depuis le début à l'avant-garde des éditions numérisées avec une collection intitulée *Laterza Multimedia*

<<http://www.laterza.it/scuola/risorsemultimediali.htm>>, qui offre gratuitement en ligne le manuel par excellence d'Internet: CALVO (F.), CIOTTI (F.), RONCAGLIA (G.), ZELA (M.A.), *Internet 2004*, <<http://www.laterza.it/Internet/leggi/Internet2004/index.htm>>.

L'éditeur ne possède cependant pas une seule oeuvre significative en format numérique pour l'histoire contemporaine mais seulement des manuels destinés à l'enseignement de l'histoire du XXème siècle en Italie en plus d'études générales de politologues. PASQUINO (G.), *1945-1996. La politica in Italia.*, Bari, Laterza Multimedia CD-ROM, 1997; MONINA (G.), GHIONE (P.), *L'Italia del Novecento. Dal 1900 al 1946*, Bari, Laterza Multimedia CD-ROM, 2000; *L'Italia del Novecento. Dal 1947 a oggi*, Laterza Multimedia CD-ROM, 1999, et enfin, sans indication d'auteurs: *La Resistenza. L'Italia dal fascismo alla Repubblica*, Bari-Roma, Laterza Multimedia CD-ROM, 1986.

<sup>132</sup> *Piccola biblioteca en ligne*, <<http://www.einaudi.it/einaudi/ita/librien ligne.jsp>>.

<sup>133</sup> LE GOFF (J.), *Memoria*, Torino, Einaudi, 2001, qui est la réimpression en format numérique de l'essai publié par Le Goff dans l'Encyclopédie Einaudi intitulé: *Storia e memoria*, pp.347-400, et à présent disponible en ligne à <<http://www.einaudi.it/einaudi/ita/pdf/LeGoff.pdf>>.

<sup>134</sup> La formule ne s'applique cependant pas à toutes les publications: *Sfogliala le prime pagine del libro o della rivista*, in <<http://www.rubbettino.it/>>.

<sup>135</sup> <<http://www.francoangeli.it/>>

électronique, (e-books) qui s'achètent sur le site à un prix réduit et qu'il faudra lire usant du format LIT et au moyen du lecteur de la *Microsoft (Microsoft Reader)*. Citons les livres d'histoire sur le fascisme et la deuxième guerre mondiale d'Arrigo Petacco, d'Antonio Girelli ou d'Antonio Spinosa.<sup>136</sup> La maison d'édition Mondadori offre en outre gratuitement dans les mêmes formats e-book, des livres classiques de la littérature italienne et mondiale.<sup>137</sup>

En pratique, les versions numérisées de l'historiographie imprimée ne sont pas distribuées en Italie comme c'est le cas aujourd'hui avec quasiment toute la production anglo-saxonne à travers la *NetLibrary*.<sup>138</sup> Les maisons d'édition comme *Libraweb*<sup>139</sup> qui possèdent des titres d'histoire contemporaine publiés explicitement pour une distribution à travers la toile sont vraiment peu nombreuses. Des maisons d'édition traditionnelles comme la Laterza, semblent toutefois prêtes à passer le Rubicon et à commanditer des travaux scientifiques des historiens qui se serviraient de l'hyper texte et même de son extension hyper médiale, surtout dans le domaine des manuels scolaires et universitaires. Mais c'est plutôt ce qu'Ayers prévoyait déjà il y a 5 ans qui se passe: il manque plutôt l'intérêt des historiens eux-mêmes pour obtenir une version numérisée de leurs travaux. La demande d'édition d'essais, multi-médiaux et hyper-médiaux d'histoire est également absente et n'a pas encore trouvé le soutien des universités comme c'est le cas aux Etats-Unis.

Le processus de numérisation du patrimoine scientifique des maisons d'édition ne poserait de fait que peu de problèmes liés au passage d'un support numérisé à un autre, des problèmes de reconversion des essais écrits dans les années plus récentes. Mais les maisons d'éditions ne transposent pas dans le monde numérisé les monographies scientifiques qu'elles continuent de publier en très grand nombre et qu'elles possèdent au moins depuis une dizaine d'années sur des sources numériques fournies directement par leurs auteurs. Les catalogues de livres électroniques

---

<sup>136</sup> *Ebook Mondadori*, <<http://ebook.mondadori.com/ebook/index.jsp>>.

<sup>137</sup> *Gratuiti*, <<http://ebook.mondadori.com/ebook/gratuiti.jsp?poss=0>>

<sup>138</sup> *NetLibrary*, <<http://www.netlibrary.com/Gateway.aspx>>.

<sup>139</sup> *Libraweb* est une maison d'édition hybride qui vend en ligne des livres imprimés et aussi des livres et des revues numériques qui proviennent des éditeurs suivant: Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, Pisa-Roma / Giardini Editori e Stampatori in Pisa, Edizioni dell'Ateneo, Roma / Gruppo Editoriale Internazionale, Pisa-Roma / Accademia Editoriale, Pisa – Roma, <<http://www.libraweb.net/>>.

d'histoire contemporaine même en ce qui concerne le marché délicat des monographies de recherche hautement spécialisées, restent vides comme l'on peut vérifier en Italie en interrogeant la banque de données du distributeur *Casalini Libri*<sup>140</sup>, l'*Osservatorio sull'Editoria Italiana En ligne*<sup>141</sup> (moniteur de l'édition en ligne italienne) qui offre un *catalogue de l'édition universitaire en ligne*,<sup>142</sup> la source principale pour connaître livres et revues scientifiques en format électronique,<sup>143</sup> des publications qui sont ensuite distribuées directement par la *Digital Division* de la *Casalini Libri*.<sup>144</sup>

Sur le versant des publications périodiques et des revues électroniques (*e-journals*),<sup>145</sup> une fois dépassé le problème lié à leur statut comme produits éditoriaux et éclairé mieux la définition de ce qu'est réellement une revue en

---

<sup>140</sup> Pour connaître plus en détail les initiatives numériques de l'éditeur de Fiesole voir CASALINI (M.), « Insieme per l'innovazione tecnologica: Fiesole Retreat », *Bibliotime*, anno IV, n.1, marzo 2001, <<http://www.spbo.unibo.it/bibliotime/num-iv-1/casalini.htm>>.

<sup>141</sup> *Editoria italiana en ligne*, <<http://digital.casalini.it/osservatorio/>>.

<sup>142</sup> La *EIO-Editoria Italiana En ligne* est une banque de donnée informative à laquelle on accède après paiement pour télécharger les textes intégraux et numériques de certaines maisons d'édition italiennes qui ne publient quasiment rien en histoire contemporaine: Olschki, Firenze University press, ou même, l'Ecole française de Rome, etc., <<http://digital.casalini.it/osservatorio/introduzione.asp>>

<sup>143</sup> La liste complète des éditeurs qui adhèrent au projet d'accès intégral et numérique en ligne de leurs monographies et périodiques grâce au distributeur *Casalini Libri*, est disponible sur la page de l'EOI et ne concerne que de très loin l'histoire contemporaine; <<http://eio.casalini.it/>>.

<sup>144</sup> «La *Digital Division* de *Casalini Libri* offre un répertoire de textes de plus en plus important qui contribue à augmenter la visibilité des productions éditoriales, enrichir les catalogues des bibliothèques, des institutions universitaires et permettant en même temps à l'utilisateur privé de disposer d'une précieuse banque de données pour des recherches approfondies.», <<http://digital.casalini.it/>>.

<sup>145</sup> Lire MINUTI (R.), *Le frontiere editoriali*, disponible sur le site du consortium *LaStoria.it*, <<http://lastoria.unipv.it/dossier/minuti.htm>>; aussi celles de SERRA (M.), *La versione elettronica delle riviste culturali di ricerca scientifica accanto a quella cartacea: opportunità e necessità*, <[http://www.italianisticaonline.it/e-book/forum\\_2003/relazioni/serra\\_fabrizio.htm](http://www.italianisticaonline.it/e-book/forum_2003/relazioni/serra_fabrizio.htm)>, de SANTORO (M.), « Pubblicazioni cartacee e pubblicazioni digitali: quale futuro per la comunicazione scientifica? », *Memoria e Ricerca* 2, 1998, pp.207-224, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/15.htm>>; MINUTI (R.), « Storiografia, riviste e reti: una transizione avviata? », *Memoria e Ricerca*, 8, 2001, pp.199-206, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/13.htm>>.

ligne, on remarque que le format traditionnel de la revue périodique imprimée et reversée dans la toile comme copie de la version imprimée, n'est pas encore aujourd'hui la pratique commune comme pour les revues de langue anglaise. En général, écrit Carlo Spagnolo qui a analysé les sites des revues d'histoire dans la toile, « seulement peu de revues intégralement électroniques rivalisent avec les revues traditionnelles sur le plan de la recherche historique<sup>146</sup>. » L'inertie du marché des revues d'histoire contemporaine en ligne est encore soulignée par la *Digital Division* de la Casalini Libri. L'offre de revues numérisées dans le domaine des sciences humaines de *Libraweb*<sup>147</sup> une banque de donnée qui est également fournie par Casalini en est le meilleur témoin. La liste des revues qui, à titres divers, se trouvent dans la toile, est fourni par l'*Italian History Index*<sup>148</sup> et elle ne mentionne pas d'initiatives semblables aux projets commerciaux et universitaires du monde anglo-saxon comme le projet MUSE d'intégration entre différentes University Presses des universités américaines, pour citer seulement une des plus importantes initiatives dans le domaine des sciences humaines et sociales,<sup>149</sup> ou comme celle de l'History Cooperative dont nous avons déjà brièvement parlé.<sup>150</sup>

Comme pour les monographies, l'on pourrait donc différencier les revues entre celles qui sont écrites directement pour la toile et les revues qui reprennent telles quelles des éditions imprimées et n'offrent dans la toile qu'une publicité de leurs sommaires et des informations sur les conditions d'abonnement et leurs comités éditoriaux et d'autres informations périphériques. Un séminaire italo-français en 2002 à l'*Ecole Normale Supérieure* organisé par les revues *Mouvement Social* et *Memoria e Ricerca*,<sup>151</sup> fut consacré aux historiens et à leurs revues. Il a souligné le fait

---

146 SPAGNOLO (C.), « Riviste elettroniche e portali italiani di storia contemporanea », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.161-190, ici, p. 176

147 *Libraweb periodici en ligne* <<http://www.libraweb.net/periodonline.php>>.

148 *WWW-VL. Italian History Index-Journals*, <<http://vlib.iue.it/hist-italy/journals.html>>.

149 *Project MUSE*, <<http://muse.jhu.edu/>>.

150 Sur la History Cooperative et sur les tentatives d'une écriture numérique pour la toile aux Etats Unis je renvoie à mon essai NOIRET (S.), «La 'nuova storiografia digitale' negli Stati Uniti, (1999-2004)», *Memoria e Ricerca*, n.19, 2005.

151 Certaines interventions de ce séminaire sont disponibles sur le site *Clio-Site d'Histoire Sociale*, <<http://barthes.ens.fr/clio/>>.

que la grande majorité de l'offre numérisée d'histoire contemporaine dans la toile en Europe est faite d'informations sur le produit imprimé avec très peu de chapitres originaux conçus pour la toile outre les éléments informatifs cités précédemment. Ce sont surtout les sommaires des numéros ou, tout au plus la publication de quelques essais sous forme numérisée dans le meilleur des cas que l'on trouve dans la toile. Les exceptions sont vraiment peu nombreuses comme, en France, quelques revues du groupe pionnier de ce secteur, *Revue.org*,<sup>152</sup> qui tend à donner une version numérisée intégrale des fascicules imprimés déjà publiés, même si dans de nombreux cas, *Revue.org* elle-même n'échappe pas au modèle informatif et sélectif évoqué précédemment qui est aussi celui de *Persée*, créé en France par le ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche.<sup>153</sup>

Vraiment uniques sont les revues qui offrent des matériaux originaux sur leur site comme les revues italiennes *Novecento*<sup>154</sup>, *Memoria e Ricerca*<sup>155</sup> ou *Mediterranea*.<sup>156</sup> Très peu nombreuses sont les entreprises périodiques qui se servent ainsi uniquement de l'en ligne et sont parues dans la toile italienne comme *Storia e Futuro* ou la revue *Ragionamenti di storia*, une publication numérisée de la Fondation Modigliani, qui offre ainsi des contenus originaux seulement pour la toile sur l'histoire du mouvement ouvrier et qui sont de très grand intérêt scientifique et sans équivalent papier.<sup>157</sup> Ces dernières revues diffusent des textes et des matériaux scientifiques dans la toile outre, bien entendu, les revues et les sites qui offrent des versions électroniques d'essais publiés auparavant sur papier comme les *Annali Sissco* par exemple.

Un projet en langue italienne de l'éditeur de Bologne *Il Mulino*, permet l'accès électronique à toutes les revues possédées dans le domaine des

---

152 *Revue.org*, <<http://www.revue.org>>.

153 « Suscité par la communauté des chercheurs, soucieux d'une meilleure visibilité de leur production scientifique, le portail PERSEE a pour vocation la numérisation et la mise en ligne des collections rétrospectives de ce vaste corpus. La diffusion élargie de ce riche patrimoine scientifique permettra une meilleure valorisation de la recherche française, dans une logique d'accès public et gratuit. », <<http://www.persee.fr/>>.

154 *Novecento*, <<http://www.novecento.org/>>

155 *Memoria e Ricerca*, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/>>

156 *Mediterranea ricerca storica* <[http://www.ddev.it/area/darts/darts\\_md1\\_home.php](http://www.ddev.it/area/darts/darts_md1_home.php)>

157 *Ragionamenti di storia*, <<http://www.ragionamentidistoria.it/>>.

sciences sociales: *Rivisteweb* est une archive électronique unique dans son genre, même si l'accès est payant et si les revues qui se trouvent dans la toile partent seulement de l'année 1997 et offrent la philosophie, la littérature et l'histoire seulement à partir de l'année 2005. Les revues scientifiques importantes d'histoire contemporaine comme «Contemporanea», «Quaderni Storici» ou «Ricerche di Storia Politica», ou même la revue «Storia contemporanea» qui avait été dirigée par Renzo De Felice, et qui fut une des revues les plus importantes dans le panorama de l'histoire contemporaine italienne des années 70 et 80, influençant énormément l'historiographie de l'époque, ne trouvent malheureusement pas encore de place dans le projet *Rivisteweb*.<sup>158</sup>

Nous terminerons ce panorama par l'examen des formes d'écriture mises en œuvre sur la toile par les historiens. Peppino Ortoleva et Antonino Criscione<sup>159</sup> ont parlé d'une écriture hyper textuelle comme d'une nouvelle frontière de l'histoire qui n'est pas encore à l'ordre du jour des travaux des historiens italiens.<sup>160</sup> Seuls quelques auteurs tentent d'écrire en remodelant le texte traditionnel en fonction des possibilités de liaisons nouvelles et de rapports sémantiques divers que la toile offre et surtout dans des sites à caractère didactique comme par exemple *Torino in Guerra*<sup>161</sup>, un site qui évoque les événements de la seconde guerre mondiale à Turin ou comme le site créé à l'occasion du 80ème anniversaire des barricades anti-fascistes de 1922 à Parme<sup>162</sup> ou, enfin, comme dans le cas des hypertextes produits par

---

158 *«Rivisteweb*, <<http://www.mulino.it/rivisteweb/>>. Les revues d'histoire sont les suivantes: Quaderni storici; Contemporanea, Rivista di storia dell'800 e del '900; Rivista di storia economica; Le Carte e la Storia; Rivista di storia delle istituzioni; Ricerche di storia politica.

159 Peppino Ortoleva parle de transformations profondes de l'écriture de l'historien sous la pression des nouveaux médias de l'ère de la «galaxie de MacLuhan». ORTOLEVA (P.), « Presi nella rete? Circolazione del sapere storico e tecnologie informatiche. », in TOMMASINI (L.), SOLDANI (S.), *Storia & Computer. Alla ricerca del passato con l'informatica*, Milano, Bruno Mondadori, 1996, pp.64-82, ici, p. 67, l'auteur a approfondi son discours sur l'histoire et la toile en particuliers dans ORTOLEVA (P.), « La rete e la catena. Mestiere di storico al tempo di Internet », in NOIRET (S.) (dir.), *Linguaggi e siti: la storia on-line, Memoria e Ricerca*, n.3, 1999, pp.31-39, <<http://www.racine.ra.it/oriani/memoriaericerca/ortoleva.pdf>>..

160 CRESCIONE (A.), « Sopravviverà la storia all'ipertesto? », texte cité.

161 *Torino in guerra*, <<http://www.torinoinguerria.it/>>.

162 *Barricate a Parma, 80 anniversario*, <<http://www.barricateaparma.it/>>.

l'historienne Laura Guidi<sup>163</sup> ou de ceux du médiéviste Pietro Corrao. Ce dernier est d'ailleurs, particulièrement attentif aux différents niveaux de l'écriture de l'historien et entend même souligner le fait qu'il s'agit d'hypertextes directement dans le titre de ses essais pour la toile.<sup>164</sup> L'éditeur Laterza a mis en ligne un essai intéressant de Marco Folin sur la ville de Ferrara à la Renaissance (*Ferrara del Rinascimento*) qui possède toutefois une structure narrative traditionnelle à côté de laquelle on trouve des chapitres multi médiaux qui ajoutent et amplifient l'appareil de référence iconographique et de sources usant des propriétés numérisées de la transformation des documents et de leur communication à travers la toile, bien moins présentes lors de la lecture du texte.<sup>165</sup> C'est certainement un bon exemple de la transposition en Italie des idées de Robert Darnton<sup>166</sup>. Il est malheureusement emprunté à l'historiographie moderne, l'histoire contemporaine attend encore celui ou celle qui effectuera ce genre de travail pour la toile et pariera sur l'historiographie numérisée pour la toile comme moyen de communiquer ses travaux scientifiques. Sous la direction d'Umberto Eco, un travail de pionnier<sup>167</sup> comme le prototype de système multi médial *MuG* qui est ensuite devenu

---

163 GUIDI (L.) (dir.): *Scritture femminili e Storia*, Naples, ClioPress, 2004  
<<http://www.storia.unina.it/cliopress/guidi.html>>.

164 CORRAO (P.), « Un dominio signorile nella Sicilia tardo medievale. I. Ventimiglia nel territorio delle Madonie (sec. XIII-XV). Un saggio ipertestuale », *Reti Medievali*, a. II, 2001, n.1, <<http://www.rm.unina.it/Rivista1/venti/>>.

165 L'essai est proposé par Laterza Multimediale; FOLIN (M.), *Rinascimento Estense: politica, cultura, istituzioni di un antico stato italiano*, <<http://195.31.165.220/folin/folinset.htm>>.

166 DARNTON (R.), "A Historian of Books, Lost and Found in Cyberspace", dans *American Historical Association Web site*, <<http://www.theaha.org/prizes/gutenberg/rdarnton.cfm>>, et *The New Age of the Book*, in *New York Review of Books*, 18 Mai, 1999, <<http://www.nybooks.com/articles/546>>; et enfin, « Can an 18th-century book peddler bring academic publishing to the Web? », in *Lingua Franca, the Review of Academic life Online*, 10/5 – Juillet-Août 2000, <<http://www.linguafranca.com/0007/inside-webcast.html>>. L'essai dans lequel Darnton a mis en pratique ses réflexions est DARNTON (R.), "An Early Information Society: News and the Media in Eighteenth-Century Paris", *American Historical Review*, n.1, Février 2000, <<http://www.indiana.edu/~ahr/darnton/index.html>>.

167 Un excellent exemple d'histoire hyper médiale à peine postérieure à l'œuvre de Umberto Eco citée à la note suivante, est le CD-ROM sur l'histoire de la Suisse dirigé par HOST (H.U.) (dir.), *Clics et déclics sur les temps modernes*, Lausanne, Editions Antipodes-Ciné-Clio, 1998.

l'*Encyclomedia* ou un Guide multimédia de l'histoire de la civilisation européenne (*Guida multimediale alla storia della civiltà europea*) et qui a été publié en différentes tranches après un premier CD-ROM consacré au XVe siècle dès 1995,<sup>168</sup> et qui possédait un très bas niveau de relations hyper textuelles,<sup>169</sup> en dehors de la toile elle-même certains CD-ROM ont été ainsi utilisés comme supports hyper médiaux potentiels et ont ajouté de nombreux appareils documentaires aux textes. Dans ce domaine quelques oeuvres importantes de l'historiographie contemporaine italienne comme la biographie de Mussolini de Renzo De Felice chez l'éditeur Einaudi-Arnaldo Mondadori,<sup>170</sup> ou les volumes classiques de l'histoire d'Italie de la Einaudi (*Storia d'Italia*) sont les exemples les plus intéressants de ce que le format numérisé peut ajouter même aux oeuvres les plus traditionnelles des historiens si l'on décide de les numériser.<sup>171</sup>

Les jeunes auteurs qui auraient aujourd'hui la possibilité d'être pris en charge et aidés par d'importants éditeurs prêts à parier sur des essais historiques hyper textuels ne se sentent pas encore tentés par une écriture de leurs monographies et essais pour des revues périodiques pensées directement pour la toile. Ils sont encore soumis à la nécessité d'user de l'écriture traditionnelle et du support-papier qui ne permet que le choix du

---

<sup>168</sup> ECO (U.) (dir.), *Encyclomedia: guida multimediale alla storia della civiltà europea*, Bologna, Horizons Unlimited et Milano, Opera Multimedia, 1995.  
<[http://www.unimc.it/Web\\_9900/Casb/cataloghi/databases/schede/cd\\_rom/encyclomedia.htm](http://www.unimc.it/Web_9900/Casb/cataloghi/databases/schede/cd_rom/encyclomedia.htm)>.

<sup>169</sup> Pour des contributions critiques à cette oeuvre de Eco lire le dossier: *Encyclomedia, rassegna stampa*, <[http://www.horizons.it/Web/azienda/rassegna\\_ency.htm](http://www.horizons.it/Web/azienda/rassegna_ency.htm)>. voir aussi *Critica al CD-ROM Encyclomedia. Guida multimediale alla storia della civiltà Europea. L'800, a cura di U.Eco, Milano, opera multimedia, 1998*, dans *Iperstoria ipercritica*, <<http://centri.univr.it/iperstoria/rubriche/strumenti/ipercritica/ipercritica5.htm>>. Voir aussi l'intervention de B. Bassi: *L'uso dell'ipertesto per l'insegnamento della storia: un'esperienza di progettazione*, dans *Storia & Computer. Alla ricerca del passato con l'informatica*, cité, pp.260-277.

<sup>170</sup> SABBATUCCI (G.), OTTAVIONO (C.), *Mussolini di Renzo De Felice*, Torino, Einaudi, Milano Mondadori Multimedia, 2001, 4 CD-ROM multimédiaux.

<sup>171</sup> RICCI (S.) (dir.), *Storia d'Italia Einaudi*, Torino, Einaudi, Milano, Mondadori Multimedia, 2002, 10 CD-ROM. Les CD-ROM contiennent la totalité des 15 volumes imprimés consacrés à l'histoire de l'Italie et l'histoire de l'Italie républicaine depuis 1945 auxquels ont été ajoutés un atlas et de nombreux parcours multi médiaux par thèmes très utiles pour l'enseignement de l'histoire et enfin 2000 fiches ainsi qu'un très riche appareil iconographique et d'illustrations, des films et documentaires, de la musique et des chansons.



format PDF pour une éventuelle distribution postérieure dans la toile. Au maximum pourra-t-on découvrir l'addition d'espaces multi médiaux pour des références bibliographiques, ou aux sources, usant de liens hyper textuels qui ont ainsi la même fonction que les notes de référence en bas de page et parfois, renverront aussi à des connaissances accessibles autre part sur la toile. Déjà, ce premier niveau de l'hyper textualité permet d'espérer que des changements seront opérés dans le futur.

#### **4) Les histoires diverses à la recherche de légitimité.**

Les sites d'archives, ceux qui proposent la numérisation des sources comme raison d'être dans la toile, les sites de l'administration centrale et du gouvernement italien ou même ceux qui sont créés par les écoles et les enseignants,<sup>172</sup> ceux des mystères d'Italie ou les sites de la mémoire des femmes, sont tous des lieux qui possèdent comme affinité médiatique la volonté d'effectuer une reconstruction de la mémoire et de la conjuguer au singulier ou au pluriel: une mémoire à maintenir, à sauvegarder, à conserver, à faire partager aux jeunes générations, à utiliser pour refuser l'historiographie dans certains cas, combattre l'oubli dans d'autres. Ce sont surtout des sites dans lesquels l'histoire qui est racontée, élaborée, communiquée, est en réalité escamotée à cause de l'absence de discours historiographiques. Tout au plus l'histoire de tels sites fait-elle place à des informations qui ont certainement quelque chose à voir avec l'histoire, ou possèdent, tout au plus, ce que l'on peut appeler un caractère historique, par leur référence à un temps écoulé. Dans presque toutes les typologies de sites qui ont été prises en considération dans l'étude systématique de la toile d'histoire contemporaine, le traitement historiographique est absent. Il manque donc non seulement une analyse des sources disponibles en vue de la proposition d'un discours plus complexe et d'hypothèses de travail qui ne soient pas liées à l'immédiat de la divulgation ou à la sélection réductive de documents très ordinaires. Cette forme de communication dans la toile est la manière prépondérante avec laquelle le Web se rapporte au passé.

Comme nous avons pu le constater, ceux qui font de l'histoire dans la toile n'ont pas jusqu'à présent comme souci premier de produire une oeuvre

---

<sup>172</sup> Voir VAYOLA (P.), « La storia contemporanea nei siti delle scuole », in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, pp.145-160.

philologiquement irréprochable, mais de renouer avec un passé oublié, un passé qui appartient à de petites communautés qui participe d'une vision partisane, et qu'on tente ainsi de recréer avec ses mémoires individuelles et collectives. Les sites qui racontent l'histoire usant de diverses formes d'architecture hyper textuelle proposent parfois des textes sous forme de narration traditionnelle, plus souvent encore des journaux personnels, des mémoires ou des témoignages individuels ou de groupes parfois des images qui reproduisent lieux et objets du passé, peu de photographies historiques qui, de toute façon, sont coupées de possibles éléments d'analyse, de datation, d'attribution, de description que l'historien attribue constamment à ses « preuves ». Ces histoires de la toile témoignent toutefois d'intérêts qui ne sont pas seulement présents sur le Web car les travaux imprimés restituent souvent de tels intérêts et de tels manquements philologiques. Ce que la toile permet de toute façon, c'est de communiquer une vision du passé qui soit séparée des contextes de son étude armés des présupposés scientifiques: c'est la mémoire des individus qui a imprégné le présent et se propose comme la lecture plus « réelle » et objective du passé. Le témoignage individuel qui n'est pas encadré dans un contexte historique plus général permet d'effectuer une opération contraire aux meilleures tentatives de prosopographie ou aux tentatives de reconstitution des mémoires collectives qui, comme le relevait Bourdieu affirmant que « l'histoire de vie est une de ces notions du sens commun qui sont entrées en contrebande dans l'univers savant [...], sont porteuses des signifiants les plus universels dans l'analyse des groupes sociaux et des identités collectives<sup>173</sup> ». La toile est ainsi un récipient qui libère les nombreuses histoires et les nombreuses visions de l'histoire qui ne trouvent pas toujours une confirmation scientifique dans la narration qui est offerte par les historiens de métier. La toile est ainsi le lieu idéal pour offrir et communiquer à un très large public potentiel une vision partisane, pour manifester l'existence de communautés d'intention émanant de groupes marginaux, qui sont animés par la rancune de ceux qui sont les laissés pour compte de l'histoire, de ceux qui ont succombés aux vainqueurs, de ceux qui, de ce fait, ne se reconnaissent ni dans la mémoire publique acceptée universellement, ni dans l'histoire, mais bénéficient ainsi de petites

---

<sup>173</sup> BOURDIEU (P.) « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n.62-63, 1986, pp.69-72, ici, p. 69. Voir aussi FERRAROTTI (F.), *Storia e storie di vita*, Bari, Laterza, 1995; MACISTI (M. I.) (dir.), *Biografia, storia e società: l'uso delle storie di vita nelle scienze sociali*, Napoli, Liguori, 1985.

réminiscences de faits ou de personnages que l'histoire écrite dans les livres académiques a inévitablement jeté dans l'oubli.

Comme l'écrit Roy Rosenzweig, il s'agit d'une véritable « privatisation » de l'histoire, qui se manifeste ainsi dans la toile par laquelle tout le monde devient au fond un « historien »<sup>174</sup>. L'histoire sur le Web est celle des groupes sociaux, de genre, politiques, qui, dans le présent, veulent raviver une histoire qui leur appartient, dans laquelle pouvoir se refléter. Pour ce faire, on ne peut user seulement de la plume si ce n'est dans des publications marginales à petit tirage et à faible diffusion, ignorées des « autres » médias. Ceux qui choisissent ainsi la toile pour communiquer leurs histoires veulent ainsi atteindre potentiellement tout le public de la toile. Ils entendent user d'un medium qui permet une interaction continue entre différents sites et qui donne l'idée de combattre la solitude, de sortir des ghettos et de pouvoir partager ou se faire raconter cette « autre histoire », celle que « moi seulement » j'accepte et au service de laquelle je puis témoigner dans mes expériences personnelles uniques. Le Web, c'est mon témoignage, mes mémoires, mon journal, mon opinion sur ce que « l'histoire fut réellement ». La toile écrase ainsi l'histoire sur la mémoire et remplit l'espace virtuel de sites d'amateurs qui ne permettent pas de comprendre avec facilité, usant seulement de ce medium, ce que l'histoire « vraie » celle des historiens de métier, est de fait en dehors du Web. On constate que beaucoup de sites d'histoire contemporaine italienne ont développé dans la toile une relation univoque avec le passé au cours de laquelle, on recherche surtout les racines d'une identité, (ethnique, religieuse ou de famille) à laquelle se raccrocher pour maintenir une continuité dans le temps et dans l'espace qui puisse contraster le processus de déstructuration des collectivités à travers la globalisation.<sup>175</sup> Une telle recherche identitaire, au centre de beaucoup de projets de sites d'histoire contemporaine italienne, est réalisée de quatre façon différentes: à travers la présence d'une narration qui nie souvent l'histoire comme science du passé et qui prétend au contraire réinventer le passé en fonction de ses fins propres, une histoire aux géométries variables; à travers un rapport de type positiviste avec le document d'archive sous

---

<sup>174</sup> ROSENZWEIG (R.), *Everyone a Historian*,  
<<http://chnm.gmu.edu/survey/afterroy.html>>. Cette intervention enrichit le travail publié par Rosenzweig sur l'histoire américaine, <<http://chnm.gmu.edu/survey/>>. ROSENZWEIG (R.), THELEN (D.) (dir.), *The Presence of the Past. Popular uses of history in American life.*, New York, Columbia, University Press, 1998.

<sup>175</sup> SPAGNOLO (C.), VITALI (S.), "Introduzione", in *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*, cité, p.37.

toutes ses formes que l'on fait parler en solitude; usant du Web comme réceptacle des sources de chacun et surtout des interprétations de chacun; enfin, à travers l'accumulation de notions historiques et de faits qui transforment la toile en une gigantesque encyclopédie universelle sans architecture ni réelle organisation des connaissances.

Ces constatations qui sont ainsi confirmées par l'analyse qui a été conduite sur de nombreux sites d'histoire contemporaine posent aux historiens qui désirent se confronter à la toile un certain nombre de problèmes liés surtout au type de rapport que la toile établit avec le passé: notre relation au passé est irrémédiablement écrasée par les raisons du présent et la toile permet ainsi de revivre constamment un passé réactualisé par de nouvelles nécessités imposées par le présent. Ces constatations font constamment glisser les raisons même de la stabilité d'une construction constante et progressive des connaissances historiques et obligent l'historien à se confronter aux narrations subjectives, aux documents instables et aux notions encyclopédiques vu qu'il est inutile de nier que la dimension virtuelle fait intégralement partie de notre vie et de notre culture aujourd'hui.<sup>176</sup> Plus encore, l'historien n'a pas encore trouvé de solution et de méthode pour publier l'histoire complexe dans la toile. Il est ainsi bien évident encore aujourd'hui que l'histoire scientifique ne trouve pas encore de débouché dans la toile aujourd'hui et seulement quelques historiens du contemporain, dans des domaines marginaux, usent de l'hypertexte pour penser l'histoire usant du Web pour le faire.

Dans la plupart des cas, présenter des documents en dehors du contexte de la narration semble être tout à la fois le moyen utilisé pour faire de l'histoire dans la toile et, en même temps la finalité même d'une histoire pour le Web. L'histoire des historiens ne se rencontre pas souvent dans la toile et s'il faut

---

176 "Michel Serres, philosophe: Le virtuel est la chair même de l'homme. Propos recueillis par Michel Alberganti", *Le Monde*, 18 juin 2001, <<http://www.lemonde.fr/article/0,5987,3230—19/69/—,00.html>>. Les observations de Michel Serres et de Bruno Latour convergent. Ce dernier étudie depuis longtemps la continuité des modes d'expression des sciences par le biais de l'étude de l'histoire des technologies et principalement celles des techniques de la communication. LATOUR (B.), SERRES (M.), *Conversations on science, culture, and time - Michel Serres with Bruno Latour*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995. De nombreuses études d'histoire des techniques de la communication comme celle de Bruno Winston, WINSTON (B.), *Media, technology and society. A history from the telegraph to the Internet*, Routledge, London 1998, tendent ainsi, suivant Latour et Serres, à redéfinir le rôle des ordinateurs et de la toile et à les réintégrer à l'intérieur des processus de développements culturels et sociologiques des sociétés contemporaines de «L'ère MacLuhan».

considérer avec Manuel Castells que dans la société actuelle, l'exclusion de la *Galaxie des réseaux* pénalise nettement toutes les activités culturelles, politiques, sociales et économiques humaines,<sup>177</sup> il faut bien se rendre compte que les travaux des historiens italiens sont réalisés en dehors des réseaux et que leurs auteurs ne se préoccupent nullement de rester dans la clandestinité et d'abandonner la toile à une présence marginale d'historiographie numérisée qui n'a pas été pensée pour le Web et n'utilise pas ses techniques de communication.

L'histoire que tout le monde offre à tout le monde à travers la toile participe d'une autre dimension, elle communique d'autres nécessités et d'autres apprentissages interactifs plus qu'une organisation cohérente et scientifique du savoir historique de spécialistes offerts à la communauté des internautes. L'histoire dans la toile est aujourd'hui en Italie, surtout l'histoire des communautés restreintes, des identités partisans et de résistance, dirait encore Castells<sup>178</sup>, celle des mémoires marginalisées.

---

<sup>177</sup> CASTELLS (M.), *Galassia Internet*, Milano, Feltrinelli, 2001, version italienne utilisée ici, pp.15-16.

<sup>178</sup> CASTELLS (M.), *L'ère de l'information. 1, La société en réseaux*, cité, p.72.

Francesca Anania<sup>179</sup>,  
Internet, son histoire et son public. Le cas de l'Italie

## 1]. Avant propos

La communauté scientifique, qui est à la base de la naissance d'Internet et de sa première diffusion, a eu en Italie aussi un rôle décisif dans le développement de la toile et de ses services, en plus d'avoir fourni, jusqu'à il y a peu de temps, le plus grand nombre d'utilisateurs actifs. L'écrasante majorité des services, en effet, était offerte par des organismes de recherche et par les universités. Jusqu'en 1995, sur 215 serveurs, 92 étaient gérés par des universités, 32 par des centres et instituts du Conseil National des Recherches (CNR), 11 par des observatoires astronomiques et astrophysiques, alors que les serveurs commerciaux n'étaient au nombre que de 43. En 1996, le nombre des serveurs italiens accessibles sur le Web triple mais, alors que ceux gérés par les universités et par le CNR doublent, le nombre de serveurs commerciaux opère un vrai bond en avant, en passant de 43 à 409 unités. Cette tendance se confirme aujourd'hui. Bien évidemment, une telle transformation a amené à des bouleversements aussi pour ce qui est des utilisateurs. Dans les deux premiers mois de l'an 2000 les employés et les enseignants constituent la majorité des surfeurs du Web: ils sont 41% (3,8 millions) des 9,3 millions d'utilisateurs estimés en février 2000, suivis par les étudiants, 22% (2 millions), par les entrepreneurs et ceux qui exercent des professions libérales, 13% (1,2 millions), par les ouvriers, 12% (1,1 millions), par les chômeurs, 5% (0,5 millions), par les retraités, 4% (0,4 millions) et par les femmes au foyer, 3% (0,3 millions). Le Web tend à devenir toujours plus, même en Italie, un moyen de communication de masse, surtout parce que les professions intermédiaires sont les plus répandues dans notre pays (un point de pourcentage, pour les

---

<sup>179</sup> Université de Rome.

professions intermédiaires, correspond à environ 100 000 personnes, dans le cas des étudiants, la même proportion équivaut à 32 000 individus).

La prépondérance des hommes se confirme (ils sont 68 % des internautes) ; la décomposition des données selon la provenance régionale est plus intéressante encore. Les données du *Special Report* du *Weekly Observatory of the Web* montrent, toujours en l'an 2000, que le Sud (Campanie, Pouilles, Basilicate, Calabre et Sicile) a environ 1,6 million d'utilisateurs, plus que le Nord-Ouest (Piémont, Vallée d'Aoste, Ligurie, Sardaigne) arrêté à 1,1 millions, plus que le Centre-Sud (Latium, Abruzzes et Molise), à 1 million, au niveau du Centre-Nord (Émilie-Romagne, Toscane, Marches et Ombrie) et derrière seulement le Nord-Est (Lombardie, Trentin-Haut Adige, Vénétie et Frioul-Vénétie Julienne) qui, avec 2,6 millions est la zone la plus importante. Le rapport du Censis sur la communication en Italie en 2001 confirme et précise ces observations. Chez les familles nombreuses (composées de 3/4 personnes) on utilise plus souvent l'ordinateur (on passe de 21,5% chez les célibataires à 53,8% chez les familles) et on se connecte plus à Internet (du 13,3% à 36,7%). Mais l'élément qui fait la différence et qui détermine l'effective possibilité d'entrer en contact avec les nouveaux médias est la possession d'instruments culturels adéquats. Les personnes les moins instruites (n'oublions pas que 64,3 % des Italiens de plus de 15 ans n'ont que le diplôme de l'école moyenne [équivalent du brevet]), sont pratiquement exclues de l'utilisation de l'ordinateur et de l'accès au Web. C'est le cas de 85,5 % d'entre elles. Et même pour ceux qui disposent d'un diplôme universitaire, la toile n'est pas tellement accessible, s'il est vrai que 56,3 % d'entre eux en ignorent l'importance. Quoique surprenant, donc, le changement en cours ne concerne qu'une élite restreinte.

Un nouveau moyen de communication est en train de croître rapidement et on ne peut que difficilement en donner une définition. Les territoires électroniques, qui furent déjà des cavernes pour les communautés académiques, sont maintenant envahis par une nouvelle population, qui débarque sur le réseau avec le même état d'esprit que les premiers colons européens en Amérique : celui qui pousse à acquérir le plus d'espace possible. Cette constatation nous pousse à revoir l'utilisation de l'outil. Les images fixes, les sons et dans peu de temps les images en mouvement se mêlent et se répandent dans l'univers d'Internet et changent radicalement le médium.

## 2] Internet et l'histoire

De sexe masculin, d'un âge compris entre 18 et 35 ans, habitant certainement dans une ville, grande ou de taille plus modeste, souvent située dans le Centre-Nord du Pays : c'est l'identité de l'italien qui utilise l'ordinateur et surfe sur le Web. L'ordinateur est de toute façon le médium préféré des jeunes. En Italie, il est utilisé par 52,3 % des jeunes, mais seulement par 31 % de la population. Ceux-ci vont sur Internet tous les jours ou plusieurs heures par jour et en exploitent toutes les possibilités, des applications les plus communes aux utilisations les plus sophistiquées : ils se connectent pour le loisir (46,3 %), par passion (28,7 %), pour leurs études (33,8 %).

Des données encore plus récentes nous confirment que 6,9 millions d'Italiens, c'est-à-dire 14 % de la population d'un âge compris entre 14 et 85 ans, sont des consommateurs d'information omnivores. À l'intérieur de ce groupe, les individus de sexe masculin sont en majorité (55,3 %), ainsi que les jeunes de moins de 29 ans ; le niveau d'instruction est plutôt élevé, avec 16,7 % de gens qui sont titulaires d'au moins une maîtrise ; les étudiants sont nombreux (27,1 %) et ceux qui ont un emploi sont la majorité (56,3 %). Le troisième médium le plus utilisé est le livre (81,2 %), après la télévision et la radio, le quatrième étant Internet. Il existe en plus une autre niche composée de 1,5 millions d'Italiens qui utilisent exclusivement à l'ordinateur.

Il demeure difficile d'identifier les thèmes abordés par le biais d'Internet et donc de comprendre quels sont les utilisateurs des sites dédiés à l'histoire (et combien ils sont), même si on peut se baser sur le nombre de contacts des sites institutionnels (universités, bibliothèques, fondations et sociétés), nombre qui augmente rapidement. Le Web semble permettre aux chercheurs, comme aux passionnés d'histoire, une consultation immédiate et relativement simple des archives sur papier et audiovisuelles (désormais pour la plupart numérisés), des publications, des informations et des événements en général. Plusieurs quotidiens italiens, par exemple, ont loué le portail dédié à la Resistenza [la Résistance], réalisé par l'ANPI, l'Association Nationale Partisans d'Italie, en collaboration avec la Commune de Rome, portail qui a l'ambition de devenir la référence pour tout ce qui est de l'histoire du XXe siècle en Italie. Il a été visité en un seul mois par plus de 3.000 personnes. Et ceci sans parler de sites dédiés à l'histoire comme *Storia in rete*, *Storia in network*, *I viaggi di Erodoto*, *Storie contemporanee* et d'autres. Les ressources historiographiques



disponibles sur Internet sont désormais sans limites : il circule une quantité incalculable de matériaux de tous types : revues, livres, documents audiovisuels, ressources diverses offertes par des fonds d'archives, des associations, des musées. Toute tentative de classification de ces matériaux resterait inévitablement limitée et contestable.

Il est encore plus difficile d'identifier les individus qui se connectent à ces sites. Ce public échappe à toute analyse, mais il augmente rapidement, tant à cause d'une offre toujours plus vaste, que de l'intérêt que suscite l'histoire contemporaine de l'Italie, à commencer par le fascisme. Il s'agit sans doute d'un parcours historiographique italo-centrique, avec quelques aperçus sur l'histoire mondiale contemporaine: en particulier la décolonisation, la Guerre froide, le Vietnam, la guerre yougoslave, la chute du mur de Berlin (je cite ici les thèmes faisant l'objet du plus grand nombre de liens). Une recherche effectuée par la division Marketing stratégique offre et programmes de la RAI, relative à l'an 2000, permet d'identifier quelques tendances.

Table 1 Thèmes consultés sur Internet depuis la maison

Informatique	56%
Nouvelles d'actualité	29%
Musique	39%
Renseignements utiles	39%
Tourisme et voyages	35%
Sport	27%
Culture	24% dont 7 pour l'histoire
Spectacles	23%
Cinéma	23%
Renseignements géographiques	21%
Informations commerciales	18%
Informations économiques	14%
Théâtre	5%

Table 2 Thèmes consultés sur Internet sur le lieu de travail

Informatique	52%
Informations commerciales	34%
Informations financières	32%
Renseignements utiles	32%
Tourisme et voyages	21%
Actualités	12%
Sport	8%
Culture	11% dont 6 pour l'histoire
Musique	9%
Spectacles	4%
Cinéma	7%
Théâtre	5%
Renseignements géographiques	11%
Services bancaires	7%

Table 3 Thèmes consultés sur Internet à l'école

Informatique	57%
Musique	38%
Renseignements utiles	22%
Actualités	21%
Tourisme et voyages	19%
Informations commerciales	17%
Informations financières	16%
Sport	15
Renseignements géographiques	12%
Spectacles	12%
Culture	11% dont 5 pour l'histoire
Cinéma	10%
Théâtre	4%
Services bancaires	1%

Table 4 Motivations des utilisateurs d'Internet

Curiosité/navigation	80%
Autres informations utiles	60%
Échange de messages	52%
Télécharger logiciels	51%
Renseignements sur les entreprises	49%
Renseignements temps libre	40%
Informations utiles pour le travail	39%
Renseignements touristiques	35%
Études	33%
Consultation de revues	31%
Lectures des quotidiens	29%
Recherche bibliographique	25%
Connaître des gens	24%
Lire des livres	19%
Jouer	15%
Cours boursiers	14%
Achats	9%
Services bancaires	5%

Comme on peut le remarquer sur ces tableaux, l'histoire reste un thème marginal, ainsi que la culture en général. Et, ce qui est plus étrange, elle apparaît marginale même à l'école. Mais si on analyse les raisons qui poussent les usagers de l'échantillon considéré à naviguer sur Internet, on s'aperçoit que la recherche bibliographique et la lecture de livres et de revues acquièrent une importance non négligeable. Étant donnée la croissance exponentielle des sites historiques en ces dernières années, que j'ai déjà évoquée, il est facile d'en déduire une augmentation de l'intérêt pour la discipline. En ce domaine, le comportement des femmes apparaît assez spécifique: en effet même si elles ont tendance à se connecter moins que les hommes (13,7 % contre 27,6 %), elles utilisent le nouveau médium surtout pour acquérir des instruments d'étude et de travail (31,8 % des cas contre 23,7 %) et elles sont particulièrement nombreuses à chercher des données relatives à l'histoire. Le Web offre des opportunités de formation professionnelle, mais aussi d'approfondissement culturel et des connaissances, en plus d'un moyen de communiquer et de socialiser.

Le rapport du Censis sur la communication en Italie montre cependant que pour aller sur Internet il ne suffit pas d'avoir une maison pleine

d'ordinateurs et de nouveaux médias. Il faut appartenir à une classe cultivée qui a précédemment acquis à l'école et dans la société d'importantes capacités cognitives. La moitié des Italiens qui lit livres et journaux et est en confiance avec la radio, le teletext et le magnétoscope est facilement à l'aise avec les ordinateurs et Internet. En cette phase de passage entre le XXe et le XXIe siècles, l'utilisation des moyens de communication de masse est l'apanage de ceux qui détiennent déjà un capital culturel conséquent. Ainsi s'explique la multiplication des sites culturels, qui dédient beaucoup de place à l'histoire et la présence de l'histoire dans la programmation radiotélévisuelle nationale, qui obtient un succès public impensable jusqu'à aujourd'hui (la plage du soir, celle de plus forte audience, rassemble près de trois millions de téléspectateurs), alors que les rédactions des émissions sont bombardées d'e-mails qui demandent toujours plus d'histoire, comme si c'était de la confiture.

Un autre phénomène étroitement lié à l'utilisation de la toile est la présence d'un grand nombre d'archives numérisées, qui permettent de consulter en ligne le patrimoine audiovisuel d'un pays. En Italie, l'Institut Luce a désormais mis sur le Web toutes ses archives (audiovisuelles et photographiques) et les fonds de la RAI suivent le même chemin, bien que très lentement.

En revenant à ce qui concerne le public, il faut rappeler qu'un Audiweb, un instrument de contrôle et de surveillance de la fréquentation des différents sites, est actuellement testé. Il produira dans le futur deux types d'enquêtes. Les premières, quantitatives, seront réalisées grâce au placement de « black box » auprès des sites Internet à surveiller, en contact avec un centre services via une liaison directe et inaccessible aux tiers. Pour chaque site, des informations seront fournies, qui concerneront les différents types d'utilisation, du nombre des pages visitées à la durée de ces visites. Le centre de services, géré par une société ad hoc, travaillera grâce à une liaison via ISDN. De plus seront menées des analyses qualitatives sur le profil et le comportement des usagers. Les sites seront subdivisés selon l'importance du trafic en quatre catégories: en dessous des 10.000 pages ouvertes par jour, entre 10.000 et 100.000, jusqu'à un million et au-delà du million. Bien que dédié aux sites commerciaux, cet instrument concernera tous les sites italiens. Dans le futur, on pourra donc avoir une connaissance précise du public d'Internet intéressé par l'histoire.

### 3] Une curieuse comparaison.

Le langage d'Internet, soutient Microsoft, est destiné à devenir le code de communication du futur, le fait de pouvoir expédier des signaux par voie téléphonique ou par le câble offre de grandes opportunités. La pluralité de lieux et d'objets sur la toile rend l'information accessible à qui que ce soit, partout et dans les temps et modalités choisis uniquement par l'utilisateur. La fluidification du temps social et des habitudes de l'utilisateur-spectateur et la multiplication des informations amène inévitablement à la crise des autres médias comme la télévision.

L'utilisateur n'est plus englué en une logique du type prendre ou laisser, comme s'il était face à une offre déjà définie et structurée. Le public (de la toile) a la possibilité de s'entretenir avec un univers totalement disponible, avec un produit qui peut être utilisé à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, pour peu que l'on soit intéressé. On entre dans le flux du Web, on y reste pour quelque temps, on en sort pour y revenir encore une fois. On ne peut pas parler alors d'espaces fixes, d'identification de l'audience, de fixation temporelle de la vie du citoyen d'aujourd'hui. L'utilisateur choisit ainsi les modalités de fréquentation du flux et construit librement des stratégies de consommation, individualisées et subordonnées à son nomadisme. Individu curieux, attentif, avec plusieurs intérêts, immergé en plusieurs activités, il n'a plus ni l'envie ni le temps de déléguer à d'autres la solution des problèmes pratiques auxquels il est confronté. Il a besoin d'informations sûres sur des produits et des textes nécessaires pour élargir ses horizons. Il doit avoir la possibilité de se connecter avec des instruments qui lui permettent d'agrandir son horizon, de planer sur des territoires symboliques, culturels et politiques supranationaux.

À un personnage pareil ne peut que correspondre une transformation radicale du système de la communication. L'invention de chips toujours plus petits, la capacité des cerveaux électroniques à interagir entre eux, le développement des différentes toiles, la possibilité de se servir d'une télévision ordinaire comme terminal de la communication informatique, la grande quantité de satellites artificiels : tout ceci bouleverse le concept d'utilisation. Cela fait en sorte que l'on ne puisse plus parler en général d'Italiens, de Français, Américains ou d'employés, de dirigeants, d'étudiants et de professeurs et que leurs goûts, leurs comportements, leurs pratiques culturelles ne soient pas définies une fois pour toutes.

Dans une copropriété globale, nom que sémiologues et sociologues donnent à l'état actuel des médias, le potentiel du spectateur/utilisateur d'Internet

devient inépuisable et par là même indéchiffrable, si ce n'est en partant des besoins de tout un chacun, qui doit en même temps réaliser une médiation entre les coûts, les efforts, les temps, les objectifs atteints et ceux manqués dans l'utilisation des médias.

Références bibliographiques :

- Interactive media*, Atti del Convegno, Milano, Mifed, 1994.  
*Multimedia Entertainment Digital Interactive*, Multimedia, tecnologia e applicazioni Atti del Convegno, Cologno Monzese, 1994, vol.3.  
*Internet '97*, Bari, Laterza, 1997.  
ANANIA F., *Davanti allo schermo*, Roma, La Nuova Italia Scientifica, I edizione, 1997, Roma, Carocci, I ristampa, 1999.  
DE CARLI (L.), *Internet*, Torino, Bollati Boringhieri, 1997.  
FIDLER (R.), *Mediamorfosi*, Milano, Guerini e Associati, 2000.  
FLICHY (P.), *Storia della comunicazione moderna*, Bologna, Baskerville, 1994.  
GILDER (G.), *La vita dopo la televisione*, Roma, Castelvechi, 1995.  
Griset P., *Les révolutions de la communication XIX-XX siècle*, Paris, Hachette, 1991.  
HAFNER (K.), LYON (M.), *Where Wizards stay up late*, New York, Simon & Schuster, 1996 (trad. fr. *Les sorciers du Net: les origines de l'Internet*, Paris, Calman-Lévy, 1999).  
MANDELLI (R.), *Editoria on line: cominciano gli affari?*, in *Problemi dell'informazione*, n. 1, 1999, pp. 109-123.  
MARINELLI (A.), *Un personal computer per amico*, in *Problemi dell'informazione*, n. 3, 1997.  
MEYROWITZ (J.), *Oltre il senso del luogo*, Bologna, Baskerville, 1993.  
PERRETTI (F.), *L'economia di Internet: una prospettiva aziendale*, in *Problemi dell'informazione*, n. 4, 1997,  
RUSSEL (W. N.), *The Future of The Mass Audience*, Cambridge University Press, 1991.  
TETTAMANZI (L.), *Spettatori nella rete*, Roma, RAI-VQPT, 2000.  
THOMPSON (J.B.), *Mezzi di comunicazione e modernità*, Bologna, Il Mulino, 1998.  
VALENTE (A.), SEPE (R.), *L'evoluzione di Internet sul territorio italiano*, in *Nord e Sud*, 1996, pp.81-98.  
Weekly Observatory of the Web, *Special Report*, n.4, 2000.

Écrire

Éric Guichard<sup>180</sup>,  
L'atlasClio. Un atlas en ligne interactif de l'immigration<sup>181</sup>

Dans sa version actuelle, l'atlas de l'immigration entre les deux guerres, accessible à l'URL <http://barthes.ens.fr/atlasclio>, date de juin 1999. Sa conception, incluant le recueil de données et les premiers tests informatiques, a commencé à l'automne 1998 et sa première édition fut réalisée en février 1999.

L'atlas permet à quiconque de produire une carte de la localisation des étrangers dans les départements français en 1931 et en 1936, à partir d'une cinquantaine de catégories définies par l'État français à cette période, qui couvre la crise économique de 1932-1934 et les premières crises politiques européennes. Une telle spatialisation aide à comprendre les logiques de la répartition des étrangers. Au-delà des chiffres bruts, le taux de féminisation des groupes répertoriés par les recensements d'alors permet de distinguer les migrations récentes de populations pauvres de migrations plus anciennes, ou alors constituées de familles riches venant séjourner en France (Américains du Nord ou du Sud) ou expulsées (Arméniens, parfois dotés d'une nationalité turque). Une comparaison des deux recensements permet de comprendre les logiques d'expulsion des immigrés et met en évidence le caractère refuge des zones rurales à l'occasion de la crise industrielle.

Nous rappelons ici l'histoire de cet atlas, mais aussi les limites de cette publication et nous exposons les réflexions qu'elle nous inspire.

## 1] Conception et Motivations

---

<sup>180</sup> Eric Guichard est maître de conférences à l'École Nationale des bibliothèques et dirige l'équipe Réseaux-Savoirs-Territoires.

<sup>181</sup> Une première version de ce texte a paru en 2003 dans *Les Actes de l'Histoire de l'Immigration*, volume 3, mars 2003 <<http://barthes.ens.fr/clio/revues/AHI>>.



La construction de l'atlas de l'immigration en France entre les deux guerres correspondait à deux objectifs bien distincts.

### 1.1 Une accumulation de sources

Le premier consistait à « faire quelque chose » de toutes les données réunies sur les étrangers (ou considérés comme tels) en France entre les deux guerres. Certes, on avait démontré dans un ouvrage<sup>182</sup> que la majorité de ces données, provenant principalement des recensements généraux de la population<sup>183</sup>, n'étaient pas toujours convaincantes :

« [...] n'oublions pas que ces recensements, s'ils étaient exhaustifs, étaient, de l'avis même des organisateurs, bien peu fiables : à cause des réflexes de défense de certains étrangers en situation précaire, qui n'avaient pas toujours envie d'être dénombrés; suite aux résistances des maires, qui n'appréciaient pas toujours l'excès de travail imposé par l'administration centrale; par le fait des agents recenseurs (trop facilement critiqués par les statisticiens de Paris), qui donnaient parfois à toute une famille la nationalité du père (même si la mère et les enfants étaient Français) ; enfin, du fait des services centraux, qui opéraient des rectifications au dernier moment, sans vérification sur le terrain » .

Par ailleurs, les données étaient agrégées par départements et nous savons à quel point cette maille administrative est peu satisfaisante :

« [...] nous savons bien que la présence des immigrés est souvent directement liée, au moins jusqu'en 1931, à l'existence de centres industriels. Et bien des départements fortement industrialisés ont aussi des composantes profondément rurales, où le taux d'étrangers peut être quasiment nul. Ainsi le département du Nord montre-t-il de forts contrastes, entre les arrondissements de Douai ou de Valenciennes, qui comprennent respectivement 16% et 13% d'étrangers en 1936, et l'arrondissement de Dunkerque, qui ne dépasse pas les 3%. Le cas est encore plus significatif

---

<sup>182</sup> GUICHARD (É.), NOIRIEL (G.) (dir.), *Construction des nationalités et immigration dans la France contemporaine*, Paris, Presses de l'ENS, 1997.

<sup>183</sup> Statistique générale de la France, *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 8 mars 1931, Tome I - Cinquième partie, Étrangers et naturalisés*, Paris, Imprimerie nationale, 1936. Service national des statistiques, Direction de la statistique générale, *Résultats statistiques du recensement général de la population, effectué le 8 mars 1936, Tome I - Cinquième partie, Étrangers et naturalisés*, Paris, Imprimerie nationale, 1943.

avec la Meurthe-et-Moselle, où l'arrondissement de Briey, avec 33% d'étrangers, s'oppose à celui de Lunéville (2%). Il en est de même avec Thionville-ouest (34 % d'étrangers) et Sarrebourg (1,5 %) dans la Moselle. Cette caractéristique vaut aussi pour les départements essentiellement ruraux, qui ont un petit centre industriel (comme Alès dans le Gard), ou qui se sont lancés dans une politique de grands travaux (routes, chemin de fer etc.). De telles nuances ne peuvent apparaître dans nos cartes. Le département est donc une unité spatiale trop vaste pour être pleinement pertinente et l'analyse d'une situation géographique à ce niveau doit toujours être complétée par une étude géographique et historique fine afin d'éviter les généralisations hâtives ».

Ainsi, nous connaissons dès le début les limites scientifiques d'une telle entreprise.

### **1.2 La concurrence**

Une autre motivation est moins avouable. Peu satisfaits de l'arrogance d'un ancien universitaire ayant monté une entreprise d'édition de logiciels de cartographie, qui avait obtenu de solides subventions de l'ANVAR et prétendait offrir le meilleur outil de cartographie en ligne, nous décidions de faire mieux que les cartes de la répartition des médecins généralistes dans les régions françaises qu'il proposait sur son site. Certes, nous connaissions aussi les productions américaines (cartographie fine des recensements actuels, notamment), et nous savions que nous ne pouvions pas rivaliser avec de tels produits. Mais nous espérions prouver que des universitaires sans grands moyens pouvaient faire mieux que les champions français du géomarketing, à condition de construire des outils simples et fiables et de répondre à de réelles préoccupations scientifiques.

### **1.3 Un environnement faste**

La réalisation de l'atlas fut facilitée par les trésors de compétences découverts à l'École normale supérieure (preuve, s'il en fallait, qu'un établissement interdisciplinaire constitue encore aujourd'hui le creuset idéal de la recherche).

Aux historiens exigeants et méticuleux comme Philippe Rygiel et Anne-Sophie Bruno, qui savaient non seulement trouver les données pertinentes, mais aussi acceptaient d'en faire une saisie informatique intelligente et structurée, s'ajoutaient à l'ENS, haut lieu de conception et de socialisation des logiciels libres, des informaticiens érudits, comme Jacques Beigbeder et Roberto Di Cosmo, qui apprenaient, à qui le désirait, comment utiliser des outils gratuits et robustes. Sans entrer dans les détails, rappelons que trois étapes étaient nécessaires : transmettre une interrogation à un serveur Web (rudiments des cgi-bin), transformer une carte PostScript en fonction des paramètres envoyés (ce qui revient à manipuler des expressions régulières) et renvoyer une image dans un format admissible par les navigateurs clients (gif ou jpeg). La seconde étape n'était pas si simple, puisque nous avions bien peu de compétence dans le PostScript complexe de logiciels comme Illustrator, qui a servi à établir le fond de carte départemental des années trente. Cependant, il suffisait d'apprendre à colorier en rouge un polygone, et à dessiner un cercle d'un diamètre donné. Pour cela, un outil comme Perl<sup>184</sup> faisait admirablement l'affaire. Le troisième point était plus délicat : devions-nous apprendre le langage Java, comme nombre de personnes nous y incitaient ? Heureusement non. Parmi les multiples outils gratuits, l'un d'entre eux, GhostScript, permettait la conversion d'images. Les informaticiens, après nous avoir patiemment enseigné les rudiments de Perl et de la gestion des droits des machines Unix, nous offrirent une formule magique, que nous avons plaisir à reproduire ici :

```
/usr/local/bin/gs -sDEVICE=jpeg -sOutputFile=$k $j> /dev/null 2>&1
```

Cette simple ligne convertit un fichier PostScript (ici la variable \$j) en jpeg (le fichier \$k) et montre en quoi les machines de type Unix (et Linux) facilitent la réalisation de processus automatiques quand les logiciels les plus connus obligent le chercheur à cliquer plusieurs milliers de fois sur la même icône ou fenêtre de dialogue. Il suffisait alors d'assembler de multiples petites briques pour construire un outil qui offrait 3888 cartes au lecteur.

---

<sup>184</sup> En fait un langage de programmation conçu par Larry Wall pour gérer un réseau d'ordinateurs, vite détourné par les passionnés d'analyse textuelle.

## 2] Limites de l'outil

Elles dépendent du codage informatique, mais aussi de la distribution des données.

### 2.1 Programmation

Les cartes sont difficilement comparables entre elles du fait des normes d'automatisation choisies : « Par exemple, pour les données absolues (population), les cercles représentant les maxima ont tous le même rayon : 20 pixels. Et donc les 17126 Allemands en 1936 dans la Moselle et les 701 Chiliens en 1931 à Paris seront représentés par des cercles de même taille<sup>185</sup> ». Un problème analogue vaut pour les plages de couleurs, associées aux pourcentages. Sur deux cartes distinctes, des départements de la même couleur ne signalent pas pour autant des classes ayant les mêmes limites : dans un découpage en quatre classes (recensement de 1931), les départements où le taux de féminité des Portugais est compris entre 19 % et 33 % apparaissent en orange. La même plage de couleur, dans le cas des personnes originaires des États-Unis, pour des taux compris entre... 53 % et 100 %.

Nous savons maintenant régler ce type de problèmes<sup>186</sup>. Mais, la possibilité de rendre des cartes comparables se retourne aussi contre l'utilisateur, qui doit sélectionner bien plus de paramètres. Par ailleurs, nous avons plaisir à ne pas retoucher l'atlas : dans sa facture actuelle, et grandement améliorable, il témoigne à sa façon de ce que nous savions faire, il y a bientôt cinq ans, même si cela est bien simple au regard de ce que l'on peut faire aujourd'hui.

Le format d'image peut aussi poser problème : nous avons choisi le jpeg, format libre, plus adapté à des images photographiques qu'à une combinaison de texte et de plages de couleurs. En effet, le format gif, plus approprié, était alors honni à l'ENS, puisque son propriétaire, la société Unysis, menaçait régulièrement les utilisateurs de ce format de lui payer un copyright. Hier comme aujourd'hui, il nous semblait inadmissible d'offrir

---

<sup>185</sup> GUICHARD (E.) « Présentation de l'atlasclio », <<http://barthes.ens.fr/clio/revues/AH/ressources/atlasclio/Presentation-Atlas.html>>.

<sup>186</sup> GUICHARD (E.), *Atelier cartographie*, <<http://barthes.ens.fr/carto/>>.

de telles rentes à des entreprises qui construisent des monopoles sur la base des techniques d'écriture.

## 2.2 Statut des données

Les données non significatives (présence d'une poignée d'étrangers d'une catégorie donnée dans un département) n'ont pas été éliminées. Du coup, la présence de telles données et les effets pervers de la sémiologie graphique adoptée, peuvent donner l'illusion de distributions spatiales qu'il convient de ne pas prendre « pour argent comptant », si l'on ne fait pas retour — comme toujours -, aux données de base, heureusement disponibles<sup>187</sup>. Nous espérons cependant que cet atlas a quelque utilité, pour le pédagogue comme pour le chercheur.

## 3] Réceptions

La consultation de l'atlas est faible : un an après son lancement, il n'y avait qu'une trentaine de connexions par jour sur son site. Aujourd'hui, ce nombre est multiplié par quatre, ce qui témoigne d'un succès d'estime, mais sans plus. Des statistiques plus élaborées montrent que parmi la centaine de lecteurs, un cinquième demande effectivement à visualiser une carte.

Il est toujours difficile de procéder à l'analyse de la réception d'un outil sur le Web. Faut-il privilégier les publications plaisant au grand public ou celles qui satisfont un petit nombre d'experts ? Par ailleurs, l'ensemble de nos collègues disposent-ils de l'outillage intellectuel nécessaire à une utilisation raisonnée des objets de l'Internet ? Diverses expériences douloureuses nous donnent à penser que non. Nous avons eu la preuve que rien ne vaut une démonstration des potentialités de l'atlas devant des chercheurs motivés. Cependant, un récent passage au Festival International de géographie de Saint-Dié-des-Vosges nous a permis de constater que des enseignants d'histoire et de géographie des lycées et des classes préparatoires utilisent régulièrement cet atlas, comme l'ensemble des productions historiques et cartographiques du site <http://barthes.ens.fr>. Ce qui est d'autant plus

---

<sup>187</sup> Une lecture rapide donnerait à penser qu'en 1936, les Norvégiennes sont installées en masse en Corse, alors que leurs compatriotes du sexe masculin s'installent, eux, dans le Var : il y a trois Norvégiens, dont deux femmes en Corse, et un, de sexe masculin, dans le Var.

réconfortant que — au-delà de l’atlas de l’immigration - nous avons la preuve que les cartes publiées sur le Web sont rarement consultées: même dans les situations les plus confortables, quand la facilité de visualisation se conjugue avec un thème grand public comme celui de la fracture numérique et quand nous produisons des animations - en partie pour souscrire aux injonctions publicitaires -, le résultat ne dépasse pas celui enregistré par l’atlas<sup>188</sup>. On découvre alors la position incertaine de la cartographie, qui apparaît encore comme un outil d’ingénieurs, lesquels en perçoivent vite l’intérêt mais ne sont pas toujours familiarisés avec les problématiques des sciences humaines qu’elle peut illustrer, à l’opposé, en tant que dispositif d’écriture, ses apports heuristiques sont encore mal perçus par les historiens, sociologues et anthropologues.

Mais peut-être sommes-nous trop exigeants, car habitués à des statistiques de consultation qui ont, pour l’ensemble du site, vite dépassé les 1000 accès par jour et qui se montent en octobre 2001 à 5000 accès jour. Malgré tout, ce sont au total 1008 cartes distinctes qui ont été réalisées, sur un total de presque 4000, dont beaucoup sont redondantes, ou appliquées à des groupes d’étrangers peu significatifs (comme les « Océaniens », les « Autres Asiatiques », etc.). Et nous nous consolons en rappelant que l’atlas a été consulté près de 50000 fois depuis sa fondation.

Cela dit, il nous semble important de pousser l’écriture sur le Web à ses limites, tout en continuant à développer notre politique de publication de sources primaires : la richesse d’un site Web universitaire tient plus à la spécificité des données publiées et à la réflexion sur les potentialités de l’outil, par exemple en termes de production de « produits dérivés » de ces sources et de leur appropriation par le lecteur, qu’en le désir de réaliser une pâle copie de ce qui existe déjà.

#### 4| Écritures

Le support numérique facilite grandement la manipulation des mots, listes, et tableaux de données qui constituent l’univers du chercheur. De fait, la production de sens s’appuie plus qu’on ne l’imagine sur un travail combinatoire sur les objets pré-syntaxiques (ou morpho-syntaxiques) que sont les graphies des mots et leurs balises. La recherche d’une expression,

---

<sup>188</sup> Par exemple, les pages <<http://barthes.ens.fr/atelier/geo/historique-Internet.html>> ne sont pas consultées plus de 20 fois par jour.

les facilités d'ordonnement offertes par les méthodes automatisées transforment en profondeur nos manières de travailler : l'index est inutile<sup>189</sup>, les catégorisations, simples ou sophistiquées, se réalisent rapidement.

Ainsi, l'organisation du raisonnement est grandement facilitée par la manipulation d'outils de tris, de comptages, de productions graphiques. Le mot perd de sa noblesse (une phrase, un nombre, ne sont que des données) mais la démocratisation de son statut nous fait gagner en efficacité. Autrement dit, la production intellectuelle, la psyché, ne peuvent faire l'économie des outils externes plus que simples qui sont aujourd'hui à notre disposition. La corrélation entre texte et image, déjà apparue avec les tableurs, devient manifeste avec la production de cartes. Et même l'analyse statistique d'un corpus purement « littéraire » peut aussi donner lieu à des représentations graphiques pertinentes, décrivant de façon synthétique des distributions d'occurrences, voire de concepts.

À partir de là, trois chantiers sont ouverts.

#### 4.1 Socialiser les outils de base du chercheur

Ceci signifie tout d'abord mettre à la disposition de qui le désire l'ensemble des documents qui font le quotidien du travail scientifique : archives numérisées, bibliographie, notes de lectures, etc. À cette première matière s'ajoutent les méthodes, statistiques, cartographiques, lexicométriques. Autant d'outils robustes, dont il convient de rappeler qu'ils ne sont pas toujours nécessaires, mais qui ne doivent pas pour autant être systématiquement rejetés. Ces derniers sont aisés à mettre en place, sur un site Web, par exemple. Ils peuvent s'appliquer à un corpus résidant sur le serveur, comme dans le cas de l'atlas, ou s'adapter aux données du lecteur<sup>190</sup>.

Plutôt que d'acheter un logiciel complexe, qui ne fonctionnera que sur un type donné de système d'exploitation, le chercheur accède alors à une somme d'outils simples et gratuits. A lui de choisir le plus pertinent.

---

189 Tout comme la rigueur de la rédaction bibliographique : à quoi bon se forcer à mettre le nom de l'éditeur avant ou après le nom de la ville ou l'année d'édition, puisqu'on peut interroger une base bibliographique suivant les entrées de son choix ?

190 Voir <<http://barthes.ens.fr/KT>> pour la constitution d'un dictionnaire, et <<http://queneau.ens.fr/CAH/distances.html>> pour la production de classifications ascendantes hiérarchiques.

Cette socialisation peut s'étendre à des modes d'écriture encore peu expérimentés: on peut aujourd'hui réaliser des cartes animées, fort utiles pour la compréhension de phénomènes historiques (évolution d'une situation au fil du temps), ou plus largement quantitatifs.

Mais elle se conjugue aussi avec un accroissement de l'autonomie intellectuelle : plutôt que de présenter un produit « fini », mais rarement exhaustif, pourquoi ne pas laisser le lecteur libre de l'expérimenter, de le compléter en fonction de ses problématiques personnelles ? C'est dans cet esprit qu'avait été conçu l'atlas.

#### **4.2 Expliciter les méthodes collectives**

L'accès à de telles sources et outils donne une dimension de laboratoire au serveur Web : un laboratoire est un lieu de rencontre entre chercheurs qui savent disposer là des outils propres à leur travail (bibliothèque, ordinateurs, cafétéria, etc.). À partir de là, nous pouvons légitimement espérer reproduire avec les outils informatiques les méthodes de travail collectif éprouvées par le temps : hélas, l'expérience prouve que les spécialistes et les érudits utilisent surtout les logiciels grand-public ; or ces produits étouffent plus l'individu qu'ils n'aident au déploiement de sa pensée. Et sauf à se plier au monopole des traitements de texte dominants du marché - et donc d'acheter tous les six mois l'ultime version dont la réclame pollue notre paysage -, ces logiciels empêchent toute forme de travail à plusieurs. N'y a-t-il pas moyen d'échanger de façon simple des textes, de les retravailler collectivement, de les soumettre à des confrères et de les publier? Déjà le Web et son codage associé, l'html, apparaissent comme une solution efficace.

Et si les outils d'annotation et de travail critique intégralement sur le Web ne sont pas encore aboutis, à nous de les concevoir. Non pas en nous plongeant dans les arcanes de la programmation (bien que celle-ci est parfois si simple et si productive qu'elle devrait être enseignée dans les collèges), mais en explicitant les modalités du travail collectif au sein d'un groupe de chercheurs. De telles explicitations sont tellement attendues par les industriels qu'on rencontre aujourd'hui une situation imprévue : il est aisé de faire financer des recherches théoriques en sciences humaines par des entreprises et par des ingénieurs. Comme disent ces derniers, « on sait tout faire en informatique. Il ne nous manque que les idées, pour inscrire la production dans une logique d'usage ». Les chercheurs en sciences humaines doivent donc admettre que leur capacité à expliciter leur activité



intellectuelle sera le moteur essentiel de l'industrie dans les prochaines années.

#### 4.3 Épistémologie et sociologie des disciplines

De telles approches sont doublement fécondes. Tout d'abord, la publication sur le Web et la construction de nouveaux outils d'écriture et de lecture incitent à repenser le rapport à l'imprimé. L'atlas de l'immigration n'aurait jamais été accepté par un éditeur, du fait de sa trop grande taille, et de son trop maigre public. Et, même dans le cas d'un ouvrage de taille réduite - et nécessairement subventionné -, le lecteur n'aurait jamais pu profiter de l'autonomie qui lui est donnée, ni de l'accès direct aux tableaux statistiques à l'origine des cartes (dans le meilleur des cas, il devrait recopier ces listes de nombres).

Les formes éditoriales du Web incitent donc le chercheur à questionner les logiques économiques de la publication imprimée, tant sans l'angle du rapport au marché et de la rentabilité, que sous celui de la relation ambiguë que les universitaires entretiennent avec les éditeurs, et entre eux, par le biais de ces derniers. Autrement dit, l'expérimentation de l'écriture sur le Web permet d'explicitier le régime de l'économie symbolique<sup>191</sup> propre au monde universitaire et ses liens avec la production imprimée (revues savantes, manuels scolaires, etc.).

Mais, au-delà de l'analyse sociologique du monde de la recherche, indispensable pour continuer d'avoir foi en la recherche scientifique et pour oublier les tristes conflits universitaires, l'usage des outils d'écriture contemporains incite à s'interroger sur les méthodes de la discipline : lesquelles sont plus le fruit d'une tradition besogneuse, d'une routinisation de la recherche, plus que d'une réelle avancée méthodologique ? Comment penser une numérisation des archives des historiens qui ne vire pas à l'usine à gaz ? Pourquoi les outils efficaces construits par des universitaires pour des universitaires sont-ils méconnus au profit de logiciels coûteux et inefficaces ? Comment, en cette période de vif intérêt des étudiants pour l'histoire récente et contemporaine, l'historien intègre-t-il les outils

---

<sup>191</sup> BOURDIEU (Pierre), *Homo Academicus*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

d'écriture actuels dans ce qui constituera dans vingt ans son patrimoine intellectuel?

Nous considérons que les outils d'écriture actuels ne sont que des traces, c'est-à-dire le matériau premier de l'historien et plus généralement de tout chercheur. Un changement de nature de ces traces - outre la question de leur rapide disparition, sinon du lourd appareillage technique dont devra disposer l'historien de demain pour réussir à lire des documents électroniques des années 1980 - renvoie assurément à un questionnement sur la notion d'archive et favorise une réflexion sur l'épistémologie de la discipline.



Christine Ducourtieux<sup>192</sup>,  
Écrire pour Internet, les contraintes et les atouts d'un  
médium nouveau

Beau sujet, me direz-vous, n'est-ce pas l'occasion de faire état d'expériences menées durant quelque trois années au sein de l'École doctorale de l'Université Paris I<sup>193</sup>, du Laboratoire de Médiévisstique Occidentale de Paris, connu également sous le nom de LAMOP<sup>194</sup>, et de la revue *Le Médiéviste et l'ordinateur*<sup>195</sup> ? Ces réalisations ont des racines plus anciennes. Depuis 1996<sup>196</sup>, date de mon article *L'Internet pour quoi faire ?*, j'ai toujours pensé que la réflexion théorique ne devait pas être séparée de la pratique. Ainsi dans le cadre de l'Atelier Internet<sup>197</sup>, animé à l'École Normale Supérieure par Éric Guichard, le postulat « Internet est un nouveau support d'écriture et de lecture » a suscité des études diachroniques, réflexives voire, philosophiques<sup>198</sup> dans les champs de la sociologie et de l'histoire, mais plus encore donné l'envie de « faire » ou mieux de « réfléchir en faisant », ce qui constituait un garde-fou intéressant au goût très contemporain du « produire ». Toutefois, avons-nous totalement évité cet écueil ? N'avons-nous pas cédé parfois aux sirènes de la renommée qui s'assied sur un nombre toujours plus grand de publications ? Il me semble, à regarder mes propres productions, que l'envie de publier a occulté le temps consacré à l'expérimentation d'une nouvelle écriture dont le stylo serait l'hypertexte ou plus justement désormais l'hypermedia.

---

192 Christine Ducourtieux est ingénieur d'études à l'Université Paris I.

193 <<http://edoc-histoire.univ-paris1.fr/>>.

194 <<http://lamop.univ-paris1.fr/lamop/LAMOP/lamop.html>>.

195 <<http://irht.cnrs-orleans.fr/pages/medieviste.htm>>.

196 <<http://barthes.ens.fr/atelier/articles/ducourtieux-sept-96.html>>.

197 <<http://barthes.ens.fr/atelier/index.html>>.

198 <<http://barthes.ens.fr/atelier/articles/>>.

Pourquoi le « donner à lire sur Internet » a-t-il supplanté le « écrire pour Internet » ? Internet, nouveau support d'écriture et de lecture, la métaphore du livre n'est-elle pas une image encombrante ? Comment écrire pour Internet ? Ne faut-il pas quitter les rivages de l'abstraction et se demander qui écrit sur Internet, pour qui et pourquoi ? Ces trois questions, colonne vertébrale de mon intervention, sont en filigrane la substance même de ce texte et génèrent plus d'interrogations que de réponses. Aussi peuvent-elles agacer comme le rappel têtu des realia. En effet, il s'agit bien ici, par une description parfois fastidieuse de ce qui a été fait et avec quels outils, d'explorer les limites du « faire » avec le retour incessant sur le pourquoi de nos entreprises. C'est aussi le récit d'une expérience d'une pratique artisanale du Web.

« Donner à lire » ou plus justement « Mettre à la disposition de » a été un puissant moteur de la volonté éditoriale sur Internet, partagé, je le crois, par tous les éditeurs du Web. Au commencement, il y a la volonté politique – le mot n'est pas abusif – de casser les monopoles éditoriaux classiques. Jean-Claude Guédon, dans de nombreux ouvrages, s'est fait l'analyste de ce phénomène<sup>199</sup>. Les chercheurs voulaient pouvoir disposer de leurs propres productions librement sans avoir à passer par un diffuseur commercial. Ils désiraient échanger entre pairs des pré-publications, donner à leurs étudiants des matériaux de travail et parfois offrir à ceux-ci l'occasion d'une première publication. En un mot, certains se trouvaient à l'étroit dans les cadres historiques de la production scientifique.

Les documentalistes, pour leur part, ont perçu assez rapidement que ce nouveau médium permettait tout à la fois de faire connaître les instruments traditionnels (les périodiques sont en général mal connus et mal exploités par les étudiants) et de produire des documents à finalité pédagogique. Ils ont été à l'initiative de quelques écritures Internet. Ces dernières ont été conformes aux habitudes de leurs auteurs et ont bien souvent pris la forme de répertoires, Ménéstrel<sup>200</sup> en est un exemple ou de guides pouvant servir de supports à des formations destinées aux étudiants (Cerise<sup>201</sup>). Les

---

199 GUÉDON (J.-C.), *Le Texte scientifique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1983 ; Guédon (J.-C.), *Internet : le monde en réseau*, Paris, Gallimard, 2001.

200 <<http://www.ccr.jussieu.fr/urfist/mediev.htm>>.

201 DUHAMEL (Martine), PANIJEL (Claire), *Conseils au étudiants pour une recherche d'informations spécialisées efficace*, Urfist, 1999, <<http://www.ccr.jussieu.fr/urfist/cerise/index.htm>>.

enseignants à l'origine d'initiatives Internet ont songé à mettre en premier lieu des cours. Les formes produites sont donc tout à fait inspirées par la tradition textuelle propre à chaque métier.

Passer au-dessus de l'éditeur en ces temps où la valeur ajoutée des imprimeurs traditionnels comme de l'éditeur même n'est plus toujours reconnue – la stratégie commerciale ayant trop souvent pris le pas sur le savoir-faire – connaît des opposants mais ceux-ci ont parfois quelques difficultés à argumenter sagement au-delà du bénéfice évident que l'on trouve à éditer un ouvrage chez un éditeur de grand nom : ainsi Brepols est synonyme de prestige pour les médiévistes. Il est plus difficile d'ignorer la menace qui pèse sur le droit d'auteur. Les questions juridiques ont fait et font couler beaucoup d'encre et je n'ai pas de compétence particulière sur le sujet, qui justifierait que je m'y attarde. Je peux seulement constater qu'effectivement la protection des écrits sur Internet est presque inexistante, que le « copier/coller » y fleurit. Il est cependant utile de tempérer cette assertion en attirant l'attention sur le fait que cette pratique fort ancienne a sans doute été revigorée par l'invention de la photocopieuse plus que par Internet ! Toutefois inutile de le nier, lorsque l'on met un texte sur le Web, il faut savoir qu'il sera pris et que, s'il est lu, après tout c'est ce que nous voulions... Annoncer sa publication avec fracas est peut-être la seule façon d'en garder la paternité ! Bien des publications savantes, des revues de spécialistes sont méconnues, faute de bénéficier d'un réseau de diffusion charpenté. Ainsi la revue *Hypothèses* de l'École doctorale de Paris I<sup>202</sup> se vend mieux depuis que son contenu est décrit sur un site. La volonté de mettre les sommaires, les préfaces en ligne ne nourrissait aucun démon promotionnel mais c'est pourtant en ce domaine que nous avons le mieux réussi. Effectivement, la décision d'éditer la revue sur support électronique et sur papier n'a pas encore été prise. Cette timidité est fort répandue. J'ai fait un petit comptage des revues sur Internet dans le domaine de l'histoire médiévale ou pouvant intéresser les médiévistes. Elles ont été répertoriées par Véronique Liaigre pour *Ménestrel*<sup>203</sup> : elles sont au nombre de 58 et seules 14 sont en texte intégral ; les autres proposent quelques sommaires. La diffusion des articles en texte intégral est encore assez rare dans le domaine des sciences humaines, même si des évolutions se font jour. Mon travail au sein de l'Université compte un volet « classique » et un volet « nouvelles technologies » et l'exercice de mon métier s'est nourri de la

---

202 < <http://edoc-histoire.univ-paris1.fr/EDvieux/html/doctoh.htm> >.

203 <<http://www.ccr.jussieu.fr/urfist>> – Mise à jour du 2 septembre 2002.

comparaison presque inconsciente entre deux pratiques en apparence bien différentes. En effet, au moment où je m'apprêtais à éditer des articles en ligne pour le LAMOP, j'apprenais à devenir – bien modestement – un éditeur traditionnel dans le cadre de la revue Hypothèses. Apprendre conjointement l'un et l'autre a été vraiment intéressant car d'une certaine manière j'étais néophyte dans les deux domaines.

Côté « tradition » – les guillemets sont ici indispensables – j'avais une bonne connaissance de l'objet livre, qu'il soit ouvrage ou revue, pour avoir coté des centaines de volumes pendant quelque dix-sept années passées à la Bibliothèque de la rue d'Ulm. Je connaissais les formes, les mesures qu'il pouvait prendre : il me suffisait de penser à un in-4° pour en sentir le poids. Mes doigts reconnaissaient les épaisseurs des papiers, mon nez les odeurs des encres et mes yeux les créations des imprimeurs. Car le livre est aussi une expérience physique. Comme tout bibliothécaire, je savais également que l'ouvrage devient fiche puis référence, et l'informatique documentaire m'avait appris à appréhender normes et usages. Aussi, sans avoir jamais travaillé concrètement à une édition, avais-je été spectateur attentif du résultat et, s'il me restait beaucoup à apprendre, cette terre était déjà familière.

Côté « Web », quelques années de pratique de l'informatique documentaire et de recensement de ressources sur Internet, dans le cadre de Ménestrel comme de l'Atelier Internet. Quelques pages réalisées sous Netscape Composer et une connaissance assez approximative ou plus justement très théorique des techniques qui sous-tendent le réseau. Quelques atouts : la conscience des limites de mon savoir technique, la volonté de comprendre les outils utilisés et de les penser en adéquation avec mes projets. Quelques handicaps : vraiment beaucoup à apprendre en sachant par avance que tout savoir est rapidement périmé sur Internet.

Côté « tradition », j'ai appris à lire et à relire, à penser le texte en termes d'espaces insécables, tirets semi-cadratins ; le sens des mots en termes de bas-de-casse, italique, taille de la police ; à compter les signes, les pages ; le rapport entre les notes, le texte, les citations ; les titres et les sous-titres, etc. Quelques siècles de pratiques typographiques, de normes éditoriales<sup>204</sup> ont cessé d'être lettres mortes pour devenir casse-tête quotidien ! Un gain toutefois : mon attention a été attirée par des signes, des conventions – je ne sais pas vraiment quel terme utiliser – qui jusqu'à présent faisaient partie du

---

<sup>204</sup> <<http://edoc-histoire.univ-paris1.fr/EDvieux/html/hypotheses.pdf>>

décor, allaient de soi et qui soudain étaient chargés de sens ou plus simplement avaient des fonctions précises.

La principale incidence a été d'appliquer ce savoir récent aux éditions en ligne. Ainsi, pour chaque article publié, j'ai pris le soin de lire, de faire attention à la police choisie (au-delà de deux polices utilisées, un texte devient confus), à la typographie – comment remplacer l'italique peu lisible sur un écran ? – ; à la place occupée par le texte – un texte qui s'étale sur toute la surface d'un écran est trop large pour être lu à 40 ou 50 cm, distance de travail approximative du lecteur face à l'ordinateur – à construire des textes peu agressifs pour les yeux ; insensiblement, tous mes efforts ont tendu à obliger, contraindre l'internaute à lire. Il me semblait important qu'il ne se contente pas de consulter vaguement le texte, voire de l'imprimer s'il le désirait. Je voulais qu'il puisse lire s'il le souhaitait, voire qu'il commence à lire sans même s'en apercevoir, signe d'une mise en écran réussie. Un exemple seulement : *La dame à la Licorne* de Jean-Patrice Boudet<sup>205</sup> a été l'occasion de plusieurs essais afin de satisfaire quelques objectifs : que le texte visualisé soit imprimable ; que la police et la taille choisie pour celle-ci ne soit ni trop grande ni trop étroite car dans les deux cas la lecture est difficile ; que l'espace textuel ménage le champ visuel des lecteurs ; que les couleurs soient douces et peu contrastées pour les mêmes motifs de confort oculaire. J'avais tout à fait conscience de me laisser absorber par des détails à première vue esthétisants mais qui affirmaient ma volonté de créer un environnement favorable à la lecture.

Pourtant, je n'avais pas encore renoncé à toute ambition hypertextuelle et j'espérais pouvoir dynamiser la relation entre notes et textes. L'importance de ces dernières m'était apparue à la lecture d'Antony Grafton, qui s'est intéressé à la note de bas de page<sup>206</sup>, et incidemment en ressentant de l'admiration pour la manière dont Marcel Mauss dans *Sociologie et anthropologie*<sup>207</sup> parvient à entretenir une relation nourricière entre notes et texte : aux premières la discussion, au second le récit. L'édition électronique se présentait alors comme l'opportunité de revoir, renouveler cette relation. À cette fin, j'ai essayé plusieurs aménagements, que les notes soient à la même hauteur pour permettre quelque lecture simultanée ou bien encore

---

<sup>205</sup> BOUDET (J.-P.), "*A mon seul désir*" ou *La dame à la Licorne et les sources médiévales d'inspiration*, <<http://lamop.univ-paris1.fr/W3/licorne.html>>.

<sup>206</sup> Grafton (A.), *Les origines tragiques de l'érudition : une histoire de la note en bas de page*, Paris, Seuil, 1998.

<sup>207</sup> Mauss (M.), *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1983.



qu'elles s'ouvrent dans une autre fenêtre pour inviter à interrompre la lecture linéaire par un « itinéraire bis ». Le premier écueil fut technique : j'ai découvert combien les espaces sont difficiles à gérer d'un composer à l'autre et combien l'entreprise est périlleuse si l'on choisit de distinguer le texte des notes par l'usage d'une police de taille et de genre différents de ceux du corps du texte ou bien encore lorsque l'on désire réduire les distorsions induites par l'usage de caractères en exposant... Dommage que les historiens aiment tant les notes et les siècles ! J'avais les mêmes exigences pour les éditions électroniques que pour celles destinées à l'imprimeur ; les conventions typographiques en usage, définies par l'Imprimerie nationale<sup>208</sup>, ne m'apparaissaient pas comme simples ornements mais tout au contraire garantes de qualité ! Il me semblait indispensable d'éviter de voir nos productions disqualifiées par le mépris des règles connues et reconnues par la communauté scientifique.

Après avoir bataillé fort longtemps – les heures filent en ce cas –, j'ai revu mes ambitions à la baisse : était-il vraiment utile de peaufiner couleurs et polices alors que celles-ci ne résistaient guère à l'impression, que le dit article trouverait un support d'archivage et de référence dans le Bulletin papier auquel il était en premier lieu destiné ? J'ai réalisé qu'il me fallait réécrire le texte avec l'auteur si je prétendais vouloir donner une autre vie à des notes écrites pour un texte pensé comme un article destiné à une revue « classique », c'est-à-dire déjà formaté pour un usage précis. L'auteur avait donné une forme à sa production et je ne pouvais défaire son travail sans accord ni le contraindre à retravailler son texte afin qu'il se prête à un autre usage. Usage que nous n'avions pas au préalable songé à définir ! Animer l'apparat critique n'est pas une pratique magique, cela implique un travail en collaboration avec le chercheur qui n'en a pas le temps ni souvent le désir. Le choix de l'emplacement des notes en front ou au bas de la page se relève être une question un peu oiseuse si elle ne résulte pas d'une réflexion méthodologique. J'ai alors potassé mon HTML avec pour principal objectif de produire des textes propres plus rapidement et sans trop de prétention.

Je ne peux taire un autre facteur qui a beaucoup conforté ce choix. J'ai fait l'expérience du cauchemar de l'éditeur obligé de réceptionner des textes dans tous les états : les auteurs transmettent indistinctement disquettes, fichiers attachés conçus sur différentes machines, dans divers environnements avec des versions de logiciels de traitement de texte variées

---

<sup>208</sup> *Le lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale*, Paris, 1990.

et parfois peu compatibles. Les exigences des éditeurs à destination des auteurs sont très régulées dans le monde traditionnel, même s'il faut compter avec le goût de ces derniers pour la désobéissance et leur aversion presque « naturelle » à toute normalisation ; sur Internet, les règles ont été longtemps inexistantes et paradoxalement cette liberté ayant eu pour effet de dévaloriser l'édition électronique, de nombreux internautes fâchés par la rigueur traditionnelle se sont empressés d'édifier de nouvelles règles. Elles demeurent cependant peu contraignantes au regard de celles des éditions papier (deux exemples choisis un peu au hasard, mais qui peuvent cependant se révéler corrects : les normes d'Hypothèses et celles de Medioevo Italiano<sup>209</sup>).

Le travail éditorial consiste donc pour une bonne part à restituer les textes dans leur intégrité, selon les normes en vigueur, et il faut admettre que la tâche n'est aisée ni pour le papier, ni pour le support électronique. En effet, si Word – traitement de texte favori des chercheurs – n'est pas un outil éditorial pour les imprimeurs de métier, il ne l'est pas plus pour Internet. Le nettoyage est toujours indispensable et sans doute plus douloureux sur le Web. Car l'assertion selon laquelle « HTML, c'est facile ! Pour faire une page il suffit de convertir le « .doc » en HTML » est sans doute la plus irritante contre-vérité que nous ayons à combattre. La faveur dont jouit Word a été pour moi extrêmement pédagogique : j'ai découvert le code source, moment magique et tragique où le surfeur devient plongeur et où se révèle le monde souterrain des codes.

Il faut avoir passé des heures à calculer, peaufiner son texte sur un navigateur pour goûter pleinement la stupeur que l'on ressent lorsque l'on visualise son édition sur l'ordinateur du voisin qui bien évidemment n'a pas les mêmes paramètres écran, le même navigateur, etc. On s'aperçoit alors tristement que les subtilités typographiques sont souvent perfectionnisme dérisoire au regard du résultat.

Je crois que c'est en partie pour cette raison que les règles éditoriales Internet portent moins sur le codage typographique des textes que sur l'automatisation de la procédure de transmutation d'un support à l'autre et sur le balisage des codes sources<sup>210</sup>.

---

<sup>209</sup> <<http://edoc-histoire.univ-paris1.fr/EDvieux/html/hypotheses.pdf>>,  
<<http://Web.tiscali.it/medioevo-italiano/rassegna.norme.fr.htm>>.

<sup>210</sup> Sur ces questions voir les guides produits par Ghislaine Chartron et ses collègues de l'Urfist <<http://www.ccr.jussieu.fr/urfist/guide.htm#Edition>>.

Ainsi le temps du « vouloir faire lire » a été détrôné par celui du « vouloir passer » ! Ce phénomène est observable chez mes confrères, les sites se bardent de précautions : site conçu « avec », pouvant être regardé « sur », etc. N'avons-nous pas clamé un peu rapidement la naissance d'un nouveau support d'écriture et de lecture sans en connaître les outils, la métaphore du livre n'est-elle pas encombrante ?

HTML n'est pas un outil éditorial mais un instrument d'affichage sur des navigateurs Web. J'ai eu l'occasion de faire un exposé sur le sujet en septembre dernier lors de la Journée de la Fédération 33 du CNRS, le 1<sup>er</sup> octobre 2002 à Villejuif, intitulée Présentation d'outils informatiques pour les sciences de l'Antiquité et du Moyen Âge<sup>211</sup> et je ne reprendrai pas ici la démonstration. Seule la notion de la « métamorphose » des textes selon l'ordinateur dont on se sert pour le visionner m'intéresse ici. Les articles édités sur le site du LAMOP sont généralement : des textes qui ont été édités ailleurs, la revue « papier » ayant autorisé leur duplication ; des pré-publications comme le colloque de La Treille sur le thème de L'Historiographie du marché de la terre<sup>212</sup> – l'idée consistant à mettre à la disposition des chercheurs des textes en attente d'une édition papier ; ou bien encore des textes qui se greffent en complément d'ouvrages édités<sup>213</sup>. Dénominateur commun, ces écrits ont été composés selon les normes « classiques » de l'article : une dizaine de pages (format 8°), des notes, des signes typographiques conventionnels. Les éditer sur Internet a consisté à les faire glisser d'un support à l'autre, la navigation Hypertexte se bornant dans le cas de La Treille<sup>214</sup>, par exemple, à faciliter la navigation entre les auteurs. Sincèrement, cet outil de circulation ne permet pas une lecture simultanée de deux textes. La forme initiale a conditionné la mise en ligne, les articles ont été écrits pour être lus de manière linéaire et « trouser » le texte de liens hypertextes vers d'autres documents aurait été dans ce cas pur artifice ; l'article existe en tant que tel et a une vie autonome. Sans un travail considérable de déconstruction, le matériau n'est pas utilisable pour d'autres lectures.

---

<sup>211</sup> <<http://lamop.univ-paris1.fr/W3/villejuif/index.html>>.

<sup>212</sup> *Le marché de la terre au Moyen Âge*, <<http://lamop.univ-paris1.fr/W3/Treilles/couv.html>>.

<sup>213</sup> *Table ronde du latin médiéval*, <<http://lamop.univ-paris1.fr/W3/lamop9CT.html>>.

<sup>214</sup> *Op. cit.*, note 21.

Il existe quelques progrès techniques indéniables et modestes : la fonction « recherche sur la page » offerte par tous les navigateurs autorise une recherche par uniterm ; et, plus intéressant, les textes peuvent être téléchargés et passés dans quelque moulinette d'analyse lexicale. Une chose est établie : nous avons économisé au chercheur le temps de la numérisation du document avec un OCR ! Plus sérieusement, ces publications au sein du laboratoire disent leur caractère scientifique et sont légitimes, épithète souvent refusée aux productions Internet. Il reste toutefois à vérifier leur rang de classement au sein des bibliographies dont les rapports CNRS sont friands.

Les cas des pré-publications et des supports de cours sont intéressants à un autre titre : la vie électronique de ces écrits est limitée dans le temps. Ils sont destinés à céder la place à un support d'archivage, le plus souvent un livre, ou bien encore à être restructurés, l'actualisation des programmes d'enseignement réclame la mise à jour des cours. Cette temporalité des documents Internet est une question importante, car si des normes ISO<sup>215</sup> statuent leur description dans les notes bibliographiques, nous sommes bien souvent dans l'incapacité de satisfaire aux exigences de la norme. Au mieux les documents Web sont datés mais ce n'est pas toujours le cas, et si l'adresse demeure, le document en ligne ne correspond pas toujours à la version citée. Nous avons un réel problème de référencement et d'archivage et cette question est lourde car elle conditionne la légitimité des productions Internet. Nous ne pouvons pas demander à des étudiants de citer des sources qui peuvent, selon le devenir des serveurs, être introuvables et dont la forme n'est pas assurée. Comment être certain que le document visualisé est bien l'original de l'auteur ?

C'est l'apprentissage artisanal des contraintes éditoriales et la lenteur induite par les outils qui m'ont en quelque sorte contrainte à m'interroger sur la finalité de nos entreprises Internet. Ainsi dans l'édition traditionnelle, la finalité avouée de la publication est celle d'assurer « l'immortalité » à un auteur en rendant « public » son travail – Internet sur ce point a quelques qualités – et de permettre à sa pensée de vieillir sur un matériau dont la solidité a été éprouvée par des siècles – la jeunesse du Web est ici un désavantage.

Mettre à disposition des textes me paraît toujours une entreprise satisfaisante et nécessaire, mais je crois à l'obligation de diversifier nos

---

215 ISO 690-2. Références bibliographiques aux documents électroniques, <<http://www.iso.ch>>.

productions selon les matériaux de départ et les objectifs poursuivis. Avoir conscience que les métamorphoses des dits textes à l'affichage sont inhérentes au HTML et à un moindre degré au XML – car celui-ci permet de paramétrer des sorties – implique de distinguer les usages. Un article en ligne est fréquemment imprimé et il est indispensable de penser le format d'impression indépendamment de l'affichage. Le PDF, sans grand intérêt par ailleurs, fabrique des documents à imprimer et garantit à l'auteur une sortie conforme à la présentation qu'il a choisie pour son travail ; ce qui n'est pas le cas de bien des pages Web étrangement mutilées sur des tirages A4, si elles ne demeurent pas invisibles aux yeux de l'utilisateur néophyte qui ignore comment contourner les frames. Il ne s'agit pas seulement d'habitudes, de génération, les textes proposés se prêtent peu à une lecture-écran et en faire une copie-papier est un réflexe que l'on observe chez les jeunes également.

L'écran n'est pas la page d'un livre dans sa version moderne. Un regard suffit à évaluer le temps de lecture que réclamera la page d'un ouvrage imprimé, pour son homologue « Web », voir est insuffisant, il faut manier l'ascenseur ou tout autre outil de navigation et une « page » peut selon les auteurs compter un ou cent feuillets... Les indices permettant d'évaluer la longueur d'un document sont souvent troubles et le texte à lire fréquemment enserré dans un ou des cadres qui, selon les volontés et les objectifs des créateurs de sites, sont conçus pour distraire ou à l'inverse diriger le lecteur ; enfin, l'usage des liens hypertextes est parfois aléatoire et ces derniers nous invitent-ils bien à une lecture complémentaire ? Personnellement, je ne considère plus l'écran comme une métaphore de la page d'un livre ; je ne trouve pas non plus très heureuse l'analogie avec le parchemin et je vais jusqu'à me méfier de voir l'objet ordinateur se déguiser en livre avec la génération des portables, car ce goût poétique du modèle ancien freine notre imagination face à ce médium nouveau. Internet est désormais pour moi un support non pas plat mais plein, profond... une grosse machine avec un système technique très compliqué. Ne restons pas à fleur d'écran, à la surface des interfaces, afin que nos publications soient plus qu'un simple glissement d'un support à l'autre. L'article scientifique – les exemples donnés précédemment et l'expérience éditoriale le confirme – est une production dont la forme, loin d'être anodine, répond à des normes précises définies dans un cadre précis par une communauté donnée. Nous ne pouvons pas le transposer tel quel sur Internet et prétendre être éditeur. S'il est inutile d'investir beaucoup de temps dans la mise en forme, cela ne signifie pas pour autant qu'il faille automatiser la mise en ligne systématiquement selon tel ou tel format afin de l'ériger en standard. Nous

risquerions d'avoir à nous promener sur un Web uniforme. L'enjeu des prochaines années est sans doute de trouver un moyen terme entre pratique artisanale et automatisation, entre adoption de normes et préservation de la diversité. Pour apprendre à écrire pour Internet, peut-être faut-il ne surtout pas partir du « déjà écrit » !

Darwin Smith, à propos du manuscrit de Maître Pierre Pathelin :

« C'est ainsi que nous comprenons l'étrange histoire narrée par les Vigilles Triboulet, une sottie des années 1480 racontant l'ensevelissement d'un prodigieux joueur et dramaturge, pleuré par ses anciens compagnons, vêtu d'une copie de Pathelin en guise de linceul. Cette veillée funèbre, quasi surréaliste, recèlerait une vérité métaphorisée, celle d'une œuvre dramatique née à la vie écrite par le décès du premier comédien auteur-interprète de notre histoire littéraire : un homme ayant acquis la célébrité sous le nom de Triboulet<sup>216</sup> ».

C'est alors que cette jolie phrase peut avoir quelque résonance moderne : n'avons-nous pas échoué à écrire pour Internet parce que notre époque écrit, édite, archive tout ? Doit-on tout garder ? « Née à la vie écrite par le décès du premier... », l'article est un ensemble arrêté, fini. Aussi ne devrait-il pas être édité, électroniquement ou non, que lorsqu'il est synthèse, voire point d'orgue d'une question afin de ne pas être confondu avec un texte électronique qui serait commencement seulement conçu pour être « vu » et offrant des outils pour inviter le lecteur à devenir acteur ?

Dans le cadre de la revue le Médiéviste et l'ordinateur nous nous sommes intéressés à la question de l'apport cognitif de l'ordinateur pour les historiens. Ce numéro paraîtra en ligne et sur papier dans un ou deux mois. Ce numéro a été difficile. La problématique était ambitieuse et si elle avait été la trame de bien des récits d'expériences dans nos colonnes, elle avait échappé à toute formalisation. Notre principale contribution a sans doute été une lecture critique de notre entreprise et la conscience aiguë que la mise en ligne du Médiéviste – nous avons été parmi les premiers – ne signifiait pas pour autant qu'elle pouvait prétendre au statut de revue électronique. Certes les sommaires, les textes sont consultables ou téléchargeables, mais la seule véritable innovation technique consiste à permettre une recherche en fulltext, innovation qui remonte aux années soixante du siècle dernier...

---

216 Smith (D.), *Maître Pierre Pathelin. Le Miroir d'orgueil*, Saint-Benoît-Du-Sault, Éditions Tarabuste, 2002, p. 33.

Il nous apparaît que l'écueil principal a sans doute été de considérer les formes de la production scientifique, notamment l'article, comme les seules légitimes et possibles. La notion d'écriture entendue comme instrument à produire des textes nous a insensiblement conduits à bouder les possibilités d'écrire avec des images, des cartes, des schémas, des tableaux et autres formes à inventer. Une publication électronique ne devrait pas reprendre la structure des textes en « pavé » organisés autour d'une répartition tripartite, mais plutôt permettre des représentations différentes. Textes et images sur Internet sont au mieux illustrations de l'un pour l'autre et réciproquement. Les personnages qui peuplent les marges de manuscrits médiévaux savent échapper au cadre, mordre le texte, nos créations Internet sont sages. Elles gagneraient en richesse si nous faisons, avant toute entreprise, un effort pour définir les besoins et les usages de la communauté à laquelle le document est destiné. Nous pourrions ainsi distinguer les publications « de service » ou utiles et tester les capacités techniques de l'Internet sur des projets inconcevables sur support papier. Le partage entre l'obligatoire, défini comme la réponse à des besoins clairement identifiés, et le superflu, tout aussi important, dévolu à l'expérimentation de techniques à des fins scientifiques. Il s'agirait alors d'écrire pour Internet.

Une chose est dès maintenant certaine : cette écriture n'est possible que par la rencontre de gens aux compétences différentes. Internet n'est pas plat et nous avons besoin de médecins capables d'ausculter ses entrailles. Nous parlons donc d'une écriture collective, et ceux qui tremblent de voir l'auteur malmené ont raison de ressentir quelques craintes : écrire pour Internet se conjugue à plusieurs et l'auteur se dilue dans la notion d'équipe. Le Médiéviste et l'ordinateur a envie de tenter l'aventure, les modalités sont encore à trouver mais l'édition de la revue comme somme d'articles, qu'elle soit papier ou/et électronique, sera dévolue aux synthèses et par conséquent leur périodicité sera plus lâche. Cette élasticité de la publication sera source de tracas avec les bibliothèques habituées à gérer leurs abonnements à des rythmes saisonniers, mais l'idée d'un Médiéviste électronique est un tel défi que cet inconvénient n'est qu'un petit tracas.

Pierre-Yves Saulnier<sup>217</sup>,  
Des listes électroniques : pourquoi, pour qui ? Notes sur les  
historiens français et les communautés en ligne<sup>218</sup>

Le ton des messages échangés ces temps derniers sur la liste électronique H-Français<sup>219</sup> était grave. L'association des Clionautes, à l'origine de la liste, préparait sa rencontre annuelle, prévue le 22 mars 2003 et il semblait que manquaient les volontaires prêts à maintenir le site Web, modérer la liste et parcourir tant la toile que la presse pour y rechercher les informations utiles aux abonnés. La première génération, qui créa la liste en 1996<sup>220</sup>, est-elle sur le point de jeter le gant, épuisée et lasse ? Probablement, même si le ton alarmiste était pour partie rhétorique. C'est là cependant un tableau assez familier pour les abonnés de listes électroniques ; le passage de témoin entre les fondateurs et une nouvelle génération de modérateurs et de contributeurs actifs est souvent problématique. En ce même printemps 2003, les modérateurs de Biblio.fr<sup>221</sup> exprimaient eux aussi leurs doutes, après

---

217 CNRS, UMR 5600 Environnement Ville Société, Lyon

218 Ce texte a été écrit au printemps 2003, l'observation des listes ici mentionnées ayant duré de janvier à mars 2003. Intitulé « Discussing what, connecting who ? Clues and hunches about the relationship between French historians and on-line communities ». Il a été présenté lors de la session « Connecting historians : communication online » de la conférence « .Hist 2003. Geschichte und neue Medien », organisée à la Humboldt Universität de Berlin en Avril 2003 « <http://www.clio-online.de:8080/tagung> ». Sa version originale doit paraître dans les actes de cette rencontre, édités par Karsten Borgmann et Max Vögler, à l'automne 2004.

219 Pour une vue d'ensemble de l'activité de la liste, <<http://www.clionautes.org/spip>>, <<http://www.h-net.org/~francais>>.

220 Dominique Pascaud fournit un aperçu du fonctionnement de la liste dans sa contribution au rapport sur les « communautés délocalisées d'enseignants », <[www.pner.org](http://www.pner.org)>.

221 Biblio.fr créée 1993 afin d'organiser les discussions et la circulation de l'information concernant la documentation, la bibliographie et l'archivistique est de loin la plus



l'annulation de la conférence organisée par la liste, due au faible nombre de participants. H-Urban, mon Alma Mater électronique, peine à imaginer une vie après Wendy Plotkin, fondatrice à l'activité inlassable, mais qui commence à trouver la charge lourde, après 10 ans d'engagement électronique intense. Mais revenons en à H-Français pour esquisser le paysage des listes électroniques « historiques » en France. Avec 1300 abonnés, et plus de cinq ans d'existence, H-Français est, en taille, la plus importante liste reliant des historiens français.<sup>222</sup> Mais il ne s'agit pas des historiens de l'université et de la recherche. H-Français est spécialisée dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie au collège et au lycée et fournit un lien entre enseignants du secondaire pour discuter des pratiques pédagogiques, de l'organisation de la profession, des controverses historiques ou des ressources électroniques mobilisables pour l'enseignement. Peu d'universitaires participent aux activités de la liste et ils ne semblent pas faire partie des membres les plus actifs. C'est là un premier indice, me semble-t-il, du fossé qui sépare les historiens français de la pratique des communautés électroniques.

Ma présence au colloque de Berlin en fut un indice. Si l'on veut bien faire confiance aux organisateurs de la session au cours de laquelle ce papier fut présenté pour la première fois, on peut penser qu'ils auraient su trouver un invité compétent qui soit plus proche du cœur de la profession, si une telle personne avait existé. Me présenter revient à effectuer une check-list où les voyants institutionnels sont au rouge. Je ne suis pas un universitaire, mais membre du CNRS. Je ne suis pas rattaché à la commission d'histoire de cette institution, mais j'appartiens à une section hybride spécialisée dans les études urbaines et je travaille dans le cadre d'un centre de recherche en géographie. Je n'appartiens à aucun comité éditorial français, mes travaux en cours n'ont pas pour cadre la France, les publications dont ils ont été l'objet n'ont pas été publiées en français et cela fait un certain temps que je n'ai pas participé à un colloque organisé en France. Pour un colloque en anglais comme celui qui a accueilli ce papier, il n'y a guère que mon accent qui autorise à m'identifier comme un « historien français ». Nous pouvons conclure de cette liste que je suis loin du centre institutionnel de la société des historiens français. Le seul fait que j'intervienne, afin de présenter les communautés électroniques d'historiens français, indique qu'elles aussi se situent à la périphérie du champ. J'emprunterai cependant à la tradition

---

importante des listes françaises. Elle compte en mars 2003 11924 abonnés, <<http://listes.cru.fr/wws/info/biblio.fr>>.

<sup>222</sup> Depuis l'écriture de cet article, H-francais s'est séparé du réseau H-net

française du plan en trois parties l'organisation de mon exposé. Je vais d'abord décrire les communautés électroniques françaises, puis évoquer la participation des historiens français aux listes internationales, avant de formuler quelques hypothèses concernant les relations que ceux-ci entretiennent avec les listes électroniques. Je dois cependant préciser que je ne pourrais dresser ce tableau sans l'aide de plusieurs collègues français, modérateurs de liste, ou abonnés, qui ont contribué à la préparation de ce papier<sup>223</sup>. Quoique ma description du domaine ne soit pas exhaustive, quelque précision qu'elle ait doit être attribuée à leur bonne volonté à me fournir de l'information, et à discuter avec moi. Je demeure bien sûr responsable de l'interprétation des données fournies, même s'il me faut ajouter que celles-ci sont impressionnistes et doivent être considérées plus comme des bases d'une discussion que comme l'exposé de certitudes.

## 1] Les listes électroniques en France

Le paysage des listes électroniques françaises destinées aux historiens est assez désolé, même si existent quelques services en ligne offerts à la communauté historique. C'est le cas de ceux proposés par Ménestrel (), un portail spécialisé d'histoire médiévale. La plus durable, efficace et vaste entreprise du genre demeure cependant le bulletin mensuel Calenda ([www.revues.org/calenda/](http://www.revues.org/calenda/)), un sous-produit de Revues.org, le remarquable complexe d'édition scientifique mis sur pied par Marin Dacos à l'université d'Avignon<sup>224</sup>. Calenda fournit un bel exemple de mutualisation de l'information, même si le matériau proposé par l'équipe de Calenda est très simple. Colloques et conférences sont décrits par leur date, thème, programmes et des liens vers des informations supplémentaires. Il est cependant possible que cela soit exactement le type d'information que la communauté historique française soit prête à partager. L'observation de trois listes électroniques françaises permet de développer cette hypothèse.

---

<sup>223</sup> Je remercie particulièrement Pierre-Yves Beaurepaire, Denis Bocquet, Marin Dacos, Antoinette Fauve-Chaumoux, Christophe Le Dréau, Philippe Poirrier, Pierre Portet, Philippe Rygiel and Alexis Spire.

<sup>224</sup> Revues.org reçoit désormais le soutien du CNRS et du Ministère de la Recherche.

J'ai choisi ces trois listes parce qu'elles étaient, d'après ce que je savais, les trois seules listes ouvertes et modérées existant dans la profession<sup>225</sup>. Bien sûr, d'autres existent, mais ces trois listes ont adopté les standards des listes électroniques, à savoir la présence d'un modérateur, l'ouverture de la liste à qui souhaite s'y abonner<sup>226</sup> et l'archivage des messages. Elles ont également en commun leur taille (environ 200 abonnés) et leur trafic modeste (de 15 à 150 messages par mois pour la plus importante). De façon intéressante, elles appartiennent à des sous-sphères très diverses de la famille historique. Menestrel est une liste d'histoire médiévale, créée en 2002, afin d'accélérer la circulation de l'information qu'un groupe de médiévistes férus d'informatique diffusait déjà par le biais d'un site Web. Vingcinquante a été lancée en 2001 par un groupe de doctorants, pas particulièrement spécialistes d'Internet. Les fondateurs se connaissaient et partageaient un intérêt pour l'histoire politique des années 1920-1950. Ils avaient pour but de rendre accessible l'information concernant ce secteur de recherche. Histoireimmig apparaît également en 2002, mise en place par le prolifique Philippe Rygiel, qui gère également le site Clio (<http://barthes.ens.fr/cliio>)<sup>227</sup> et celui du *Mouvement Social*. Il est frappant de constater qu'aucune de ces entreprises n'a été lancée ou supportée par une association professionnelle puissante ou par un historien solidement établi dans la profession. En termes géographiques, institutionnels ou professionnels, ces listes se trouvent bien à la périphérie du champ historique.

Toutes trois sont totalement consacrées à la circulation de l'information. Tables des matières, rencontres, conférences, liens et annonces de colloques constituent l'essentiel du trafic. D'après certains modérateurs, il est difficile de faire autrement. Certaines informations sont difficiles à se procurer (soutenance de thèse<sup>228</sup>, offres d'emploi), particulièrement dans le cas de

225 Il existe, une fois mises à part les listes non modérées offertes par Yahoo, telle celle traitant d'histoire russe, plusieurs listes institutionnelles. Qu'on pense, par exemple à celle du Cressib à l'université de Pau, spécialisée dans les études anglaises, ou à la liste des historiens modernistes des universités françaises, ou à celle que l'Ined destine à ses groupes de recherche. Cependant aucune n'est modérée, ni ouverte aux non-membres de ces institutions.

226 L'abonnement à Histoireimmig n'est pas automatisé, il est nécessaire d'envoyer un mail au fondateur de la liste.

227 Clio est un site d'histoire sociale qui porte un intérêt particulier à l'histoire de l'immigration

228 Signalons que cette rubrique s'est considérablement développée sur Vingcinquante depuis le Printemps 2003.

champs et de sujets ou les ressources sont rares et la compétition féroce. Aucune de ces trois n'a à ce jour dévié de cette ligne, pour proposer par exemple des comptes-rendus d'ouvrage ou des lignes de discussion. En fait, ceux qui s'y essayèrent trouvèrent la tâche particulièrement ardue. L'une des listes eut un moment le projet de diffuser des comptes-rendus d'ouvrage et de soutenance de thèses, mais le sujet fut considéré trop brûlant et les quelques papiers qui circulèrent étaient à ce point contrôlés et polis qu'ils auraient pu servir de quatrième de couverture à des ouvrages commerciaux. Ménestrel est en fait la seule liste qui diffuse des questions et les réponses à celles-ci. La plupart des demandes portent sur la façon de localiser un manuscrit médiéval, ou sur l'identification d'une source. D'après un modérateur, les questions trouvent leurs réponses, attestant ainsi de l'utilité de la liste pour satisfaire ces demandes ponctuelles d'information. Pourtant, cet usage « transactionnel » de la liste fut relativement tardif. Et encore faut-il noter que l'échange est à sens unique. La demande est, en général, formulée par des spécialistes étrangers ou des étudiants et la réponse proposée par des professeurs de l'université française, alors que dans le cas des listes électroniques états-uniennes l'offre et la demande circulent de manière non hiérarchique. Le tout a lieu sur un mode très binaire, (une question-une réponse), alors que dans les listes états-uniennes les modérateurs jouent un rôle très important pour étendre la question, susciter la discussion, mettre en scène et compléter les réponses. Dans les trois cas français ici examinés, les abonnés sont principalement des consommateurs d'information et de piètres fournisseurs de celle-ci. De fait, il faut définir ces trois listes comme des listes d'information. Les échanges menés avec les modérateurs des listes suggèrent que ces caractéristiques résultent autant de choix que de contraintes.

Certains de mes contacts suggérèrent, qu'en accord avec de nombreux abonnés, ils considèrent les grandes listes électroniques, du type de celles affiliées à H-Net, comme bruyantes, triviales et gaspilleuses de temps. Je n'insiste pas sur ce point, que je reprendrai dans la seconde partie de cet exposé. En conséquence, ils ont choisi d'adopter des standards selon lesquels chaque message proposait une information, rien de plus ni de moins et certains vont même jusqu'à développer un contrôle des flux de façon à maintenir un trafic modéré, à la demande des abonnés. Les facteurs contraignants poussaient dans la même direction. Mes interlocuteurs insistèrent sur le fait que le nombre d'abonnés de leurs listes n'auraient pas permis le développement de discussions, sans parler du fait que cela aurait nécessité plus de temps et d'énergie qu'eux-mêmes ne souhaitaient en accorder à cette activité, en l'état actuel de la reconnaissance symbolique ou

matérielle offerte pour ce type d'activité scientifique. Mais les principaux facteurs qui rendent compte de cette orientation vers l'information au détriment de la discussion ont été clairement identifiés et mis en avant lors des échanges que j'ai pu avoir avec les animateurs de ces réseaux et souvent par ces animateurs eux-mêmes.

L'absence d'une « culture de la discussion » chez les historiens français, d'une part, leurs pratiques professionnelles de l'autre, ont ainsi été pointées comme les principaux critères explicatifs de ce que les listes pouvaient et ne pouvaient pas faire. La difficulté à trouver et disséminer des informations pertinentes pour un grand nombre d'historiens français, tout comme le cantonnement à la fonction informative, ont été explicitement liés à ces deux facteurs, sur lesquels je reviendrai plus loin. Un petit détour par l'extérieur de l'hexagone permet d'ici là de compléter ces quelques hypothèses. En effet, les listes basées en France ou fonctionnant en français ne sont pas les seules listes électroniques sur lesquelles on trouve des historiens français. Ils participent aussi à des listes en anglais et probablement en d'autres langues que je n'ai pu identifier ou comprendre. Leur rôle et place dans ces structures anglophones mérite un peu d'attention.

## **2] Les historiens français et les listes électroniques internationales**

Le matériau ici rassemblé est maigre, il faut bien l'avouer. Il est probable qu'une recherche plus précise, basée sur l'étude des abonnés, compléterait ou infirmerait mes propos, mais pour une étude exploratoire on demande indulgence quant à l'échantillonnage sauvage auquel je me suis laissé aller. Je vais brièvement évoquer trois types d'engagement dans l'activité des listes électroniques : l'abonnement, la participation et la modération. Je vais m'intéresser particulièrement à quelques listes, qui paraissent parmi les plus susceptibles d'intéresser les historiens français. Les données dont je dispose concernent H-France, H-Med, et H-Urban, mais ce que nous savons, par d'autres voies, de Textel, d'H-Demog et de quelques autres paraît pointer dans la même direction.

Examinons d'abord le terrain des abonnés : en 1999, 18 personnes dont l'adresse mail se terminait en « fr » étaient abonnées à H-Urban, qui comptait alors 1300 abonnés (à la mi-2003, on en est à 22 pour 2037). Pour H-Med, une liste spécialisée dans l'étude des pays méditerranéens, on

obtient un ratio de 67 pour 390<sup>229</sup> et de 25 pour 2500 pour H-Museum. Lorsque la proximité à l'histoire de la France augmente, le nombre d'abonnés fait de même, ce qui n'est pas surprenant dans un pays où l'histoire nationale constitue le principal champ de recherche, d'enseignement et de publication. Quoi qu'il en soit, seule une toute petite fraction des historiens français (et bien sûr, les abonnés aux listes mentionnées ne sont pas tous des historiens), semble accorder de l'intérêt aux listes internationales. Moins encore participent à la vie de ces listes. Très peu considèrent qu'il vaut la peine de poster une information à la liste, que ce soit à titre d'échange, ou afin de participer à la diffusion des produits de la recherche française. C'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit simplement de partager hypothèses ou données pour participer à une discussion. J'ai peine à me souvenir avoir lu un autre historien français participer à une discussion sur H-Urban durant les six dernières années, et les occasions dans lesquelles des informations provenant de France parvenaient à la liste par un autre truchement que le mien se comptent sur les doigts des mains. On pourrait écrire la même chose au sujet d'H-France, bien que la liste soit vouée à l'histoire de notre pays. Même les échanges acerbes du printemps 2003, autour de la crise irakienne, ont eu peu d'écho de ce côté-ci des câbles transatlantiques. Seule une poignée d'historiens français, la plupart jeunes universitaires, participent à la vie de la liste et lui adressent des messages. Mais les participants français ne s'aventurent jamais à exprimer des positions scientifiques dans le cadre électronique. En fait, il est assez frappant de constater que les collègues français qui répondent aux questions de leurs collègues étrangers sur H-France sont pour la plupart archivistes et non universitaires et que cette participation française concerne essentiellement des questions d'ordre logistique ou pratique.

La pointe de la pyramide est plus étroite encore. Seule une poignée d'historiens français participe activement à la vie éditoriale des listes. La démographe Antoinette Fauve-Chaumoux a été membre du comité éditorial d'H-Net, et Cynthia Ghorra Gobin, une collègue géographe<sup>230</sup>, est tout comme moi au comité éditorial d'H-Urban, cependant que Denis Bocquet - un des fondateurs et modérateurs d'H-Med, et Pierre-Yves Beaurepaire - membre du comité éditorial d'H-France, contribuent au développement de

---

<sup>229</sup> Les historiens français n'étaient pas les premiers à la rejoindre, le plus ancien d'entre eux ne figure pas parmi les 100 premiers abonnés.

<sup>230</sup> Cynthia Ghorra Gobin est une géographe, je ne l'ai donc pas contacté dans le cadre de la préparation de ce papier.

nouvelles listes ou à l'extension de listes plus anciennes. Il est sans doute possible de repérer quelques autres noms, mais je serais surpris que les figures de la profession, voire même tout historien français professeur d'université « reconnu », participe activement à une liste de discussion internationale, en tant qu'abonné, contributeur ou éditeur. Là encore, les quelques noms cités plus hauts ne se caractérisent pas par une grande proximité pas au cœur institutionnel de la profession, même si certains peuvent jouir d'une réputation bien établie dans le champ d'activité qui est le leur. Toutefois, ce que ces personnes ont à dire quant au manque d'intérêt ou à l'incompréhension de leurs collègues français au sujet de l'activité des listes électroniques anglophones peut permettre d'affiner les points avancés ici.

Ce qui m'a le plus frappé, au cours des discussions que j'ai eu avec ces collègues, était leur curiosité pour les recherches et les pratiques non-françaises, leur désir d'apprendre et de partager leurs connaissances avec des collègues étrangers, leur intérêt pour les produits d'autres historiographies que la nôtre. Après plus ample discussion, on s'apercevait vite que la plupart d'entre eux travaillaient sur des sujets « transnationaux », sur des phénomènes qui traversent, ignorent, subvertissent ou se heurtent aux cadres des états-nations et que cette posture de recherche a alimenté de manière fondamentale leur intérêt pour le monde historien extérieur. Tous aussi occupent des positions, que ce soit en termes géographiques, professionnels ou institutionnels, qui les situent à la périphérie de la profession. Ce n'est décidément pas le cœur du corps des historiens français qui participe à la vie des listes internationales. Il me semble, d'après mes conversations avec ces quelques personnes, que je partage avec eux quelques autres caractéristiques explicatives et je me permettrai donc d'endosser la fourrure du rat de laboratoire pour aller plus loin dans l'analyse du rapport entre historiens français et communautés électroniques. Nous sommes des individus qui, pour des raisons et à des degrés différents, s'insèrent faiblement dans la corporation des historiens français. Cela ne signifie pas que nous sommes des rebelles, des outsiders ou des solitaires. Ce serait faire de la distinction à la petite semaine. En ce qui me concerne, je suis en contact fréquent avec un certain nombre d'historiens et d'historiennes françaises avec lesquels j'aime à discuter et à échanger. Mais ce milieu a des normes professionnelles et scientifiques « de fait » que je souhaite éviter de partager, ce qui se traduit par une sorte d'évitement mutuel implicite en termes de vie éditoriale, associative ou institutionnelle. La participation aux communautés électroniques internationales est

clairement pour moi le moyen de rejoindre une communauté de substitution au sein de laquelle on peut travailler et participer au travail collectif de diffusion des connaissances. Là, en particulier, les sujets qui m'intéressent peuvent être discutés sans que pèsent sur le débat et la discussion entre historiens ces normes, ces valeurs et ces habitudes « nationales » pour lesquelles je n'éprouve pas de sympathie. Parmi celles-ci, je mets au premier plan l'absence d'une culture du débat et les modes de fonctionnement professionnels et scientifiques de la profession et de la discipline. Ce sont ces mêmes facteurs qui, selon moi, obèrent le développement de listes électroniques de discussion en France.

### **3] Incompatibilité mutuelle ? Historiens français et listes électroniques, quelques remarques en guise de conclusion**

Les lignes précédentes témoignent de ma propension égocentrique. Je ne décevrai pas le lecteur en ouvrant la dernière section de ce papier par une évocation de mon activité au sein d'H-Urban, entamée en 1996. J'y fus abonné éditeur et auteur de comptes-rendus d'ouvrages, et membre du comité éditorial. Il s'avéra assez facile d'organiser une activité de comptes-rendus d'histoire urbaine européenne entre 1997 et 2000, avec l'aide de nombreux collègues. Il s'est avéré plus difficile de convaincre des historiens français de produire des comptes-rendus critiques et de proposer des papiers qui se collettent « pour de vrai » avec le livre dont ils rendaient compte. Seule une poignée pensa qu'elle tenait là une bonne opportunité de publier des comptes-rendus qui ne soient ni des panégyriques ni des assassinats *ad hominem*, ces types qui fournissent l'armature de la plupart des notes insipides ou des envolées précieuses qui occupent les sections « comptes-rendus » des revues françaises d'histoire. Une courte anecdote illustrera ces points et permettra de comprendre la réticence de beaucoup à mener une critique précise d'un ouvrage. L'un des comptes-rendus que j'avais écrits pour H-Urban fut republié par la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, certains de ses éditeurs ayant apprécié la version anglaise du texte. L'éditeur de l'ouvrage collectif recensé et certains de ses collaborateurs protestèrent avec conviction. La rédaction de la revue reçut leurs plaintes qui portaient non pas tant sur l'invalidité des critiques formulées que sur la piètre qualité de celui qui les formulait. L'un des protestataires suggéra, en un charmant perfectionnement de la pratique des



comptes-rendus de complaisance, que les critiques de ce type fussent approuvées par les auteurs des ouvrages recensés avant publication du compte-rendu. Je ne cherche pas ici à prouver que mes critiques étaient toutes totalement pertinentes (quoique...), mais à montrer que la liberté de ton que procurent les listes électroniques internationales n'est pas forcément souhaitée par une partie de la corporation historique française. J'hésite un peu à écrire que les listes électroniques sont « techniquement subversives » dans le contexte français. Il me semble cependant que cette formule un peu forte peut nourrir la discussion, que je poursuivrai en montrant que ce caractère subversif finit par créer une incompatibilité mutuelle structurée par l'organisation même de la corporation historique française.

Avant d'en venir à ce point, il nous faut cependant examiner quelques explications toutes faites, qui pourraient être envisagées pour rendre compte du faible intérêt des historiens français pour la communication électronique. Pour aller vite, les listes (et Internet en général), sont souvent décrites comme bruyantes, voire comme des agents camouflés de l'individualisme libéral à cause des pratiques qu'elles favoriseraient (compétition, auto-promotion), cependant que les difficultés posées par la langue (pour les listes internationales) et les problèmes techniques (pour les listes nationales), sont vues comme autant de contraintes pénibles. Ce sont là de bonnes « mauvaises raisons » qui sont avancées avec sincérité. Quelques remarques peuvent cependant remettre en cause leur pertinence. Il n'est pas nécessaire de disposer d'une connexion ADSL pour télécharger les quelques messages journaliers d'une liste correctement modérée et les universitaires disposent depuis longtemps chez eux d'un matériel informatique décent. Il est vrai qu'il existe quelques difficultés technico-culturelles qui tiennent à une faible sympathie pour la pratique de la micro-informatique. Certains universitaires français impriment les messages électroniques pour les lire (d'autres sont réputés pour les faire imprimer par leur secrétaire), ou envoient à leurs pairs d'énormes messages pourvus d'une très lourde pièce attachée. Mais n'est-ce pas là plus le signe d'un manque d'intérêt pour le médium qu'une véritable preuve d'imperméabilité technique ? Pour ce qui est de la langue, beaucoup d'historiens français parlent et écrivent l'anglais – du moins ce que nous français considérons être de l'anglais – et la plupart peuvent le lire. Quant au « bruit » généré par les listes, on peut remarquer combien il est curieux que l'ennui suscité par tant de sessions de colloques surpeuplées et soporifiques ne soit pas qualifié de « bruit », ou encore que bien des revues auxquelles nous sommes abonnés publient des articles que nous ne lisons pas. Les éléments triviaux, ennuyeux ou non-pertinents que nous rencontrons au cœur des dispositifs traditionnels de la machinerie

historienne sont simplement mieux tolérés. Le dernier argument examiné ici est celui qui veut que l'individualisme soit nourri par les listes de discussion, chacun tentant de tirer la couverture à soi et d'attirer l'attention sur sa propre personne. Là encore il est clair que de tels comportements sont tolérés en bien d'autres cas. Cet argument témoigne surtout du fait que les usages de la liste électronique, comme outil de mutualisation de l'information et des connaissances ou comme vecteur d'une discussion large et vive, ne sont pas considérés comme des éléments de la panoplie de l'historien.

Si ces arguments sont retenus, alors il semble bien que l'on doive se référer à une sorte de mur culturel pour expliquer le dédain et la distance caractéristiques des rapports que les historiens français entretiennent avec les listes, tout particulièrement en tant que lieux où une communauté peut débattre et discuter. Une liste permettant de partager de l'information et de discuter des matériaux de recherche, des résultats et des hypothèses d'une recherche n'est clairement pas adaptée à la façon dont la communauté des historiens français produit, discute et valide des connaissances scientifiques. De cette communauté, le débat est trop souvent absent, ou présenté sous les traits caricaturaux du ressentiment personnel et de l'échange, entre sourds, de proclamations incompatibles, le tout se basant sur l'armature des hiérarchies entre enseignants et entre enseignants et étudiants. Les séances de colloques et l'organisation de ceux-ci, la manière dont se prépare et se déroule l'essentiel des séminaires de recherche ou des journées de travail, la programmation des numéros de revue ou des publications de colloque en atteste et il me semble que chacun trouvera dans sa propre expérience des éléments pour valider cette carence culturelle. Des bancs de l'université à la chaire, l'historien français n'est pas incité à considérer que le débat – c'est-à-dire la formulation et l'invalidation collective d'hypothèses, l'expression d'un doute, la tolérance de l'incertitude – sont des composantes importantes de son activité. Il ne s'agit pas ici d'un jugement de valeur établissant qu'il y a une bonne et une mauvaise tradition pédagogique et scientifique. Simplement, il me semble que les pratiques et les valeurs de la communauté historique française s'accordent mal à ce que les listes peuvent apporter à la vie scientifique du groupe. Le simple fait que les discussions ayant ces listes pour cadres soient, nécessairement, incertaines, brouillonnes (parce qu'elles sont non simultanées, parce qu'elles sont informelles, parce qu'elles encouragent les réactions spontanées) va à l'encontre des standards qui définissent ce qui est sérieux et digne aux yeux des historiens dans notre

pays. Bien au contraire, de telles discussions sont considérées vaines, dangereuses et inutiles.

De plus, l'organisation même de la communauté historique de France paraît intrinsèquement contraire au mode de communication promu par les listes. Je n'ai pas le temps, l'intelligence ou la verve et moins que tout la volonté, de disséquer les formes de production et de reproduction de la profession. Mais je n'ai pas besoin de produire un ersatz de l'*Homo Academicus* de Bourdieu pour pointer ce qu'ont d'incompatibles la philosophie des listes électroniques et le fonctionnement social de la communauté des historiens français. J'en mentionnerai trois. La première est la difficulté à reproduire au sein de la liste les hiérarchies de la profession, qui structurent nos modes de vision, de division et de perception de la discipline et de ses produits (professeurs/maîtres de conférence, enseignants/doctorants, Paris/Province, Sorbonne/reste du monde, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales/commun des mortels...). Il est bien trop tôt pour savoir si ces difficultés sont structurelles ou conjoncturelles, mais il manque à ce stade au moins un chaînon. Personne n'a encore imaginé de moyen permettant de faire d'une liste électronique un moyen de générer des structures de relations et d'influences du même type que celles que produisent et reproduisent une revue, un département d'université, un centre de recherche, un cercle de disciples et de clients ou encore une association. Il est possible que cela soit, tout simplement, impossible. Même par le biais de la modération de la liste, il est douteux qu'une ligne puisse être imposée à une liste, ou qu'un individu ou une petite clique puisse mettre en place une liste pérenne. Ajoutons le fait que, dans une structure universitaire fragmentée, où règne le clientélisme, l'information confère le pouvoir et que le contrôle de l'information y est la marque des puissants. La liste électronique, qui est un moyen de disséminer rapidement et largement l'information est a priori antithétique à cette logique. Enfin, la façon dont la profession coopte ses membres ne favorise pas la prise de risque. L'expression d'une nuance, la formulation d'une hypothèse, l'engagement dans un débat contradictoire, voire même la simple question, suppose du courage, de la sottise ou du détachement, quand ces gestes pourtant fondateurs du débat et de la discussion, peuvent compromettre ou briser une carrière. Or, ces denrées se raréfient quand la précarité augmente et que les postes sont rares, ou quand la compétition s'organise pour la conquête de quelques positions centrales, comme dans notre système français où les trajectoires tendent à converger vers Paris I, Paris IV ou l'EHESS. Enfin, la liste est une arène immatérielle où les identités, les rangs et les titres sont, provisoirement, suspendus. Un dessin comique du *New-Yorker* eut autrefois

pour légende : « Personne ne sait que vous êtes un chien sur Internet ». C'est là un point clé. La plupart d'entre nous – historiens français – du plus établi aux plus jeunes aspirant à l'être, ne voulons pas discuter avec des chiens sans le savoir, et encore moins avec des « non-égaux »<sup>231</sup>. Nous parlons ici d'un monde où l'échange et le débat, à l'occasion de conférences ou de comptes-rendus, s'engagent entre pairs : de professeurs à professeurs, de jeune universitaire à jeune universitaire, d'étudiant à étudiant. Un doctorant contredisant un professeur d'université commet au pire un suicide, au mieux une erreur et la contradiction est rarement utilisée comme un outil d'apprentissage ordinaire. Ce que vous êtes pèse, fortement, sur ce que vous dites et sur la manière dont vous serez perçu. La liste offre une façon différente d'organiser l'information où ce que vous dites est à la base de la perception d'autrui et peut éventuellement déterminer ce que vous serez. Mais cette organisation est jugée incroyablement primitive par beaucoup d'entre nous, voire dangereuse. Être contredit par Madame Durant ou appeler à la rescousse les Dupont et Dupond de la discipline est un risque que la plupart d'entre nous ne prendrions pas.

Les communautés électroniques se construisent à partir du désir des membres potentiels de trouver de l'information ou de la compagnie. Je pense que ces deux désirs sont absents – le qui et le quoi de mon titre – dans le cas de la communauté des historiens français. Il est possible, de ce fait, de se demander s'il y a un futur pour les listes électroniques en France ou pour la participation française aux listes internationales. Le second point dépend de l'éventuelle internationalisation du marché des positions universitaires, qui serait probablement le seul moyen de créer dans ce pays de l'intérêt pour l'échange d'informations et d'idées à l'échelon international, soit précisément ce que les listes internationales proposent. En attendant cela, l'abonné français à une liste H-Net demeurera probablement un lecteur rare et silencieux. La première question est un peu plus complexe. Plusieurs futurs sont possibles et je ne me considère pas comme un oracle assez qualifié pour imaginer ceux-ci et mesurer leurs probabilités. Ma seule extrapolation est que l'installation de listes électronique dans le paysage français ne viendra pas des historiens français qui sont actuellement les plus engagés dans les activités des listes de discussion anglophones. Si je n'exagère pas l'universalité de mes idiosyncrasies, en pensant qu'ils s'y

---

<sup>231</sup> Les termes anglais « dogs » et « underdogs » (les perdants, les improbables, les opprimés, les dominés) permettent à la fois un jeu de mot et le rendu de l'idée de la communication « déshonorante », ce que le terme de « non-égaux » n'autorise pas.

engagèrent parce qu'ils tentaient d'échapper à leur milieu d'origine et de trouver un peu d'air, alors il est très improbable qu'ils soient tentés par la touffeur moite des compromis que générerait une tentative d'acclimatation des valeurs, comportements et idées que véhiculent les listes internationales. Mais d'autres issues sont possibles, par exemple que les listes électroniques ne s'imposent jamais en France, ou bien qu'elles soient mises en place et développées par une nouvelle génération d'âge qui les utilisera, de même que d'autres moyens de communication et de publication électronique, pour supplanter les anciennes générations. Il est possible encore que la strate dominante de la corporation se les approprie et les plie aux modes opératoires traditionnels de la discipline, du groupe social et de la profession. Les listes électroniques pourraient aussi naître par des voies inattendues. Par exemple à partir de champs au sein desquels les historiens côtoient des non-historiens, plus à même d'utiliser ce type d'outils, comme les archivistes, les conservateurs ou les documentalistes, pour lesquels les listes prolongent de très anciennes traditions de travail coopératif. Il existe aussi quelques projets intéressants, initiés par des revues pointues qui projettent d'établir des listes ouvertes à leurs abonnés et lecteurs (voir par exemple le forum d'*Espaces-Temps* sur *Revue.Org*). Une acclimatation graduelle des listes électroniques pourrait résulter de ces évolutions, donnant raison au pari du cheval de Troie fait par certains modérateurs des listes actuelles : privilégier une approche pas à pas qui permette d'habituer les historiens français à l'outil avant de développer l'ensemble des possibles fonctions de l'outil. Il est possible enfin, et il ne faut pas omettre cette hypothèse, que les communautés électroniques interactives d'historiens s'étiolent au cours des prochaines années, y compris de l'autre côté de l'Atlantique. Une fois épuisée l'énergie des pionniers, ou bien après que celle-ci se sera investie dans des portails de ressources électroniques, des journaux en ligne et d'autres jeux numériques, y aura-t-il un futur pour les listes créées dans les années 1990 ? En cas de réponse négative, l'incompatibilité française pourrait être présentée comme un exemple de lucidité et de pondération. Tout serait alors pour le mieux dans le meilleur des mondes : « Business as usual ». La réponse dans quelques années.

**Publier et diffuser**



Développer les usages en ligne : de l'éditeur électronique au lecteur. Le cas de Revues.org  
Marin Dacos<sup>232</sup>, Nancy Murzilli<sup>233</sup> et Inès Secondat de Montesquieu<sup>234</sup>

La mise en ligne des périodiques scientifiques est un mouvement largement engagé à l'échelle mondiale. Initié par de puissants éditeurs commerciaux, dont Elsevier est le représentant le plus connu, ce mouvement prend également une forme moins commerciale, notamment à travers des projets comme SciELO en Amérique du Sud et en Espagne, qui sont soutenus par l'UNESCO<sup>235</sup>. Plus généralement, la constitution d'une véritable édition en libre accès devient l'objet des préoccupations de la communauté scientifique mondiale, en particulier à travers l'initiative majeure que constitue l'*Open archives initiative* (OAI)<sup>236</sup>. Bernard Larrourou, le Directeur général du CNRS, a pris position en faveur de cette action en compagnie de responsables de grandes institutions scientifiques internationales (déclaration de Berlin<sup>237</sup>). Cet élan international, voulu et encouragé par de

---

232 Marin Dacos est Professeur agrégé à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Il est le fondateur de *Revue.org*, de *Calenda*, *le calendrier des sciences sociales* et de *L'Album des sciences sociales*. Il est responsable du CERC, Centre d'édition, de ressources électroniques et de communication de l'EHESS.

233 Nancy Murzilli est éditrice électronique à Revues.org. Elle est membre du CEPERC (Centre d'épistémologie et d'ergologie comparatives), Université de Provence.

234 Inès Secondat de Montesquieu est éditrice électronique à Revues.org.

235 <http://www.scielo.org>

236 Open Archive Initiative (OAI). L'OAI a pour objectif de développer et promouvoir des standards interopérables pour les bases d'articles scientifiques, de définir un ensemble de protocoles techniques liés à l'interrogation des données et à leur description. Elle œuvre pour que la constitution d'archives électroniques devienne un processus établi dans la communication scientifique. <<http://www.openarchives.org/>>

237 <<http://www.revues.org/calenda/nouvelle3518.html>> et <<http://www.zim.mpg.de/openaccess-berlin/index.html>>.



multiples acteurs issus d'horizons très divers, ne pourra déboucher sur des structures centralisées. Il se traduira plutôt par l'alliance de milliers de sites scientifiques. Parmi ceux-ci, on peut d'ores et déjà compter Revues.org, fédération de revues en sciences humaines et sociales. Créée en 1999, Revues.org<sup>238</sup> est financée par le Ministère de la Recherche, l'Ecole des hautes études en sciences sociales, l'Université d'Avignon et le CNRS. Elle se développe dans une logique de service public avec la volonté de défendre une conception ouverte de l'édition scientifique.

## 1] Développement des usages

### 1.1 Une offre de contenus de plus en plus vaste

Revues.org héberge en ligne des revues scientifiques à comité de lecture qui adhèrent à son projet éditorial de diffusion de la recherche scientifique en ligne. Spécialisée dans les sciences humaines et sociales, elle écarte de son domaine les périodiques culturels, de vulgarisation, de création ou d'expression politique. Structure fédérative, Revues.org constitue un espace scientifique reconnu où l'internaute trouve un grand nombre de publications de qualité en texte intégral. La notoriété de la fédération bénéficie en retour à chacun de ses membres. Grâce à une adresse<sup>239</sup> simple et explicite, facile à citer et facile à mémoriser, les revues fédérées ont une bonne visibilité sur le Web. La fédération assure en outre un référencement efficace sur les moteurs de recherche. De plus, les lecteurs sont rapidement informés des nouveautés grâce à la *Lettre électronique de Revues.org*, lettre mensuelle gratuite qui fait état de l'actualité de l'ensemble du site. La mise en commun permet de surmonter les deux difficultés majeures que sont, d'une part, la visibilité en ligne et de l'autre, la mise en place d'une infrastructure de qualité. Outre les économies d'échelle qu'elle permet, la gestion fédérative favorise le partage de compétences et d'expériences entre les acteurs impliqués. Tout ceci est propice à la mise en place d'une édition électronique de qualité, s'appuyant sur des procédures et des outils répondant à des exigences de pérennité et de structuration durable.

---

238 Revues.org, Université d'Avignon, Services centraux, Bureau 2W04, 74 rue Louis Pasteur, 84000 Avignon. Téléphone : 04 90 14 02 36. Courriel : [contact@revues.org](mailto:contact@revues.org)

239 <<http://www.revues.org/>>.

Bénéficiant de six années d'existence, le site attire un public nombreux et spécialisé qui se fidélise massivement : plus de 15 000 personnes, provenant pour moitié de pays étrangers à la France, sont abonnées à la *Lettre de Revues.org*. Plus de trente revues sont actuellement en ligne : *Annales historiques de la Révolution française*, *Astérion*, *Cahiers d'études africaines*, *Cahiers d'histoire*, *Cahiers du Monde russe*, *Cahiers de la Méditerranée*, *Cahiers d'Études sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien*, *Cahiers de l'URMIS*, *Champ pénal*, *Chroniques yéménites*, *Clio*, *Corps et culture*, *Corpus*, *Cultures et conflits*, *Current Psychology Letters*, *EspacesTemps.net*, *Études photographiques*, *Études rurales*, *European Journal of Turkish studies*, *L'Homme*, *Methodos*, *Noesis*, *Power Institutions in Post-Soviet Societies*, *Revue d'économie industrielle*, *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, *Revue de l'histoire des religions*, *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, *Revue européenne des migrations internationales*, *Rives nord-méditerranéennes*, *Ruralia*, *Socio-anthropologie*. Ces revues ont été sélectionnées après une expertise scientifique. On peut distinguer les revues ayant une double publication (papier et électronique) et celles qui, abandonnant le papier ou naissant sous forme purement électronique, ont fait le pari de l'édition électronique comme support innovant d'édition et de diffusion de la littérature scientifique. Chacun de ces périodiques adopte une maquette qui reflète son projet éditorial et sa personnalité scientifique. L'attractivité du site est augmentée par des publications propres très consultées par la communauté scientifique : *Calenda*, *L'Album des sciences sociales et In-extenso*.

*Calenda* est un calendrier scientifique en ligne qui, à ce jour, a déjà diffusé près de 3000 programmes de séminaires et de colloques. Chaque responsable d'événement scientifique peut proposer le programme de la rencontre qu'il organise. Sa mise en ligne intervient après une validation scientifique obligatoire<sup>240</sup>. Dirigé scientifiquement par Nathalie Petiteau, Professeur à l'Université de Poitiers, *Calenda* est une publication propre de *Revue.org* dont les informations peuvent être relayées par des sites de laboratoires, de revues ou tout simplement des sites scientifiques<sup>241</sup>.

---

240

Le formulaire de suggestion se trouve à cette adresse :  
<<http://calenda.revues.org/soumettre.html>> Il est disponible à partir de la page d'accueil de *Calenda* en cliquant sur le lien « Suggérer ».

241

Nous proposons une centaine de canaux disponibles au format RSS. Pour toute précision, nous contacter à l'adresse [calenda@revues.org](mailto:calenda@revues.org).

*L'Album des sciences sociales* est un répertoire critique de ressources électroniques en sciences sociales, choisies en raison de leur intérêt pour la recherche et l'enseignement. Edité par Revues.org et dirigé par Sylvain Piron, Maître de Conférences à l'EHESS, *L'Album des sciences sociales* propose une sélection commentée de sites de qualité, afin d'offrir les points de départ pour un usage efficace du réseau. Le domaine couvert correspond à l'ensemble des sciences sociales et humaines francophones, complété par les sites internationaux essentiels dans chaque discipline. *L'Album des sciences sociales* constitue l'équivalent d'un répertoire bibliographique qui vient compléter les revues éditées sur le site de Revues.org. L'esprit général de cette démarche vise à faire émerger, rendre visible et valoriser un espace intellectuel francophone de format électronique, accessible en ligne, reflétant la variété et la vitalité des travaux menés dans les centres de recherche et autres lieux de production de savoir sur l'homme et les sociétés. Cet espace constitue ce que nous aimerions pouvoir appeler une Toile scientifique francophone. L'une des particularités de ce répertoire est d'être adossé à un moteur de recherche spécialisé, *In-extenso*.

Utilisé comme moteur interne, *In-extenso*<sup>242</sup> permet d'effectuer des recherches sur l'ensemble des revues et des publications de Revues.org. Le moteur permet aussi de poursuivre la recherche au-delà du site. Il fonctionne alors comme moteur de recherche spécialisé explorant une partie volontairement restreinte de la Toile Mondiale. En effet, les moteurs de recherche généralistes, les plus couramment usités, cherchent à explorer la totalité du Web. Ils produisent ainsi un nombre croissant de réponses qui, dans leur très grande majorité, ne sont pas adaptées aux besoins de la communauté scientifique. Un moteur de recherche spécialisé ne visite au contraire qu'un espace de recherche strictement délimité. *In-extenso* indexe uniquement le contenu de sites sélectionnés en fonction de critères scientifiques. Le moteur fait porter les requêtes qu'on lui adresse sur le seul domaine des sciences humaines et sociales, prioritairement dans l'espace francophone. Une requête sur « Jeanne d'Arc » ne retiendra pas les sites de brasseries, écoles élémentaires, porte-hélicoptères ou clubs de basket de même nom que proposeront Google, Altavista ou Yahoo. Seront également exclues les pages personnelles proposant des informations dont la qualité est souvent insatisfaisante. Les réponses produites sont moins nombreuses ; leur pertinence et la qualité de leur contenu sont assurées.

---

242 <<http://www.in-extenso.org>>.

*In-extenso* propose d'effectuer des recherches de façon plus ou moins détaillée, dans différents espaces : soit à l'intérieur de Revues.org, soit sur une sélection de 200 publications en ligne (périodiques ou autres) en sciences humaines et sociales. Plus largement encore, la recherche peut porter sur 2000 sites traitant des sciences humaines et sociales – celui des sites sélectionnés dans l'*Album des sciences sociales*<sup>243</sup>.

L'ensemble des ressources de Revues.org forme un ensemble cohérent proposant publications en ligne, actualités scientifiques et moteur de recherche spécialisé. Cette cohérence est renforcée par l'adoption de principes de mise en ligne qui obéissent à une logique unique : favoriser la diffusion de la littérature scientifique.

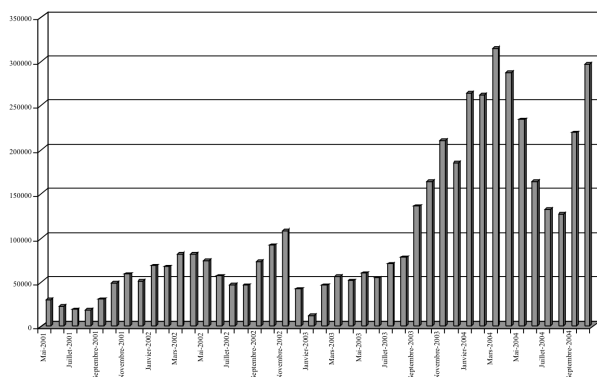
## 1.2 Développement des usages

Revue.org a mis en place un système de mesure de fréquentations qui permet d'évaluer de manière quantitative les consultations du site dans sa globalité, mais également de chaque revue ainsi que de *Calenda* et de l'*Album des sciences sociales*. Des informations plus variées telles que la nationalité des visiteurs, le nombre de pages visitées, l'origine de connexion sur les sites sont aussi disponibles. Il s'agit de statistiques classiques, s'appuyant sur les fichiers d'accès (« *access\_log* ») et analysées à l'aide du logiciel Awstats. Si ce logiciel n'a pas pour habitude de gonfler les chiffres d'usage, toute mesure d'audience se heurte à des difficultés de définition des objets mesurés. La magie des chiffres bruts s'effondre rapidement lorsqu'on entame une analyse critique de chaque indicateur mis en oeuvre par le logiciel. Une étude s'appuyant sur une méthodologie beaucoup plus fine permettrait de hiérarchiser avec plus de précision les différents types de consultation et de ne pas additionner des valeurs de nature fondamentalement différente. Cependant, nous nous contenterons ici de mesures classiques, en considérant qu'elles restent comparables entre elles et avec toutes les autres mesures du même type, en espérant que des outils plus élaborés puissent à l'avenir affiner l'enquête.

---

<sup>243</sup> <<http://album.revues.org>>.

## Nombre de connexions au serveur revues.org



Les analyses quantitatives ont été réalisées pour la plupart sur une période d'un an : d'octobre 2003 à octobre 2004. Le mois d'octobre 2004 a été choisi comme mois de référence pour les analyses des fréquentations actuelles. L'indice « Visites » correspond au nombre d'accès au site de tous les visiteurs. Sont pris en considération l'adresse IP de l'internaute et le temps de sa connexion. Plus d'une heure d'inactivité sur une page du site signe la fin d'une visite. Une visite peut donc comprendre un nombre indéfini de pages visitées si l'internaute produit au moins un clic par heure. L'indice « Pages visitées » correspond au nombre de pages qui ont été consultées lors des visites. À chaque changement de page, une nouvelle page est comptabilisée. Il ne s'agit donc nullement du nombre de *hits*, qui constitue une mesure dédiée à la maintenance du serveur mais pas à l'évaluation rigoureuse d'usages humains.

Entre octobre 2003 et octobre 2004, Revues.org a reçu trois millions de visites et dix millions de pages ont été visitées. Pour la période du mois d'octobre 2004, 300 000 visites ont été comptabilisées et 870 000 pages visitées. La moyenne des visites quotidiennes s'élève donc à 10 000 visites par jour pour le mois d'octobre.

Nombre de visites par année
2001 : 280 000 visites
2002 : 760 000 visites
2003 : 850 000 visites
2004 : 3 millions de visites

On constate que la fréquentation de Revues.org a été multipliée par dix depuis 4 ans. Cette croissance connaît une très forte hausse depuis septembre 2003. Entre les mois d'octobre 2003 et d'octobre 2004, le nombre de visites sur Revues.org a augmenté de plus d'un tiers. 100 000 visites mensuelles supplémentaires ont été enregistrées. De même la comparaison des mois de juillet 2003 et 2004 indique que le nombre de visites a presque doublé, en passant de 70 000 (juillet 2003) à 130 000 visites (juillet 2004). Ce phénomène s'explique en grande partie par l'augmentation du nombre de personnes accédant à Internet à haut débit.

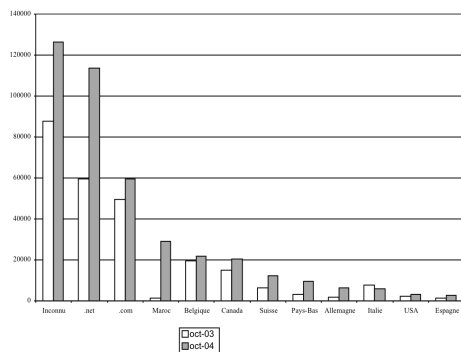
L'étude de la répartition des visites entre les diverses publications de Revues.org pour le mois d'octobre 2004 manifeste l'importance des usages de *Calenda* et de l'*Album des sciences sociales*. Elle illustre l'intérêt général que représentent les publications propres de Revues.org et leur rôle fédérateur. Il faut également noter l'importance des consultations des revues anciennement adhérentes à Revues.org, comme *Clio*, *Ruralia*, la *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, *Etudes photographiques*, *Cahiers d'histoire* ou *Corps et culture*. Cela indique la mise en place d'habitudes de lectures s'inscrivant dans le long terme. La croissance générale des consultations de Revues.org ne s'explique donc pas seulement par la croissance du nombre d'internautes connectés à haut débit et par l'augmentation du nombre de documents publiés en ligne par Revues.org. Des processus de fidélisation du lectorat sont manifestement à l'oeuvre.

La fréquentation mensuelle des revues varie entre 1000 et 30 000 visites par mois pour un titre. La revue *Clio*, *Histoire*, *Femmes Sociétés* a été l'objet de 300 000 visites d'octobre 2003 à octobre 2004. Pour le mois d'octobre 2004, elle comptabilise 27 000 visites, avec une moyenne de 900 visites par jour. La revue *Etudes photographiques* cumule quant à elle 13 500 visites au mois d'octobre 2004 tandis qu'elle en dénombre à peine 3 000 un an auparavant (octobre 2003). En l'espace d'un an, les visites du site de la revue ont augmenté de près de 400%. Plus généralement, toutes les revues de Revues.org ont connu une forte croissance de fréquentation. Il serait utile

de pouvoir comparer cette tendance avec les courbes de ventes à l'unité et d'abonnements.

D'autres éléments offrent les moyens d'entrevoir la portée internationale de Revues.org. Au mois d'octobre 2004, 51% des visiteurs se sont connectés depuis la France, 49% se sont connectés depuis le reste du monde. Le graphique présenté ci-dessous nous permet de savoir de manière détaillée, de quel pays, ou de quel type de domaine (.com ou .net) les visiteurs se connectent. La comparaison de la provenance des visiteurs entre les mois d'octobre 2003 et d'octobre 2004 montre que la croissance de fréquentation est commune à tous les lieux de connexion (excepté l'Italie). Il est notable que le Maroc connaît la plus forte hausse de fréquentation. Les équipements et l'usage se développant particulièrement dans ce pays, la population parvient ainsi à atteindre un niveau de fréquentation supérieur à celui de la Belgique, pays dont la population totale n'excède cependant pas le tiers de celle du Maroc. Un tel exemple souligne le rôle majeur de l'édition électronique scientifique en libre accès dans l'égalité des accès aux savoirs.

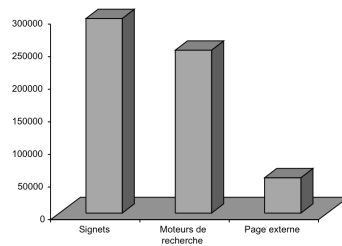
#### Évolution de l'origine des connexions



Alors que la domination du moteur Google occupe le devant de la scène, force est de constater que les moteurs de recherche ne sont pas les premiers fournisseurs de visites de Revues.org. Les visiteurs accèdent en effet aux pages de la fédération de revues d'abord par le moyen d'un signet pré-enregistré ou par une adresse inscrite directement dans la barre d'adresse du

navigateur, ensuite seulement par les moteurs de recherche (Google et Yahoo, pour les plus importants), enfin par un lien vers Revues.org publié par un site scientifique ou par un annuaire de liens. La plus grande part des visiteurs accède donc à Revues.org en ayant connaissance, au préalable, de l'existence du site. Il s'agit donc d'un public d'habités. Il en ressort que la fédération Revues.org est devenue un espace de référence auquel on accède directement et non par le seul hasard des résultats des moteurs de recherche dans un cadre généraliste. On peut imaginer que cette situation évoluera lorsque les moteurs de recherche spécialisés se seront développés et que leur usage aura pris de l'ampleur. Pour l'instant, les moteurs de recherche spécialisés sont dominés par l'anglais et les sciences dites dures (Google scholar<sup>244</sup> et Scirus<sup>245</sup>), tandis que l'usage de moteurs SHS francophones reste limité (Aleph<sup>246</sup>, In-extenso.org<sup>247</sup>).

Moyens d'accès à Revues.org en octobre 2004 (en nombre de pages visitées]



La Lettre gratuite et mensuelle de Revues.org, créée en janvier 2000, compte elle plus de 15 000 abonnés. Elle accueille mensuellement plus de

---

244 <<http://scholar.google.com/>>.

245 <<http://www.scirus.com/>>.

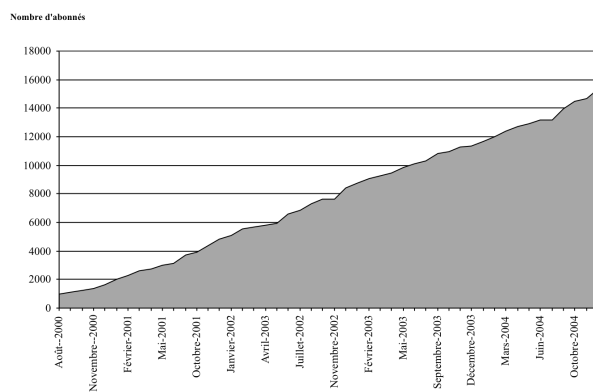
246 <<http://aleph.ens.fr/>>.

247 <<http://www.in-extenso.org/>>.



300 nouveaux abonnés. La courbe du nombre d'abonnés montre une grande régularité de croissance.

### Évolution du nombre d'abonnés à la Lettre de Revues.org



**Origine géographique des abonnés à la Lettre électronique de Revues.org en octobre 2004**



## 2] L'appropriation éditoriale et technique

Deux grands modèles de production de contenu scientifique en ligne se distinguent assez nettement. Le premier d'entre eux est un modèle de délégation. Dans ce cas de figure, les éditeurs délèguent à des organismes spécialisés la charge de la mise en ligne. Le second est un modèle d'appropriation. Ce modèle repose sur la conviction que la compétence liée au métier de l'édition électronique n'est pas extra-éditoriale et ne doit pas être sous-traitée, sauf dans ses dimensions purement informatiques.

Défendu par Revues.org, ce modèle d'appropriation permet une forte distribution de l'ensemble du système éditorial alors que le modèle délégué est centralisé par nature. Dans un système délégué, le risque de mise en place de *numerus clausus* est présent. Tenant compte du caractère fini des moyens disponibles, les cellules centralisées pourraient être contraintes de limiter le nombre de titres ou de documents dont la mise en ligne est possible. On sait également qu'une partie notable des innovations provient de la marge et non d'un centre souvent moins mobile. On court donc le risque de figer le paysage éditorial scientifique en ne favorisant pas l'émergence de nouveaux projets et de nouvelles équipes. Toute approche déléguée alimente ce risque car le modèle technique qui découle d'une structure centralisée est spécifique. Le modèle de délégation est en effet conçu comme une approche experte, s'appuyant sur les compétences d'une équipe spécialisée dont la productivité à temps plein et la haute technicité sont légitimement privilégiées. Le modèle d'appropriation, en revanche, place au centre du processus le simple utilisateur d'outils bureautiques qu'est un secrétaire de rédaction, un rédacteur en chef ou un membre de comité de rédaction. L'ensemble des choix techniques est organisé autour de ses compétences et de ses usages actuels. Il s'agit avant toute chose de ne pas grever l'emploi du temps des personnes chargées de la mise en ligne, considérée comme l'aboutissement d'un long travail d'édition scientifique classique, impliquant les auteurs, les comités de lecture et les personnes chargées des corrections et de la mise en forme finale. L'objectif consiste, en amont, à faciliter le travail d'édition électronique, à travers le développement d'outils techniques appropriés et de formations à l'édition électronique. Parier sur la formation plus que sur la sous-traitance revient à miser sur l'avenir et sur la banalisation de compétences qui feront peu à peu partie du cœur des métiers de l'édition. Chaque équipe éditoriale assume la

majeure partie du travail de mise en ligne et définit par conséquent des objectifs réalistes, en fonction de ses moyens propres. Dans un système distribué, les équipes sont de petite taille et les acteurs sont responsables des processus qu'ils mettent en oeuvre. On évite ainsi la mise en place d'une structure dans laquelle l'éditeur est un consommateur de services et ignore tout de la façon dont son nouveau métier est mis en oeuvre. Dans un modèle de délégation, l'allègement d'une partie du travail des éditeurs possède pour contrepartie une restriction de leur marge de manoeuvre éditoriale. Le modèle d'appropriation proposé par Revues.org permet aux équipes éditoriales de développer des compétences leur ouvrant la possibilité de créer une édition électronique à part entière.

## 2.1 Lodel, logiciel d'édition électronique

La mise en oeuvre du modèle d'appropriation passe par l'adoption d'outils adaptés à cet usage. Dans cet objectif, Revues.org a participé au développement de Lodel, un logiciel d'édition électronique dédié à l'édition électronique scientifique<sup>248</sup>. Ce logiciel est utilisé par les revues de Revues.org mais également par l'École des hautes études en sciences sociales, l'École nationale des chartes, l'Université de Poitiers, l'Université de Nice, la Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme. Ces établissements l'utilisent pour mettre en ligne des documents scientifiques tels que des revues, des actes de colloques ou des positions de thèses. Exclusivement disponible en ligne, ce logiciel permet de publier une revue électronique en important des articles issus d'un traitement de texte ou d'un logiciel de PAO, après un prétraitement rapide. Il a été conçu pour permettre une mise en ligne simplifiée qui puisse être assurée par les équipes des revues. La compétence informatique minimale pour utiliser Lodel correspond à un niveau bureautique. Le temps de travail nécessaire pour maîtriser le logiciel est très réduit car le logiciel n'impose pas de changements dans les habitudes des équipes éditoriales. Il s'adapte aux conditions concrètes et variées de travail des utilisateurs (Macintosh, PC, etc.), ce qui augmente sa simplicité d'adaptation. Le logiciel est pensé pour permettre aux revues d'assurer une mise en ligne très rapide sans céder sur la qualité éditoriale, le respect des standards techniques de l'industrie informatique et la structuration des contenus. Lodel a été conçu pour que

---

<sup>248</sup> <<http://www.lodel.org>>.

son utilisation constitue une part minime du travail d'un éditeur, dans la mesure où son métier principal est la sélection, la mise en forme et la révision de textes de qualité. Enfin, le système sépare totalement la forme du fond. Ainsi sont dissociés les processus liés aux contenus de ceux qui sont liés à la mise en forme, permettant aux éditeurs de se concentrer sur leur travail éditorial. Cela permet également aux revues de se doter d'une charte graphique spécifique marquant leur personnalité.

Une fois installé sur un serveur, Lodel est accessible *via* Internet à toute personne à laquelle le responsable éditorial accorde un droit d'accès. Cette disponibilité mondiale du logiciel permet de répartir la charge de travail entre plusieurs membres de l'équipe éditoriale. Elle s'adapte aussi bien à des équipes rédactionnelles dispersées qu'à des vies professionnelles nomades. La maintenance et l'évolution du logiciel ont lieu du côté du serveur, ce qui évite à chacun d'avoir à assumer l'installation et la mise à jour du logiciel. Cela donne également toute liberté aux éditeurs de travailler sur le système d'exploitation qui leur convient.

L'ajout de très forte valeur ajoutée dans le document n'est pas la tâche principale d'un éditeur. Une sémantisation minimale s'impose pour décrire correctement un document scientifique en ligne. Pour l'essentiel, il s'agit des éléments issus de la norme internationalement reconnue Dublin Core<sup>249</sup> ainsi que des éléments de structuration forte du document (plan, distinction entre texte, notes de bas de page, annexe, etc.). Mais il est risqué de s'engager dans une course à l'information bibliographique qui mènerait une hypersémantisation dont la conséquence directe serait l'augmentation du coût de la mise en ligne. Il est des informations bibliographiques qui dépassent largement les attributions d'un éditeur.

Les personnes chargées de la mise en ligne ne sont pas ingénieurs en informatique mais secrétaires de rédaction, rédacteurs en chef ou membres de comités de rédaction. Pour cette raison, Lodel est un logiciel simple d'accès et d'usage, dont les principes, le vocabulaire et le fonctionnement peuvent être intégrés dans le cadre de formations courtes. Dans cette optique, l'ensemble des processus complexes de respect des standards informatiques est assumé par le logiciel en arrière-plan. Afin de permettre une appropriation rapide et structurée de l'outil, l'équipe de Revues.org offre aux revues adhérentes une formation à Lodel. Une pré-maquette de revue

---

249 <<http://www.dublincore.org/>>.

est fournie gratuitement et est immédiatement utilisable. Cette formation est proposée à Paris dans les locaux de l'EHESS. Sa durée est de deux journées.

## **2.2 Politique de formation à l'édition électronique**

Revue.org a développé depuis deux ans une politique de formation à l'édition électronique en général et au logiciel Lodel en particulier. La spécificité de ces formations est d'offrir une vision large de l'édition électronique et des moyens techniques simples pour y parvenir. Ces formations occupent une place essentielle dans la réussite du projet de Revue.org et dans le processus de mise en ligne des revues. Leur objet consiste aussi à propager des compétences fortes en édition électronique, pour que l'édition électronique ne soit pas seulement une affaire d'informaticiens, mais soit aussi fortement intégrée dans le travail des acteurs de l'édition : les éditeurs et les scientifiques.

Trois types de formations sont organisés, correspondant aux niveaux d'utilisation du logiciel et aux objectifs des participants : la formation utilisateur s'adresse aux éditeurs amenés à gérer le contenu d'un site ; la formation expert s'adresse aux webmasters des sites : on y apprend comment réaliser une maquette de site et comment adapter un site à des besoins particuliers ; enfin, la formation des formateurs s'adresse aux utilisateurs habitués de Lodel qui souhaitent à leur tour délivrer des formations. Des formations intermédiaires sont envisagées, comprenant notamment des formations rapides d'une demi-journée et des formations à la structuration de contenus (Modèle éditorial, Modèle conceptuel de données, Schémas XML). Les formations de niveau utilisateur sont les plus fréquentes et font l'objet de nombreuses demandes. Ces formations sont organisées environ une fois par mois à l'École des hautes études en sciences sociales et comptent environ 16 participants à chaque session. Dans le cadre de leur soutien à Revue.org, l'Université d'Avignon, l'École nationale des chartes et l'EHESS mettent à disposition du personnel et une salle équipée pour la tenue de ces formations. Depuis 2004, la forte augmentation des demandes de formations s'explique par la croissance des adhésions de revues à Revue.org et par l'intérêt manifesté par des projets scientifiques de haut niveau, externes à Revue.org. Plus de 120 personnes ont déjà suivi une formation Lodel et il est prévu d'en former 175 pour l'année 2004-2005.

Un des objectifs de la formation réside dans la création d'une communauté d'utilisateurs qui communiquent, partagent, s'entraident pour une meilleure

circulation des expériences et des savoirs. Les formations ne sont pas conçues comme un simple service ponctuel, offert à des individus isolés : éditeurs, personnels des revues, webmasters sont invités à s'intégrer à une communauté de travail. L'échange des connaissances, des idées, des expériences est un gage de réussite et d'efficacité à long terme de la politique de mise en place d'une édition électronique. Les listes de discussion d'utilisateurs sont le principal outil mis à la disposition des stagiaires pour évoquer leurs difficultés et proposer leurs idées et besoins. Cette stratégie est nourrie par la volonté d'ouvrir les formations au-delà des revues candidates à l'adhésion à Revues.org ou des revues adhérentes à Revues.org : plusieurs dizaines d'autres projets émergent en dehors de Revues.org grâce à la synergie permise par le caractère ouvert des formations et par la licence libre du logiciel Lodel, qui est utilisable par tous ceux qui le souhaitent sans contrepartie financière. Au chapitre des publications utilisant Lodel sans être adhérentes à la fédération Revues.org, on citera par exemple *Corela (Cognition, représentation, langage)*<sup>250</sup>, *El Argonauta Español*<sup>251</sup>, *Encyclopédie Juridique des Biens Informatiques*<sup>252</sup>, *Fictions du savoir à la Renaissance*<sup>253</sup>, *L'écho de la fabrique*<sup>254</sup>, *L'idée de littérature dans les années 1950*<sup>255</sup>, *Livraison d'histoire de l'architecture*<sup>256</sup>, *Oliviana. Recherches sur Petrus Ioannis Olivi et les courants spirituels, XIIIe-XV<sup>e</sup>*<sup>257</sup>, *Theleme. Techniques pour l'Historien en Ligne : Etudes, Manuels, Exercices*<sup>258</sup>, *Upnet info, bulletin d'information mensuel de l'Université de Poitiers*<sup>259</sup>.

Les objectifs de formation dépassent le seul enseignement du logiciel Lodel. Ils concernent les enjeux de l'édition électronique, ses principes, le

---

250 <<http://edel.univ-poitiers.fr/corela/>>.

251 <<http://argonauta.imageson.org/index.html>>.

252 <<http://encyclo.erid.net>>.

253 <<http://fabula.org/colloques/sommaire78.php>>.

254 <<http://echo-fabrique.ens-lsh.fr>>.

255 <<http://fabula.org/colloques/sommaire46.php>>.

256 <<http://lha.enc.sorbonne.fr/>>.

257 <<http://www.oliviana.org>>.

258 <<http://theleme.enc.sorbonne.fr>>.

259 <[http://edel.univ-poitiers.fr/upnet\\_info](http://edel.univ-poitiers.fr/upnet_info)>.

fonctionnement et les bonnes pratiques du Web. Il est apparu crucial de sensibiliser en profondeur les participants aux principes et enjeux de l'édition électronique scientifique. Ces enjeux croisent les dimensions techniques, éditoriales et même, en certains points, politiques. Ainsi sont évoqués les problèmes liés à la citabilité des documents scientifiques sur le Web et à leur pérennité, ce qui permet de distinguer les formats structurés des formats non structurés, ainsi que les formats ouverts des formats fermés. La question de l'accessibilité jouit d'un traitement particulier, ce qui permet d'évoquer l'adaptation des sites à des lectorats éloignés et économiquement fragiles ainsi qu'aux personnes handicapées. Les formations enseignent la nécessité de respecter les standards du Web, pour garantir la pérennité des données, gagner en visibilité, structurer et sémantiser l'information. Cela répond à un ensemble de bonnes pratiques. Les formations visent aussi à sensibiliser les participants au contexte technique général de l'édition électronique, à travers la présentation des formats, des nouveaux outils d'édition et de leur comparaison avec les anciennes pratiques. Les standards d'interopérabilité permettent d'évoquer les enjeux de l'échange, de la circulation et de la visibilité de l'information scientifique sur Internet. De très nombreuses notions doivent donc être explicitées pour un public peu familiarisé avec le Web. Sont ainsi évoqués, de façon très simple, les sites dynamiques, les Systèmes de gestion de contenus (CMS), Unicode, les feuilles de style (CSS), les standards du Web (le XML, le protocole du W3C, les métadonnées Dublin Core, le Mouvement des archives ouvertes s'appuyant sur le protocole OAI). Cette présentation d'ordre général vise à accompagner les participants dans leurs choix techniques et à vulgariser les problématiques techniques actuelles du Web.

La suite de la formation consiste à transmettre des moyens techniques permettant d'élaborer la mise en ligne d'un site de revue, cette maîtrise étant le premier échelon de compétence à acquérir pour un tel projet. Après l'enseignement théorique, les stagiaires peuvent travailler sur un espace de formation dédié, dans lequel ils peuvent introduire leurs propres documents. S'exerçant en situation réelle, avec des documents sur lesquels ils travaillent au quotidien, ils sont immédiatement confrontés à l'utilisation de l'outil et à des interrogations sur les moyens de l'adapter à leurs besoins particuliers.

La pédagogie adoptée a évolué grâce à des bilans consécutifs aux formations afin de gagner en efficacité. Il a fallu résoudre, par une pédagogie adaptée, des difficultés de divers ordres. Le niveau des participants en informatique accuse notamment une grande hétérogénéité, qu'il faut compenser par un accompagnement individualisé en fonction des difficultés et des particularités du projet d'édition électronique de chacun.



L'adjonction d'un accompagnateur au formateur principal a permis de réduire considérablement cette difficulté. Dans la même perspective, la durée des formations est passée d'une à deux journées. Cela permet aux stagiaires de stabiliser les notions apprises et se confronter à des difficultés concrètes liées à un travail sur leurs propres documents. Le principe pédagogique des formations est de permettre aux participants de travailler très rapidement sur leur projet personnel pour stimuler leur motivation et d'alterner les séquences théoriques et les séquences pratiques pour dynamiser le déroulement de la formation. Le principe d'un suivi post-formation s'est avéré très utile et apprécié par les participants. Les listes de discussion mises en place autour de Lodel leur offrent la possibilité de communiquer entre eux et avec les formateurs. De plus, les espaces électroniques personnels utilisés lors des formations sont mis à la disposition des stagiaires durant au moins un mois après la formation. Certains de ces espaces sont ouverts en dehors du calendrier des formations pour permettre à des personnes de prendre connaissance du logiciel.

L'édition électronique est fréquemment considérée comme un facteur de désintermédiation favorable à l'expression individuelle mais néfaste à la qualité des contenus publiés. En réalité, l'apparition de nouveaux outils n'a jamais induit la disparition systématique des intermédiaires. Leur pertinence et leur nécessité reste en effet entière quand il s'agit de corriger un texte, de le valider ou de le discuter. Le modèle de Revues.org montre que l'appropriation des méthodes et des outils de l'édition électronique peut se faire dans un cadre académique strict, respectant des procédures de validation rigoureuses. Nous assistons donc moins à un processus de désintermédiation qu'à une mutation de procédures d'édition. Accompagner cette mutation en favorisant l'émergence de projets innovants est la mission que s'est donnée Revues.org

Maria Teresa Di Marco<sup>260</sup>,

Le réseau, la communauté scientifique, la transmission du savoir: une recherche sur le site Cromohs.

Cette intervention est la synthèse d'une recherche, mandatée par le P.N.E.R.<sup>261</sup> et réalisée par Mnemosine/Mediasfera (par les soins de Peppino Ortoleva et Maria Teresa Di Marco). Cette recherche, dont le début remonte à mai 2001, avait pour but d'analyser l'utilisation concrète d'Internet dans le domaine des sciences humaines et les répercussions que la révolution de la technologie informatique et télématique va produire sur les pratiques professionnelles des historiens et de scientifique, ainsi que sur les modes transmission du savoir<sup>262</sup>.

Les opinions en ce domaine oscillent entre deux extrêmes. D'un côté la tendance à penser que « tout change avec le réseau » (s'appuyant sur des prévisions concernant la communauté scientifique « en temps réel », et la *paperless society* qui porterait en elle la fin des revues académiques, des bibliothèques, voire même des archives comme lieux physiques) et de l'autre celle qui conduit à soutenir qu'une révolution télématique dans l'activité intellectuelle n'a pas eu lieu et n'aura jamais lieu, qu'il y aura tout au plus de nouveaux instruments à disposition.

D'autre part si l'utilisation d'Internet par les communautés scientifiques en sciences naturelles date des années 80, voire, dans certains cas, des années 70, jusqu'à ces dernières années, historiens et spécialistes des sciences humaines l'utilisaient fort peu.

---

<sup>260</sup> Mnemosine-Mediasfera, Firenze.

<sup>261</sup> Le Programme Numérisation pour l'Enseignement et la Recherche, confié par le MENRT à la Fondation Maison des Sciences de l'Homme (FMSH), a été lancé en janvier 1999, pour une durée de 3 ans. Il avait pour objet de conduire un travail de réflexion sur les usages et le besoin de contenus numérisés pour l'enseignement et la recherche et d'établir des cahiers des charges (juridique, technique, éditorial...) pour l'accès en ligne à ces ressources.

<sup>262</sup> Nous remercions le PNER, en particulier Philippe Chevet, d'avoir gentiment permis la diffusion des résultats de la recherche.

Les sociologues des sciences considèrent que les temps, les formes, les procédés de validation des résultats scientifiques ont changé à la suite de la diffusion d'Internet, qui a permis la naissance d'un réseau de circulation presque simultané, dans lequel les hiérarchies et les formes traditionnelles d'autorité sont partiellement recodifiées. Dans le domaine de l'histoire, et des sciences humaines ce processus est encore en cours; une grande partie des ressources qu'on trouve sur Internet ont toujours la forme des publications traditionnelles et se présentent comme la pure « traduction numérique » de dispositifs papiers : livres, revues, newsletters.

En ce qui concerne les activités liées à l'usage de ces ressources, on peut sans doute affirmer que la plupart de ceux qui y écrivent pensent s'adresser à des lecteurs. Si nous considérons, de façon différente, ces destinataires comme des usagers, pour lesquels la lecture est seulement l'une des formes de relation avec le média et les auteurs, nous pouvons essayer de comprendre non seulement les réalités concrètes des habitudes et des temps d'absorption des informations, mais aussi les processus par lesquels les différentes formes de circulation du savoir expriment les changements de la communauté scientifique et en même temps, dans une certaine mesure, les produisent.

Un autre aspect problématique concerne le caractère social du travail de recherche qui, en ces dernières années, a été mis en évidence par la sociologie de la science dans les disciplines des sciences naturelles. Avec le développement du réseau et de l'informatique appliquée aux sciences humaines, cet aspect apparaît dans ses implications idéologiques. Ce qui circule sur la toile est en réalité essentiellement constitué de produits culturels semi-finis, déjà riches de contenus en partie originaux, mais destinés à être ultérieurement enrichis. Dans cette optique, le moment de la publication n'est pas un aboutissement, mais bien la fixation temporaire d'un résultat destiné de toute manière à être non seulement amélioré, mais remis en circulation, voire réécrit, éventuellement par d'autres personnes.

Cette nouvelle représentation, fondée sur l'idée de semi-élaboration culturelle, peut permettre de souligner les nouveautés effectives que le nouveau cadre technico-institutionnel a introduit dans les conceptions traditionnelles d'« auteur », de « public », de « texte ».

Ce changement, ou, plutôt, cette prise de conscience, porte en elle d'autres nouveautés de large portée dont une socialisation accélérée du travail intellectuel, qui permet de penser différemment le projet d'œuvres collectives, ou encore la crise de la notion d'auteur, sur laquelle se fonde tout notre système culturel.

## 1] L'étude de cas

L'enquête que nous avons conduite sur l'emploi des ressources télématiques par les sciences humaines et l'histoire s'est concentrée sur une étude de cas, relative au site Cromohs<sup>263</sup>, qui, dans son articulation intérieure (revue et bibliothèque digitale) et dans son caractère international et largement interdisciplinaire, promettait de fournir un champ d'étude pertinent des problèmes ainsi énoncés.

Cromohs est une revue – la première revue d'origine académique entièrement électronique distribuée à travers le Web – d'histoire de la culture historique européenne, qui publie des essais originaux, des articles, des comptes-rendus, des matériaux de recherches. Le site donne également accès à une base de données bibliographiques sectorielles très à jour, qui permet des recherches automatiques en ligne et fournit des informations sur les activités de recherche et les congrès dans les disciplines concernées (histoire des idées, de la culture, de l'historiographie, de la profession et de la méthodologie historique, des institutions académiques de recherche enfin).

Lorsque le projet débuta en 1995, les journaux télématiques d'origine académique étaient encore relativement peu nombreux, même s'ils semblaient promis à un développement sans bornes, car ils permettaient de réduire les dépenses de publication et les temps de parution et de circulation des textes de recherche. Il s'agissait d'une contribution au processus de mutation des formes de la profession et de ses rites internes, qui avait déjà commencé avec la naissance des listes de discussions, les expériences de didactique en ligne et la mise sur pied de projets qui n'étaient plus soumis à la supervision des autorités traditionnelles du monde académique.

Dans le contexte italien, cette initiative assumait une signification particulière, en regard des résistances du monde universitaire traditionnel, qui considérait sans doute comme dangereux pour lui le potentiel subversif des modes de publication et d'accréditation de produits sur lesquels il prétendait garder une forme de contrôle exclusif.

C'est cette argumentation qui a également présidé à la construction d'une bibliothèque de textes historiographiques, *Eliohs* <[www.eliohs.unifi.it](http://www.eliohs.unifi.it)>, qui, dès les premières mises en place, a fait partie du projet. Eliohs est une bibliothèque, à la fois numérique et virtuelle : numérique car son premier

---

<sup>263</sup> <<http://www.cromohs.unifi.it>>.

noyau est constitué d'éditions en ligne de textes préparés et numérisés par la rédaction de Cromohs ; virtuelle car elle offre à ses usagers un véritable réseau de services, constitué non seulement de ses éditions numériques, mais aussi d'un système de liens qui renvoient à d'autres offres de textes digitaux, liens soigneusement sélectionnés par les coordinateurs scientifiques sur la base de critères rigoureux de qualité et de pertinence.

Les deux entreprises, Cromohs et Eliohs (fruit de la collaboration des universités de Florence et de Trieste) assez rapidement, ont gagné en réputation et en respectabilité dans le monde académique international. Elles figurent dans les principaux index internationaux de ressources électroniques pour l'histoire, mais sont, en même temps, indexées dans les répertoires traditionnels comme Historical Abstracts et America History and Life, publiés par ABC-Clio.

Le soin particulier que les éditeurs ont apporté à leur activité du point de vue de l'offre - en gardant un standard de qualité dans le choix des collaborateurs, dans le contenu des contributions et dans la rigueur des éditions originales des textes dans Eliohs (ce qui a permis de démontrer que le moyen électronique n'entamait en aucun cas la qualité scientifique) est une des raisons possibles de ce succès.

## **2] L'évolution de l'enquête**

La coopération et la participation active des coordinateurs du service, de ceux qui s'occupaient du graphisme et de la gestion technique, ainsi que des rédacteurs, nous a permis de réaliser une observation fine tout en prenant en compte une pluralité de points de vue. À l'analyse des usages, nous avons donc adjoint l'étude des logiques suivies par les administrateurs du site, d'abord dans la configuration du service, puis dans sa mise à jour et dans sa modification. Nous avons ainsi pu montrer l'existence d'interactions entre les utilisateurs et leurs pratiques et l'action des coordinateurs scientifiques ce qui constitue, en soi, un écart par rapport au modèle de la revue classique sur papier.

Nous avons utilisé des instruments variés. Certains, de caractère quantitatif, avaient comme but l'étude du flux des visiteurs et la décomposition dudit flux sur la base de certaines données générales (les choix faits parmi les différentes offres du service, les façons d'y accéder, les temps d'utilisation etc.). D'autres étaient de type qualitatif et permettaient l'étude des activités

concrètes des usagers et la compréhension de leurs logiques, en poussant la recherche au-delà, si possible, des choix consciemment effectués.

En ce qui concerne la recherche quantitative, dès le mois d'avril de façon expérimentale, puis de façon définitive à partir des mois de mai-juin et ce grâce à l'approbation du P.N.E.R., la fréquentation du site a été systématiquement observée. Grâce au logiciel d'analyse Webalizer, adapté aux nécessités de la recherche par l'un des collaborateurs du projet (Michele Giani), il a été possible de relever pendant les six derniers mois :

- le nombre des accès quotidiens et horaires
- la durée de l'utilisation
- les préférences à l'intérieur du site
- la provenance des usagers
- les parcours de recherche les plus suivis.

Les instruments consacrés à la recherche qualitative étaient : l'observation d'un groupe-test d'utilisateurs de la région florentine ; une interrogation directe des utilisateurs pendant l'acte d'usage (fenêtres de dialogue) ; un entretien avec les coordinateurs du site afin de déterminer les moyens de l'interaction avec les usagers.

Un système articulé d'instruments de mesure nous a permis d'élaborer quelques statistiques.

Le premier élément frappant est l'existence d'un noyau de visiteurs relativement stable, entre deux cents et deux cent cinquante journallement, qui connaît un déclin relativement léger pendant les mois traditionnellement dédiés aux vacances (surtout le mois d'août), notamment en Italie. Plus nette est la diminution de la consommation le dimanche. Nous pouvons supposer, en première analyse, que les usages du site se font majoritairement depuis le lieu de travail, c'est-à-dire essentiellement depuis les universités. Cette hypothèse est contredite par les données relatives aux heures de connexion : les visites sont concentrées surtout pendant les heures de l'après-midi, mais elles atteignent un pic à 22 heures et elles restent considérables même au cœur de la nuit.

De l'analyse des pages d'accueil, il est évident que l'accès au site se fait le plus souvent de façon directe et non pas à travers des pages de liens d'autres sites. C'est une donnée significative, qui laisse présumer qu'existe un fort pourcentage d'usagers habituels parmi les lecteurs du site, dont la plupart ont probablement inséré l'adresse du site parmi ses « favoris ». Le sentiment qui naît à la lecture de ces données est qu'existe un cercle d'utilisateurs fidèles, pour lesquels le site, et en particulier, ses services, et ses ressources

de banques de données, sont des sources habituelles d'information. Toujours à travers l'analyse des pages d'accueil, on peut en outre noter que la consultation des services du type bibliothèque numérique et virtuelle prévaut probablement sur les autres usages.

Enfin, la donnée sur les accès par pays semble indiquer une prévalence d'utilisateurs italiens, mais en même temps un usage diffus parmi plusieurs pays étrangers, européens et non-européens, ce qui nous permet de considérer la communauté des utilisateurs de Cromohs, comme une communauté internationale.

Le groupe test comprenait en tout six personnes – professeurs, étudiants, bibliothécaires de l'université de Florence, et un archiviste professionnel – signalées par Rolando Minuti (Cromohs) comme des utilisateurs du site. Il a été animé par Maria Teresa Di Marco (Mnemosine) et précédé d'une brève présentation par Rolando Minuti et Peppino Ortoleva.

Il a d'abord été demandé aux participants de définir leur rôle d'utilisateurs et donc d'essayer de déterminer « ce que le site représente pour eux ».

La définition d'utilisateurs habituels du site a été, en général, refusée : pour tous les participants, il s'agit d'un usage instrumental sur la base de besoins occasionnels. La contradiction avec d'autres aspects de la recherche (qui semblent indiquer l'existence d'un noyau dur d'utilisateurs) n'est probablement qu'apparente : l'accès fréquent au site n'est pas perçu par les intéressés comme très significatif, mais par rapport au site, d'un point de vue objectif, il permet d'identifier un public stable, relativement fidèle et plutôt exigeant.

Parmi les personnes présentes, certaines ont souligné leur difficulté à interagir avec les nouvelles technologies, mettant en avant des raisons liées à leur propre caractère et/ou à leur formation, et s'opposant de façon implicite aux nouvelles générations représentées en général par les étudiants.

Pour ce qui est de la définition du site, la difficulté majeure est apparue de façon extrêmement évidente : il s'agit de transposer une définition propre aux modèles déjà existants dans le monde des médias plus classiques (archive, bibliothèque, revue) dans la dimension télématique. De manière générale, on peut dire que les participants croient à une forme mixte dans laquelle des modèles différents peuvent s'intégrer entre eux, sans s'exclure pour autant. Il s'agit pourtant d'une vision idéale.

Invités à évoquer l'usage pratique du site (et aussi de sites similaires à Cromohs) tous les utilisateurs présents ont été unanimes sur le fait que la priorité absolue pour eux est la recherche d'informations ponctuelles et très

précises : le modèle prédominant qui en découle est donc celui de la banque de données ou du catalogue de consultation.

Par rapport à la dimension papier/physique, et malgré des divergences de points de vue, les participants ont souligné la plus grande facilité d'usage et accessibilité des sources télématiques, même si ceux qui avaient exprimé une difficulté d'interaction avec les nouvelles technologies ont confirmé leur propre lien, à cause des pratiques d'utilisation, mais aussi pour des causes affectives, avec les archives papier. Outre la facilité de la consultation (se connecter depuis la maison, éviter les difficultés d'organisation et les difficultés bureaucratiques), la nature informelle de l'accès a également été soulignée. Cette caractéristique de la communication télématique, reconnue par tous, a été accueillie par certains, notamment par les étudiants, comme positive, tandis que les professionnels du secteur archivistique, sans réellement la considérer comme négative, l'ont accueillie comme moins « scientifique ».

Tous les participants ont cependant souligné que le risque implicite dans le domaine télématique était la possibilité de se perdre en renvois qui éloignent, au lieu de rapprocher d'un objectif de recherche défini.

La dimension physique de la pratique des archives est également rapportée à la forme de l'écriture : la participante la plus « conservatrice » du groupe défend un modèle manuscrit des archives, dans lequel l'information est acquise à travers le fait de copier à la main et donc en sélectionnant l'information la plus pertinente.

Presque tous les participants ont souligné leur difficulté à utiliser les textes-écran et déclarent imprimer toujours les documents, que ce soit pour faciliter la lecture ou pour avoir la sensation de possession du document.

Par rapport au risque de dispersion, une solution a été trouvée dans la recherche d'une sorte de garantie, une signature qui, faisant autorité, présélectionne une information autrement ingérable et nous la rend en termes de liens ou de documents (pour éviter de « naviguer dans le mare magnum sans avoir une boussole de référence »).

La revue semble, d'après certains participants, le cadre le plus à même d'apporter ce type de garantie (la référence implicite est celle des revues académiques spécialisées).

D'autre part, il est évident que les usagers perçoivent le site comme très lié aux personnes qui l'animent et l'administrent et qui, du moins pour ce qui est de ce groupe, constituent le véritable relais fonctionnel vers le site. Que l'on parle d'étudiants ou de personnes faisant partie du monde académique ou archivistique à quelque titre que ce soit, c'est le lien personnel qui fait connaître et qui suggère la pratique d'utilisation. À une question précise sur



les moyens possibles pour augmenter la visibilité du site, le groupe a suggéré la possibilité de développer des « newsletter », en prévoyant une mise à jour dont les utilisateurs seraient informés directement par mail.

D'après les coordinateurs du site, Rolando Minuti et Guido Abbattista, le projet initial mettait en avant le fait de pouvoir explorer les possibilités d'innovation que les nouveaux moyens technologiques et de communication pouvaient introduire dans les logiques de l'édition académique traditionnelle, qu'ils considéraient fossilisée et bureaucratique, mettant particulièrement en avant la lenteur des processus de publication, le coût élevé et la gestion complexe du rapport avec l'auteur.

Les coordinateurs ont souligné avec emphase la présence, derrière l'initiative Cromohs, d'un projet culturel précis lié aux recherches internationales d'histoire de l'historiographie, auxquelles tous deux participaient en tant que membres de la Commission d'Histoire et Historiographie du Congrès international de Sciences Historiques.

L'objectif initial du projet du site était de faire converger des thèmes diversifiés, et de croiser des documents de statut différent. De ce point de vue, la dimension télématique s'était présentée comme une possibilité extrêmement favorable à la fois en termes de visibilité et en termes de flexibilité, permettant d'éviter les logiques hiérarchiques qui se créent dans les rédactions traditionnelles.

La récupération des matériaux sélectionnés avec soin et en général difficiles à trouver (une sorte de bibliothèque), d'une part, et, d'autre part, la création d'une aire de débat dans laquelle, aux contributions des participants, pouvaient s'accoler des commentaires et des éléments de débat (une sorte de revue interactive) constituaient les deux objectifs du projet initial du site. L'expérience a montré que non seulement ces deux espaces étaient distincts, mais encore que le premier prévalait sur le second. Les raisons de cet état de fait ont été attribuées principalement au manque de ressources : à ses débuts, la toile était perçue comme le moyen d'une simplification absolue. Puis, avec le développement du projet, il est apparu impossible de gérer la machine rédactionnelle sans ressources adéquates. La bibliothèque, au contraire, a eu la possibilité de se développer de façon autonome, même si, par rapport au projet initial, on a un peu perdu la dimension hyper-textuelle et multimédia (encore une fois à cause du manque de ressources).

En outre, les coordinateurs ont souligné comment l'évolution même du Web les a conduits à faire une distinction entre les deux espaces qui sont devenus

progressivement autonomes. La bibliothèque en particulier a changé, passant d'une collection d'éditions télématiques, à une véritable étagère thématique.

En ce qui concerne les projets de développement futur de la revue, l'introduction d'un véritable éditeur (l'Université de Florence) qui pourrait apposer son propre sigle sur le site de Cromohs et garantir le dépôt légal des matériaux à la Bibliothèque Nationale de Florence était censé permettre, à l'époque de l'enquête, le développement de nouvelles activités, parmi lesquelles l'impression à la demande.

### 3] Conclusions

Les résultats de cette recherche conduisent à deux types de conclusions. Les premières concernent la possibilité d'une évaluation du site et de ses services, à la lumière de cette étude. D'autre part, nous avons pu élaborer d'autres hypothèses théoriques qui élargissent nos horizons et ont nourri notre introduction.

Un regard rétrospectif sur l'activité du site durant les dernières années ouvre sur un panorama somme toute réconfortant et qui restitue l'image d'une production en mouvement. Si nous considérons la naissance de *Cromohs* comme le lancement d'une nouvelle revue spécialisée dans la recherche en histoire de l'historiographie, il est indéniable que l'opération a eu un certain succès.

La revue a publié, dans six macro contenants annuels, une trentaine d'essais originaux, ainsi que de longs comptes-rendus critiques. Certains de ces essais – tous d'origine académico-professionnelle – sont en réalité le fruit de recherches et de réflexions bien plus proches d'une monographie que d'un article de revue. D'autres essais contiennent des textes inédits d'une grande valeur scientifique.

Les usagers, les professionnels de la recherche, le monde de l'édition traditionnelle, de la presse périodique, de l'édition en ligne et, en général, les acteurs qui s'occupent des applications télématiques pour la recherche historique, ont émis des avis très positifs et encourageants.

Il ne faut pas non plus négliger le fait que *Cromohs* a très certainement bénéficié de l'effet d'entraînement qu'a eu sur lui une autre initiative éditoriale parallèle, celle de la bibliothèque numérique, qui, dès le début, a soutenu la revue télématique et a certainement contribué à son succès. Il

s'agit de deux produits conçus et nés comme un tout indissoluble et qui ont progressé de manière absolument simultanée.

En conclusion, une réflexion sur les perspectives de *Cromohs* ne peut que se fonder sur les résultats obtenus et sur leur évaluation à la lumière des attentes initiales du projet. Par rapport à ces dernières, ce qui s'est avéré le moins satisfaisant est l'interactivité de la revue, c'est-à-dire sa capacité à devenir un véritable lieu d'échange et d'interaction à l'intérieur d'une communauté d'étude de dimension internationale. Le recours à l'outil télématique avait été pensé en fait non seulement pour éliminer l'aspect financier, et optimiser les temps de rédaction et de production éditoriale, mais aussi pour permettre la construction autonome d'une communauté de chercheurs, liés par la même conception de la communication, en mesure de gérer de vrais séminaires en ligne. Si les conditions pour y parvenir existent sans aucun doute, atteindre un tel but reste un des objectifs les plus importants du site.

D'un point de vue plus général, la recherche a démontré l'ambivalence du pacte de communication d'un site Web, qui oscille entre deux pôles dont le premier est le site comme médium, c'est-à-dire comme vecteur de circulation de contenus entre différents sujets. Dans cette acceptation, le Web est à son tour porteur d'ambivalence, hésitant entre le modèle traditionnel de la communication interpersonnelle (de dialogue entre deux personnes ou à l'intérieur d'un groupe restreint), et le modèle de la communication de masse (ou « broadcasting », où la distinction et la séparation entre un sujet unique et la « masse » apparaît comme un facteur poussant fortement à la passivité). L'autre pôle est le site comme instrument, comme un objet mis à disposition du bénéficiaire-usager, pour la réalisation d'objectifs concrets. Dans sa fonction d'outil, l'ambivalence du Web se situe entre ce que nous pouvons appeler le modèle de l'ustensile et le modèle de la machine : l'ustensile entendu comme objet actionné et programmé par ceux qui l'utilisent, la machine entendue comme dotée de son propre programme. Si nous voulons éviter le recours à la métaphore nous opposerons le site comme instrument pour la réalisation d'objectifs personnels de l'usager *versus* le site comme instrument pour la réalisation d'objectifs partagés, ou supposés tels, parmi la communauté des usagers.

	action individuelle	action coordonnée
Médium	Aa (moyen interpersonnel)	Ab (moyen de masse)
Instrument	Ba (ustensile)	Bb (machine)

Durant la période du grand enthousiasme pour le Web (seconde moitié des années 1990), la conviction que la distinction entre médium et outil allait progressivement disparaître dans l'usage courant du Web était répandue, tout comme l'était l'idée que la logique du réseau favoriserait une communication de type interpersonnel au détriment de la communication plus unidirectionnelle, traditionnellement associée à la notion de « communication de masse ».

En réalité, les choses sont bien plus complexes. La fonction médiale du Web n'a pas absorbé la fonction instrumentale. Non seulement les deux logiques restent distinctes, mais la logique instrumentale l'emporte généralement sur l'autre. La communication interpersonnelle de type horizontale, considérée comme typique du réseau, est en réalité bien moins répandue que ce que l'on imagine, et elle se présente surtout dans des situations « protégées » par l'anonymat (chat), ou par des règles fortes d'appartenance (listes de discussion fermées ou d'accès fortement sélectionné). En dehors de ces contextes, la méfiance et la crainte de s'exposer semble prévaloir : c'est pourquoi l'usage d'outils fortement personnels s'accompagne de l'attente d'un service de communication-information unidirectionnel, où la responsabilité de communiquer appartient à une seule personne ou à un groupe de personnes.

L'expérience des coordinateurs de Cromohs, qui gèrent maintenant un service mixte de revue-newsletter et de banque de données, parce que c'est l'exigence précise de leur public, est par conséquent doublement paradigmatique. Leurs usagers constituent un modèle de public que nous pouvons nommer une « communauté faible », ou peut-être plus exactement de basse intensité, dans la mesure où il possède les caractéristiques objectives de la communauté (un nombre limité de personnes qui partagent plusieurs aspects d'une culture commune et qui suivent des logiques de comportement assez semblables) sans en avoir cependant l'esprit d'appartenance ni même un modèle de communication horizontale. Paradigmatique aussi apparaît le rapport entre le service et le public, où l'échange est continu et déterminant pour les responsables de ce service : en somme nous sommes en présence d'une véritable communauté de basse intensité, mais dotée d'une « voix » propre qu'il n'est pas difficile d'écouter.

Dans cette situation, le modèle d'autorité propre à la tradition académique continue de se présenter comme prédominant sur le plan normatif, mais il a

perdu une partie de ses propres bases, et n'a pas été pour autant remplacé par un autre modèle tout aussi consolidé. La communauté de basse intensité est aussi une communauté en pleine transition, sur le plan institutionnel et sur celui des conventions qui la lient.

Bien qu'il soit communément reconnu aujourd'hui que les processus d'élaboration et de validation de la connaissance scientifique sont aussi et dans certaines phases surtout, des processus de communication et qu'ils sont donc régulés par les normes relatives à la transmission de signes et aux échanges symboliques, il n'en est pas moins vrai qu'historiquement les détenteurs de position d'autorité et de pouvoir dans les communautés scientifiques définissaient leur propre autorité et leur propre rôle, non sur la base de leurs fonctions de communication, mais sur la base de rôles, réels ou supposés, de type « fondamental », liés uniquement à la production de la connaissance et à son élaboration et évaluation critique. Autrement dit, la fonction de communication, bien que réelle, était perçue comme subalterne et purement accessoire.

Tout cela est démontré par la gestion traditionnelle (et aujourd'hui encore très ancrée) des revues scientifiques, dans laquelle on distinguait et on distingue encore entre les rôles en fonction essentiellement de leurs liens avec les processus de sélection et de validation des contenus. Les rôles plus strictement liés à la communication (de la sélection des canaux pour atteindre le public aux choix considérés généralement comme marginaux, comme le graphisme), sont délégués aux maisons d'édition ou à des responsables de rédaction ayant souvent un rôle inférieur dans les hiérarchies académiques.

Il se peut que tout cela soit l'effet d'une compréhension déformée des vrais processus de la production scientifique, voire même d'une fausse conscience et que l'accroissement actuel de l'attention des chercheurs pour les processus de communication constitue une forme de « prise de conscience » positive. Mais il est certain que le cadre s'est modifié, dans la mesure où aujourd'hui, un nombre croissant de chercheurs se penchent sérieusement sur la question de la gestion des médias et des canaux de communication, dont ils tirent des positions de pouvoir et des identités professionnelles spécifiques. Et que bien d'autres voient dans leur compétence médiatique, non seulement un outil de travail, mais une des clés pour se positionner dans la communauté scientifique, à l'inverse, certains voient dans leur maigre compétence médiatique un problème qui pourrait peser dans leur positionnement académique et scientifique.

Il s'agit ici aussi d'un processus encore en cours, et qui pour le moment ne touche que certains segments des communautés scientifiques. Mais c'est ce

qui rend notre étude significative, car elle met en lumière les premiers signes de ce passage. Le site et le service que nous avons étudiés sont encore, dans la communauté des historiens italiens et européens, un phénomène considéré comme relativement pionnier. Nous voyons cependant déjà émerger des rôles et des problèmes nouveaux, en fait en partie anciens, mais qui ont été considérés jusqu'à peu comme typiquement éditoriaux : des droits d'auteurs au monitoring des accès.

D'autre part, l'utilisateur a aussi (ce que nous pouvons déduire de nombre d'interventions du groupe de référence), plus que dans le passé, une plus grande conscience du canal de communication à travers lequel la connaissance lui est transmise, ainsi que des problèmes spécifiques de ce canal.

La recherche avait débuté par une interrogation relative aux implications du passage d'un canal de communication à un autre. Nous savons aujourd'hui que nous sommes encore et que nous resterons longtemps dans une situation, non de passage linéaire, mais de choix entre différents canaux de communication et qu'il se pourrait que les nouveautés les plus profondes et les plus durables ne dérivent pas du fait que l'on utilise de nouveaux moyens de communication pour la recherche scientifique, mais du fait que tout le monde est désormais en partie conscient que les moyens utilisés ne sont pas neutres.



Philippe Rygiel<sup>264</sup>,  
Les sites des archives départementales françaises état des  
lieux

Nous voudrions ici explorer, non pas tant les promesses que le réseau offre aux historiens, que le produit, à une date donnée, de l'action d'institutions liées à l'activité historique. Il ne s'agit pas là de condamner implicitement les textes programmatiques ou théoriques qui tentent de discerner les futurs possibles, nous nous sommes nous-même déjà livrés à cet exercice<sup>265</sup>, mais d'observer les produits de l'activité concrète de professionnels et d'institutions confrontés à Internet. En effet, l'usage de l'informatique et la pratique des réseaux sont aujourd'hui assez fréquents pour que nous puissions examiner des usages institutionnels et professionnels du réseau, normaux ou routiniers et non seulement quelques entreprises pilotes et quelques sites expérimentaux. Ce type d'enquête, à la fois étude des formes de l'appropriation d'un dispositif technique et pour les historiens que nous sommes, confrontés à de rapides transformations des dispositifs de production et de diffusion du savoir historique, production de matériaux nourrissant une réflexion sur les changements en cours, est rarement conduit de façon systématique, ce qui suffit à justifier son utilité.

Les sites des archives départementales françaises offrent, dans cette perspective, un bon point d'observation. Ils sont en effet nombreux, ce qui permet de repérer des tendances et de ne pas surestimer peut-être la rapidité des bouleversements que promettent quelques sites exceptionnels. D'autre part, les institutions les produisant et les nourrissant ont mêmes missions, même organisation et même statut, et sont animées par des personnels ayant

---

<sup>264</sup> Philippe Rygiel est maître de conférences à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, membre du Centre d'Histoire Sociale du vingtième siècle et de l'Équipe Réseaux-Savoirs-Territoires.

<sup>265</sup> RYGIEL (P.). « L'offre faite aux historiens. Essai de description des services Web offerts aux professionnels de l'Histoire contemporaine », in GUICHARD (E), *Internet et les chercheurs, rapport final au ministère de l'enseignement et de la recherche*, 1998, RYGIEL (P), « Les sources de l'historien à l'heure d'Internet », *Hypothèses*, 2003, pages 341-354.



bénéficié de formations similaires, même si bien sûr elles ne disposent pas toutes des mêmes moyens humains et financiers, ceux-ci dépendant tant de la taille du service que de la générosité ou de l'indifférence des conseils généraux. La comparaison en devient à la fois plus facile et plus pertinente et la diversité constatée dans la mise en œuvre des outils-réseaux nous prémunira des explications paresseuses qui rapportent aux seules caractéristiques de l'outil les processus d'appropriation.

Le dispositif d'observation que nous avons adopté est simple. Nous avons repéré les sites à l'aide de moteurs de recherches (google et alta vista) et de plusieurs portails. Lorsque cela ne permettait pas de trouver le site, cette recherche était complétée par la visualisation du site du conseil général, qui, la plupart du temps, héberge les sites des AD, ou à tout le moins pointe vers ceux-ci. Nous avons pu ainsi visiter le site de toutes les Archives départementales, ou trouver mention de l'inexistence de celui-ci. Chaque site a été décrit à l'aide d'une fiche qui regroupait des informations concernant le contenu du site<sup>266</sup> et quelques éléments techniques (langages utilisés, utilisation ou non de balises méta, dispositifs interactifs, hébergeur). Cette description est bien sûr incomplète, puisqu'elle ne prend pas en compte les aspects formels de ces sites (nombre de pages, disposition de l'information sur la page par exemple), mais nous ne nous intéressons ici qu'aux fonctions assignées à ces dispositifs.

Il s'ensuit que notre propos est essentiellement descriptif, nous n'avons pas mené d'entretiens auprès du personnel des archives départementales, ni observé en situation le fonctionnement des services chargés de la mise en place des sites, non plus que nous n'avons pas étudié les textes émanant de la direction des archives de France définissant les usages souhaitables des réseaux. Nous pouvons donc présenter un corpus de productions électroniques, suggérer peut-être quelques hypothèses rendant compte de certaines des formes qu'elles prennent, mais nous n'avons pas ici les moyens de tester solidement celles-ci à partir de la reconstitution de la genèse de celles-ci, non plus que d'une connaissance fine des contextes institutionnels et locaux. Ajoutons que ce texte ne saurait viser à établir un palmarès, d'une part parce que tel n'est pas notre propos, d'autre part parce

---

266 Nous avons retenu comme variable descriptive pertinente la présence des rubriques suivantes : pages du service éducatif, guide des publications, informations pratiques, présence de documents numérisés, inventaires, informations institutionnelles, guides de recherches. Une dernière rubrique rassemblait un ensemble de remarques et de commentaires inspirés par le dépouillement du site.

que l'appréciation des produits proposés ne peut avoir de sens sans la connaissance des conditions concrètes de réalisation de ceux-ci.

## 1] Modestie et redondances

Le premier constat est celui d'une très grande diversité. Nous rencontrons, de l'inexistence du site au projet ambitieux et déjà abouti, en passant par la simple page html mentionnant informations institutionnelles et pratiques, toutes les situations, même si les sites modestes, en termes de contenu, à l'architecture simple et similaires sont la norme. D'après notre enquête, 12 des 99 archives départementales n'avaient pas, courant juillet 2004, de site accessible. Nous comptons parmi ceux-ci les trois disposant d'une page<sup>267</sup> annonçant qu'une page d'information est en construction.

La plupart des 87 autres sites sont des plaquettes électroniques de présentation de l'institution, offrant, avec plus ou moins de détail, une présentation de ses missions et de ses locaux et permettant parfois un contact électronique par le biais d'une adresse mèl. Dans quelques cas, ces données de base sont complétées par une page évoquant l'actualité de l'institution, l'organisation d'expositions par exemple. Si nous distinguons ceux-ci de sites de service ou de travail, que nous définissons par le fait qu'ils offrent des ressources permettant à un visiteur potentiel de réaliser à distance une partie des tâches habituellement accomplies in situ (consultation des inventaires, consultation de documents, consultation d'un guide de recherche), alors nous disposons de 48 plaquettes de présentation et de 39 sites de service. C'est là surestimer le poids de ces derniers, puisque certains ne figurent dans cette catégorie que parce qu'ils proposent l'accès à quelques documents choisis pour leur valeur illustrative, ou décrivent de façon précise les sous-séries du cadre général de l'inventaire. Seuls sept sites proposent un accès à la fois à des documents numérisés, à des inventaires et à un ou plusieurs guides de recherche, une vingtaine offrent deux de ces trois types de données.

Les dispositifs d'écriture mis en œuvre sont de même souvent simples et de conception ancienne. L'utilisation du langage de description de document

---

<sup>267</sup> Nous appelons page, dans la suite de ce texte, suivant l'usage proposé par Jacques Anis, « (...) un ensemble de données non verbales et iconiques susceptibles d'être visualisé sans rupture. », Cf. ANIS (J.), *Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?*, Paris/Bruxelles, De Boeck Université, 1998, page 195.

XML<sup>268</sup>, qui tend pourtant à devenir la norme en matière d'informatique documentaire professionnelle, est très rare. Le recours à des scripts complexes est peu fréquent, une dizaine de concepteurs utilisant php, autant asp, qui sont à l'heure actuelle les deux langages les plus fréquemment utilisés par les créateurs de sites dynamiques. Dans la majorité des cas, les sites associent html, feuilles de style et parfois javascript, même s'il existe bien sûr des exceptions. Le site des A.D. des Alpes maritimes<sup>269</sup> propose ainsi un accès en ligne à ses bases documentaires au moyen de dispositifs logiciels efficaces, faisant partie des neuf sites qui permettent un accès à distance à une ou des bases de données. Plus surprenant peut-être, certaines des fonctions de base de l'html sont très rarement utilisées. L'interactivité, même sous sa forme minimale d'envoi de formulaire html ou d'offre de choix de navigation, est très rare. Nous l'avons rencontré une dizaine de fois, quelques A.D. offrant la possibilité de commander en ligne certaines de leurs publications ou de remplir à distance un formulaire d'inscription. Deux exceptions à cela, que nous signalons parce qu'elles témoignent de la présence chez certains d'une séduisante volonté exploratoire, nous sont offertes par les sites du Lot et Garonne<sup>270</sup> et de la Mayenne. Dans le premier cas, les internautes sont appelés à participer à l'identification de lieux et de personnes figurant sur des clichés détenus par les archives départementales, dans le second, ils sont conviés à participer à l'élaboration d'une base de données recensant les remarques portées en marge des registres paroissiaux ou d'état civil par les curés et officiers d'état civil. Ces remarques sur la vie des paroisses et communes sont indexées par lieu et par date. Peu attirés par l'interactivité, les concepteurs de site sont de même réticents à utiliser les ressources de l'hypertexte<sup>271</sup>. Les liens externes sont extrêmement rares, même ceux renvoyant à d'autres sites d'archives. Nous sommes tentés d'expliquer la modestie de beaucoup de réalisations par la faiblesse des moyens disponibles. Les archives départementales sont,

---

268 XML est l'acronyme d'eXtensible Markup Language. Le consortium W3C maintient une page d'information consacrée au projet XML à <http://www.w3.org/XML/Activity.html>.

269 <http://www.cg06.fr/culture/culture-archives.html>.

270 <http://www.cg47.fr/archives/>.

271 Nous prenons le terme en son sens le plus courant, tel que défini par l'inventeur de la notion. Il s'agit alors d'une « (...) écriture non séquentielle, texte qui se ramifie (...). On se le représente généralement comme une série d'unités textuelles connectées par des liens. » in NELSON (T.), *Literary Machines*, 93-1, Mindful Press, Sausalito CA.

notoirement, des institutions pauvres, par le fait aussi que leur personnel et en premier lieu les archivistes-paléographes en poste ont, pour la plupart, été formés avant que l'irruption de l'informatique documentaire et des réseaux ouverts ne transforme les conditions de conservation et de structuration des systèmes d'information. L'impression demeure cependant qu'elle s'explique aussi par la difficulté des acteurs à s'approprier certains des concepts qu'Internet met en œuvre. L'absence de liens externes, conjuguée à la redondance des informations fournies par de nombreux sites en est pour nous un indice. Beaucoup, ainsi, précisent en une page les missions, telles qu'elles sont établies par les textes, des archives départementales, près de 25 proposent l'accès au cadre de classement des séries des archives départementales, tel qu'il est fixé au niveau national et les guides de recherche, parfois très bien faits, offrent cependant souvent les mêmes informations d'un site à l'autre. Ainsi, 21 sites proposent-ils un ou plusieurs guides, pour un total de 33 de ceux-ci, ce qui nous permet de disposer de 16 guides de recherches généalogiques et de quatre guides permettant de faire l'histoire de sa maison. Il ne s'agit pas ici de contester la place donnée aux généalogistes et à la généalogie, ou à l'érudition locale, mais de remarquer que l'informatique documentaire est censée éviter la reproduction des mêmes tâches et le réseau favoriser la mutualisation des ressources, logiques qui sont loin ici d'être mises en œuvre.

## **2] Une nouvelle génération de sites**

Le constat cependant ne vaut pas pour tous. Il pourrait de plus prochainement ne plus être d'actualité. Quelques sites, tant par les services qu'ils offrent déjà, que par les réalisations en cours qu'ils annoncent, témoignent de ce que la carte des sites archivistiques est en plein bouleversement, ce que permettent des investissements lourds, à l'échelle des ressources des centres d'archives<sup>272</sup> et le recours à des professionnels de l'informatique, dont les productions ont peu à voir avec les bricolages

---

<sup>272</sup> D'après Alain Paul, directeur des archives départementales des Hautes-Alpes, la conception du site des Yvelines, qui est l'un des sites les plus riches, confié à une société informatique, aurait coûté 100 000 francs (nous n'avons pas d'indications concernant les coûts de maintenance). Paul (A.), « Bases de données contre liens documentaires », <<http://www.culture.gouv.fr:80/adha/bdcontrelh.html>>, pas de date de mise en ligne, fin des années quatre-vingt-dix.

pionniers des passionnés dont témoignent encore certains sites<sup>273</sup>. Il semble qu'il nous faille examiner ceux-ci si nous voulons savoir de quoi demain sera fait, ou du moins quelles tendances sont à l'œuvre.

Trois sont aisément repérables, dont nous retrouvons l'écho au travers de la plupart des sites complexes : la mise à disposition des inventaires – sous forme de fichier téléchargeable ou plus rarement d'accès à une base de données –, la mise en place de programmes de numérisation des archives elles-mêmes, la possibilité d'interroger une ou plusieurs bases de données. Le premier de ces choix est aussi le plus fréquent, 26 services départementaux offrent la possibilité de consulter en ligne tout ou partie de leurs inventaires. C'est assez peu surprenant dans la mesure où, pour les inventaires récents dont existe une version informatique, la mise à disposition par le biais d'Internet est une opération aisée et peu coûteuse. Elle offre de plus l'avantage de permettre à une partie des visiteurs de réduire le temps de leur présence nécessaire sur site, ce qui, pour beaucoup de services confrontés à un afflux de visiteurs dépassant leurs capacités constitue un avantage indéniable. De fait, lorsque peu d'inventaires sont en ligne, le choix se porte sur les inventaires des séries de l'état civil, ou des archives notariées, qui sont de loin les plus consultés de tous.

La numérisation de documents d'archives et l'offre d'un accès à ceux-ci par le biais d'un site est plus rare. Elle est cependant le fait de 22 services d'archives, qui nous offrent 40 collections de documents. Les choix opérés sont assez remarquablement similaires d'un site à l'autre. Les documents images sont extrêmement nombreux, nous pouvons consulter 7 collections de documents photographiques, deux collections de cartes et de plans, une de gravures du dix-neuvième siècle, 10 dossiers présentant les pièces exceptionnelles détenues par les archives, qui font une large place à ce type de document et, mais le cas est assez particulier, quelques exemples de la collection de films amateurs détenus par les A.D. de Loire-atlantique<sup>274</sup>. Ces dossiers constituent donc un peu plus de la moitié de ceux proposés par les archives départementales françaises, alors qu'ils ne représentent qu'une part infime des fonds détenus. Nous pouvons lire dans ce choix, à la fois la confirmation de l'intérêt accru des centres d'archives pour les documents iconographiques et photographiques, la volonté de proposer des pages

---

<sup>273</sup> Le site des A.D. Mayenne est ainsi hébergé par Wanadoo, vraisemblablement à l'initiative d'un membre du personnel des A.D. de la Mayenne  
<<http://perso.wanadoo.fr/archives.53/>>.

<sup>274</sup> <<http://culture.cg44.fr/Archives/>>.

attractives, ce qui, si l'on en juge par exemple par l'évolution des manuels du secondaire, est généralement associé à la multiplication des images. Nous faisons enfin l'hypothèse que la présence parmi les concepteurs de site d'individus ayant eu une formation de maquettiste ou de graphiste contribue à cette valorisation de l'image.

Il est également fréquent que soient proposées des archives de type sériel, en particulier le cadastre ancien (4 fois) et tout ou partie de l'état civil ancien (4 fois et l'on peut associer à ces quatre sites celui qui propose une numérisation de partie de ses fonds notariés). Le choix là encore surprend assez peu. Ces documents sont parmi les plus consultés. Le souci d'éviter leur détérioration autant que celui d'éviter la surcharge des salles de lecture incite à en proposer la consultation à distance, d'autant que ces données comportent leur propre indexation (a minima par lieu et par date), ce qui facilite la construction de bases de données en autorisant la consultation à distance. Il ne faut de fait pas sous-estimer l'importance de ce facteur. La mise au point de systèmes de description et d'indexation de documents archivistiques est une opération difficile et complexe<sup>275</sup>.

De façon générale, les sites observés sont conçus en fonction des besoins ou des attentes du public de l'institution et les généalogistes sont particulièrement nombreux au sein de celui-ci, ainsi que les curieux d'histoire locale. Précisons que nous n'entendons pas ici proposer un schéma qui postulerait la transparence de besoins auxquels l'institution répondrait par la mise en place d'une solution technique neutre en termes sociaux et savants<sup>276</sup>. Nous remarquons simplement que les dispositifs mis en place ont pour premiers destinataires des membres clairement définis du public des Archives départementales. Nous en retrouvons les effets, nous l'avons vu plus haut, dans le choix des guides, des inventaires et du type de documents d'archives proposés au public. L'examen des périodes et des thématiques associées aux collections de documents proposés ne fait que renforcer cette conclusion. La période contemporaine, le vingtième siècle en particulier, avec les deux moments que sont la belle époque et la seconde guerre mondiale, qui, il suffit pour s'en convaincre de parcourir les rayons d'une librairie, suscitent beaucoup d'intérêt dans le public, se taillent la part du lion. Certains signes laissent supposer que ces choix ne sont pas

---

<sup>275</sup> Le lecteur pourra se reporter à MINUTI (R.), *Internet et le métier d'historien*, Paris, P.U.F., 2002, particulièrement les pages 54 et suivantes.

<sup>276</sup> Sur ce point, on verra SFEZ (L.), *Technique et idéologie, un enjeu de pouvoir*, Paris, Seuil, 2002, particulièrement les pages 75 et suivantes.

seulement le produit des représentations que se font les personnels des centres d'archives des besoins de leur public, mais sont guidés par le produit de la consultation de celui-ci, voire infléchis par la participation de certains de ses éléments. Les archives départementales de la Haute-Vienne ont ainsi, dès 1999, mené une enquête auprès de leurs lecteurs, demandant à ceux-ci de préciser le type de services auxquels ils désiraient accéder à distance. Ceux-ci, nombreux à répondre, ont massivement écrit qu'ils souhaitaient un site de services, rêvant de fonds numérisés et impatients d'accéder de chez eux à des instruments de recherche<sup>277</sup>. De fait, les évolutions constatées sont proches d'innovations explicitement souhaitées par de nombreux utilisateurs réguliers.

Il nous semble cependant que la prise en compte des lecteurs que sont les généalogistes et, dans une moindre mesure, les curieux d'histoire locale n'est pas seulement liée à leur nombre, mais au fait que, collectivement, par le biais de leurs associations, ou individuellement, ils ont parfois su se montrer prêts à s'associer aux efforts entrepris. Plusieurs sites en témoignent. Celui des A.D. des Côtes d'Armor<sup>278</sup> propose ainsi l'accès à une base de données rassemblant des relevés d'actes d'état civil collectés par des associations de généalogistes. Si les sites des archives semblent souvent leur être destinés, plus qu'aux professionnels de l'histoire, nous faisons volontiers l'hypothèse que cela ne reflète pas seulement l'avantage du nombre dont jouissent ces derniers, mais aussi le fait qu'à notre connaissance, que ce soit à titre collectif ou à titre individuel, les historiens n'ont guère cherché à être partie prenante de la création de ces objets.

La troisième tendance repérable au travers de l'examen de ces sites fournis est l'apparition de modules d'interrogation de bases de données. Le cas est encore rare, puisqu'il ne concerne que neuf sites. La relative nouveauté de la chose – les sites dynamiques ne se multiplient que depuis deux ou trois ans – autant que le coût de ces outils, dont la mise au point exige plus de temps et plus de compétences informatiques que ceux de la génération précédente, l'explique en partie. Les bases de données mises en ligne sont de trois types. Certaines décrivent des inventaires, évolution qui, d'un point de vue technique, est logique. Les services d'archives disposent aujourd'hui de logiciels, en particulier d'Arkhéia, destinés à la constitution des inventaires

---

<sup>277</sup> Nous remercions le personnel des A.D. de Haute Vienne d'avoir bien voulu nous transmettre ce document.

<sup>278</sup> <<http://archives.cg22.fr/>>.

qui produisent des documents électroniques structurés, dont le portage sur le Web est assez aisé.

D'autres bases décrivent les collections de documents mis à disposition, en particulier lorsque ceux-ci sont des documents de type sériel, (cadastre, état-civil), données qui là encore, de par leur structure, se prêtent à la construction de bases de données. Quelques-uns enfin se sont lancés dans la construction de base de données documentaires. C'est le cas, en particulier, des Archives départementales de la Martinique<sup>279</sup>, celles-ci nous proposent une base consacrée à l'histoire de Saint-Pierre, ou des Archives des Alpes-Maritimes, qui proposent un choix impressionnant, dont une très étonnante base de données permettant de retrouver la trace d'un immigré italien ayant séjourné dans le département entre 1840 et 1935, données d'état civil et cote des dossiers dans lesquels il est mentionné à l'appui<sup>280</sup>. Là encore, le coût et la complexité de telles opérations expliquent leur rareté, même s'il faut faire la part des stratégies et des représentations des archivistes, dont certains mettent en cause et pour des raisons qui ne sont pas triviales, la pertinence de tels investissements. Alain Paul, directeur des archives départementales des Hautes-Alpes doute ainsi de l'intérêt de la mise à disposition du public de modules d'interrogation de bases de données documentaires, dont écrit-il :

« il ne sera jamais certain qu'elle sera bien pertinente quant au résultat, la réponse valable étant conditionnée par le bon paramétrage sémantique de la question et son étroite adéquation avec le vocabulaire documentaire utilisé.<sup>281</sup> »

Si les tendances repérées ici sont les plus lourdes et préfigurent sans doute les réalisations des années à venir, elles n'épuisent pas le champ des possibles, ni même ne suffisent à présager de ce que sera le Web archivistique d'ici quatre ou cinq ans. D'une part en effet, tant l'évolution des outils que les transformations, plus lentes, des représentations et de la formation des personnels sont susceptibles de nous valoir quelques surprises. D'autre part, certains sites témoignent d'une volonté exploratoire et expérimentent des dispositifs, parfois techniquement simples, signe d'une réflexion en cours, qui est dans le monde des archivistes, comme dans celui des documentalistes, collective. En témoigne, par exemple, la tenue de

---

<sup>279</sup> <<http://www.cg972.fr/ArchivesMartinique/index.htm>>.

<sup>280</sup> <<http://www.cg06.fr/os-html/immi/home.html>>.

<sup>281</sup> PAUL (A.), *article cité*.



réunions annuelles consacrées à l'informatique documentaire et à ses applications<sup>282</sup>. Nous avons évoqué, dans les lignes qui précèdent, quelques exemples d'interactivité ou des choix de documents atypiques, appartiennent aussi à cette catégorie les essais de quelques services éducatifs – chaque centre d'archives départementales est doté d'un tel service animé par un enseignant du secondaire détaché - qui proposent, outre des informations sur leurs activités, des modules d'exercices pour la classe, ou, pour les plus audacieux, des exercices de paléographie<sup>283</sup>. Quelques services enfin proposent une ou plusieurs expositions virtuelles, à la suite souvent d'expositions tenues aux Archives départementales. C'est le cas par exemple de la Haute-Vienne, qui propose une exposition consacrée au tour de France – nous sommes au pays de Raymond Poulidor et de Pascal Hervé – ou des Archives du Vaucluse qui mettent en ligne plusieurs expositions.

L'écho de la « révolution Internet » apparaît singulièrement assourdi lorsque l'on visite les sites des Archives départementales françaises. La règle demeure la modestie des ressources proposées et la simplicité des dispositifs mis en œuvre, voire l'ignorance de certains des principes de base du média qu'est le WWW. La règle cependant connaît de nombreuses exceptions et pour certains, le site n'est déjà plus un outil dont on explore les possibilités, mais un instrument de travail bénéficiant d'une attention et d'investissements soutenus. Toutes les situations intermédiaires étant représentées, le visiteur peut avoir l'impression de se voir offrir une coupe géologique, saisissant d'un coup plusieurs étapes du développement du Web archivistique français, du désintérêt au bricolage pionnier en passant par le site institutionnel. L'intérêt de cette diversité n'est pas seulement historique. Nous pouvons aussi considérer cette diversité comme le produit de logiques locales extrêmement diverses, dont les déterminants sont les ressources (tant des archives que des conseils généraux) et l'intérêt des uns (les conseils généraux), pour les archives et le monde numérique, ou des autres (les archivistes) pour les outils numériques voire tiennent aux rapports

---

282 Il existe ainsi un club des utilisateurs du logiciel d'archive Arkheia, qui tient des réunions annuelles au cours desquelles sont évoqués les problèmes posés par l'informatique et l'archivistique documentaire <<http://www.cc-parthenay.fr/clubarkheia/archives/>>.

283 C'est en ce domaine encore le site des A.D. des Alpes maritimes qui apparaît pionnier, proposant de nombreux modules d'exploration de documents d'archives destinés à des classes de niveau différent et des exercices de paléographie corrigés.

qu'entretiennent localement services d'archives et conseil général. De ce fait et la conclusion dépasse le cas étudié, il apparaît que les formes d'appropriation du même outil peuvent être extraordinairement diverses, alors mêmes que les populations et les contextes institutionnels sont ici très similaires, ce qui nous permet de souligner ce que celles-ci doivent au contexte social de leur emploi. Même si l'exploration des possibilités du médium est loin d'être achevée, quelques tendances se dégagent de l'examen des sites les plus ambitieux. La mise en ligne des inventaires est en cours, tout laisse à penser qu'elle sera, d'ici quelques années, la règle. Il semble probable que la mise en ligne d'une partie des fonds eux-mêmes, couplée à l'usage de bases de données, est appelée à se développer, mais elle servira sans doute plus les attentes des généalogistes que celles des historiens, hormis ceux d'entre eux qui utilisent état civil et cadastre. Nous ne voyons pas là une raison de s'indigner, mais l'illustration du vieil adage qui veut que les absents aient toujours tort. Les historiens, en tant que groupe professionnel, sont remarquablement absents des débats et des chantiers que suscitent les développements de l'informatique documentaire et d'Internet. Les évolutions qui se font sans eux ne sauraient se faire pour eux.



Entretien avec Daniel Letouzey<sup>284</sup>

Histoire et Internet : un regard sur l'enseignement secondaire.

Ce texte s'appuie sur ce qui a été engrangé en sept ans de rédaction de la Chronique Internet (*Historiens & Géographes*), sur la participation régulière aux échanges de la liste de diffusion H-Français, sur l'aide active de plusieurs collègues dont les noms sont mentionnés dans la version électronique. Il poursuit une réflexion amorcée dans un entretien précédent publié en 2003 par la revue *Le Cartable de Cléo*<sup>285</sup> : comment repérer l'information valide? Quelles mutations pédagogiques et professionnelles ont provoquées l'usage des technologies nouvelles ? Quelles perspectives paraissent souhaitables à moyen terme ? L'internaute pourra également se reporter aux archives de la liste Schoolhistory<sup>286</sup> : une centaine de messages rédigés dans le cadre d'un séminaire virtuel ayant pour thème « Teaching History in France » a généré près de 4000 consultations.

### 1) Pourquoi Internet pour enseigner l'histoire?

Question : Qu'est ce qui vous a conduit à prêter tant d'intérêt et un intérêt si soutenu à ce que l'on nomme aujourd'hui les technologies de l'information ?

---

<sup>284</sup> Daniel Letouzey est professeur d'histoire et de géographie. Il a participé à la création de la liste H-Français, il est secrétaire de l'association des Clionautes, <<http://www.clionautes.org>>.

<sup>285</sup> « Enseignement de l'histoire et informatique, entretien avec Daniel Letouzey », *Le cartable de Cléo*, numéro 3, 2003, pages 190-201, <<http://hgtice.free.fr/peda/cartable.htm>>.

<sup>286</sup> <<http://www.schoolhistory.co.uk/forum/index.php?showtopic=2971>>.

L'exemple de Bernard Albert, professeur au lycée de Pornic, permet d'amorcer la réponse : la rencontre avec divers acteurs du monde éducatif, les échanges avec des salariés ou des entrepreneurs privés l'ont convaincu du rôle majeur que l'informatique allait jouer dans notre société. Pour lui, l'école doit être le lieu de formation aux usages de cet outil, aussi bien sur le plan de la maîtrise technique que sur celui de la formation civique.

En croisant mon exemple personnel et les témoignages de plusieurs autres collègues, il est possible d'insister sur la multiplicité des facteurs : des choix volontaires, des tempéraments prédisposant à ce type de démarche, des parcours scolaires spécifiques, des conditions sociales d'exercice du métier... Un retour sur trois moments de l'informatique utilisée en classe peut permettre d'illustrer ces démarches, et d'amorcer une analyse globale.

Au début était le plan Informatique pour tous (1985). L'intérêt des enseignants pour la technologie ne commence pas avec lui, mais ce plan a été un moment décisif dans la sensibilisation de beaucoup d'entre nous, et dans l'amorce de constitution des équipes dont certaines sont encore actives aujourd'hui. L'envers de ce plan, c'est un matériel qui paraît aujourd'hui préhistorique, aussi bien pour l'affichage dérisoire en 40 colonnes que pour les sauvegardes lilliputiennes et aléatoires. L'idée de fonctionnement en réseau local existait déjà, mais les classes à effectifs chargés (36 élèves et plus) étaient peu propices à une mise en activité des élèves. C'est la grande époque des diagrammes ombro-thermiques ( $P=2T$  ou  $P=4T$  ?), des pyramides des âges en collège ou en lycée... L'histoire ou la géographie risquaient de devenir des annexes des mathématiques, les exercices prenant plus de place que la formation aux outils de compréhension du monde contemporain<sup>287</sup>.

Le second temps a été celui de l'informatique pédagogique, vécue comme une utopie. Avec des PC dont les disques durs atteignaient difficilement 20 ou 40 Mo, il paraissait possible à certains collègues programmeurs d'inventer des logiciels didactiques « révolutionnaires ». C'est aussi le temps de « l'élève au centre du dispositif scolaire »; concrètement, la mise en place des modules a permis, dans quatre disciplines dont l'histoire et la géographie, de travailler à effectifs réduits. En lycée, les diagrammes

---

<sup>287</sup> Voir <<http://www.epi.asso.fr/revue/37/b37p023.htm>> pour une présentation du plan « Informatique pour tous ».

ombro-thermiques ont été remplacés par la cartographie statistique sur ordinateur. La chance m'a fait rencontrer les concepteurs de Logicarte, un des meilleurs logiciels conçus sous Dos : les besoins des utilisateurs, en classe, ont réellement été pris en compte. L'informatique permettait enfin de travailler sur une pluralité d'espaces géographiques, du local au global et d'utiliser des données actualisées. L'apprentissage des techniques de la cartographie a sans doute pris une place excessive (rôle de la discrétisation ou du choix des trames). Mais cela a été l'occasion, pour beaucoup d'enseignants, de ne plus se contenter des cartes publiées dans les manuels. Et pour beaucoup d'élèves, de découvrir l'impact de choix parfois arbitraires dans la représentation des réalités sociales (dans une carte de l'Afrique, que veut-on mettre en avant pour la Libye, la surface du pays ou le nombre des hommes, les étendues désertiques ou la répartition du peuplement ?)

Ce travail pouvait alors s'appuyer sur deux réseaux humains principaux : celui des animateurs de la formation continue, à une époque où celle-ci disposait de réels moyens et pouvait vraiment profiter de l'expérience acquise dans les classes ; celui des membres de l'association anglo-saxonne *History and Computing*. Le bulletin *Mémoire Vive*, que publiait la branche française, présidée par Jean-Philippe Genêt, a témoigné de plusieurs réalisations dans l'enseignement secondaire. Depuis lors, Giulio Romero a mis en ligne l'ensemble des archives de ce bulletin.

Le troisième temps, c'est à la fois celui de l'Internet et de l'intranet.

La technique a connu des sauts qualitatifs, du côté des ordinateurs (mémoire, affichage) et plus encore du côté des réseaux. La généralisation de l'ADSL a amplifié de façon spectaculaire l'efficacité des recherches sur le Web.

Les conditions d'enseignement ont également changé, avec la mise en place de l'ECJS (éducation civique, juridique et sociale) et des TPE (travaux personnels encadrés) en lycée, des IDD en collège.

Enfin, sur le plan humain, le remplacement des Mafpen (Mission Académique à la Formation des Personnels de l'Education Nationale) par les IUFM (Instituts universitaires de formation des maîtres), la réduction drastique des moyens de la formation continue, ont énormément réduit le nombre des formateurs. La création de la liste de diffusion H-Français a tiré opportunément parti de ce savoir-faire accumulé, de cette énergie délaissée par les instances éducatives. Nous y reviendrons.

En décembre 1997, la revue *Historiens & Géographes* m'a confié la responsabilité de la *Chronique Internet*. En sept ans d'existence, j'ai fait tout mon possible pour qu'elle reflète les initiatives des collègues les plus actifs et qu'elle serve de vitrine aux travaux menés par de nombreux centres de recherche. Ainsi, la journée sur Les historiens et leurs revues a été évoquée (*Chronique* n° 383) ; David Horn, l'auteur d'un essai bibliographique sur la cybergéographie<sup>288</sup> a été sollicité dans le n° 386. La mobilisation de plusieurs réseaux humains et professionnels très actifs a permis la rédaction et la publication de près de 400 pages ; plusieurs milliers d'adresses visitées et référencées...

Ces dernières années, plusieurs départements ont financé des opérations de « cartables électroniques » qui stimulent la réflexion pédagogique<sup>289</sup>, mais soulèvent des problèmes spécifiques. En salle de cours, le vidéo projecteur est de plus en plus présent ; mais pour certains, il ne donne que l'apparence d'une coûteuse modernité.

Au total, l'intérêt soutenu pour les technologies de la communication, c'est le résultat de curiosités personnelles anciennes et durables ; un intérêt croissant pour tout ce qui facilitait la mise en activité des élèves ; une volonté de participer activement à la mutualisation des pratiques pédagogiques et des ressources.

Mais cette volonté de faire évoluer l'enseignement ne doit pas masquer un double échec : le décollage raté du logiciel pédagogique, qui aurait permis d'automatiser une partie des apprentissages nécessaires ; l'insuffisance dramatique des contenus francophones adaptés aux besoins des élèves.

## 2) Une autre façon d'enseigner ?

Question : Quelles modifications l'introduction des techniques informatiques produit-elle dans l'enseignement de l'histoire ?

---

<sup>288</sup> HORN (D.), « La cybergéographie : éléments pour une approche socio-spatiale de l'Internet », *Atelier Internet*, numéro 2, 2003, <<http://barthes.ens.fr/atelier/geo/biblio/>>.

<sup>289</sup> *Du cartable électronique aux espaces numériques de travail*, Paris, Caisse des dépôts et Consignations, 2004. Pour une présentation voir, <<http://www.fing.org/index.php?rubrique=action>>.

Cette question a été explorée par nos collègues anglo-saxons, par exemple Jeffrey Barlow et ses collègues qui publient le *Journal of the Association for History and Computing*<sup>290</sup> (JAHC).

Sur Internet, la réflexion sur la didactique et sur l'épistémologie concerne surtout la géographie. Le site « compétences terminales en géographie » (Liège)<sup>291</sup>, celui de la revue européenne *Cybergéo*, celui de la revue *EspacesTemps*, les travaux impulsés par François Augier à l'INRP témoignent de la place occupée par la réflexion sur la didactique de nos disciplines. Ce qui n'empêche pas Gérard Hugo Nie de se demander : « Pourquoi les recherches didactiques ne modifient-elles guère les pratiques scolaires ? »

En 1999 et en 2000, les TICE (technologies de l'information et de la communication pour l'éducation) ont été présentées comme un instrument décisif dans la modernisation du système éducatif.

Guy Pound affirmait alors qu'il était « temps que l'école se saisisse pleinement d'Internet et de l'ordinateur », un ordinateur conçu comme « vecteur de communication », au service de projets, de situations pédagogiques actives sous la responsabilité d'enseignants. Cet Inspecteur général souhaitait une rupture avec le « modèle anachronique » de « la classe comme une somme d'élèves qu'il faut éduquer individuellement » et avec « l'application, au pied de la lettre, de programmes très précis ». Il condamnait également « le schéma des quatre un : un professeur, une discipline, une heure, une classe<sup>292</sup> ».

Toujours en 2000, Pascal Boy Ries, professeur de lycée et formateur associé à l'IUFM de Grenoble, s'interrogeait, lors de son intervention à l'IUFM de Besançon : « Les TICE permettent-elles d'apprendre mieux ?<sup>293</sup> ». Il décrivait plusieurs exemples puisés dans son enseignement personnel, et plaidait pour une formation des élèves au travail en autonomie. Il constatait

---

<sup>290</sup> <<http://mcel.pacificu.edu/JAHC/jahcindex.htm>>.

<sup>291</sup> <<http://www.ulg.ac.be/geoeco/lmg/competences/00/competen.html>>.

<sup>292</sup> *Le Monde*, 30 octobre 2000.

<sup>293</sup> BOYRIES (P.), « Les TICE apportent-elles quelque chose au système éducatif ? », Conférence à l'IUFM de Besançon, 16 novembre 2000, <[http://artic.ac-besancon.fr/histoire\\_geographie/besancon/complet.htm](http://artic.ac-besancon.fr/histoire_geographie/besancon/complet.htm)>.



que ce changement radical dans les méthodes de travail était très exigeant en temps et en énergie : une application avait nécessité dix heures de préparation... pour une heure de cours.

Pour Bernard Albert, les TICE permettent de renforcer la motivation des élèves : elles donnent accès aux supports nécessaires pour les faire travailler sur leur espace de vie (en histoire, accès à une transcription des archives locales ; en géographie, traitement de séries statistiques, travail sur l'imagerie satellitaire ...). Elles accompagnent la démarche de projet et la volonté de rendre les élèves acteurs de leur formation : elles favorisent le travail en groupe qui trouve un débouché public grâce à la conception et la diffusion de pages Web. En un mot, les technologies de l'information sont une véritable source d'enrichissement des tâches et de progrès dans l'éducation.

De fait, l'utilisation des TICE a d'abord été le fait d'une poignée de pionniers, défenseurs des méthodes actives : correspondance entre classes, enquêtes sur le terrain, mise en ligne de sites conçus par des groupes d'élèves. Internet donnait un nouvel écho aux thèses des fondateurs de l'école moderne, de John Dewey à Célestin Freinet. Leurs héritiers se sont organisés en « réseaux pédagogiques alternatifs », au moment où la massification posait des problèmes redoutables<sup>294</sup>.

Les différentes formes de travaux personnels - les Itinéraires De Découverte (IDD) en collège, l'ECJS (Education civique, juridique et sociale) et les Travaux Personnels Encadrés (TPE) en lycée, le Projet Pluridisciplinaires à Caractère Professionnel (PPCP) en lycée professionnel- ont fait progresser l'idée d'une pédagogie du projet. L'ECJS a donné les moyens de former les élèves aux techniques de la recherche documentaire et à celles du débat argumenté. Les TPE et les IDD ont servi d'argument dans la poursuite de l'équipement des établissements : la demande en salles d'ordinateurs, aussi bien pour la recherche documentaire, que pour la rédaction des productions finales, a fortement augmenté, tout comme les budgets liés au papier et à l'encre d'impression. Ces travaux pluridisciplinaires ont incité beaucoup d'enseignants à redécouvrir et à pratiquer d'autres méthodes de travail, dont celle du travail de groupe, qu'ils devaient « accompagner ».

---

<sup>294</sup> <<http://www.freinet.org/>>, <<http://www.cahiers-pedagogiques.com>>.

Au sein de l'Education, ces derniers mois, la tendance dominante semble s'inverser. Les TPE ont été supprimés en classe de terminale. La priorité donnée aux savoirs, et surtout le souci de réduire les charges financières conduisent à une remise en cause de toutes les activités transdisciplinaires.

### 3) Quelles transformations du métier ?

Question : Un certain nombre de sociologues (Iribarne, Serge Proux par exemple) considèrent que l'introduction de dispositifs techniques nouveaux s'accompagne souvent d'une redéfinition des métiers. Est-ce le cas lorsque l'on se penche sur le métier d'enseignant d'histoire géographie ? L'observateur en effet est assez frappé de constater que les articles, les sites, les associations traitant de l'usage de l'informatique à l'école ou en secondaire reproduisent les divisions disciplinaires traditionnelles, comment le comprendre?

Ces changements ont été pressentis et analysés par de nombreux pédagogues : lors d'un Forum multimédia organisé au CRDP de Caen (octobre 2000), Jean-Claude Guédon a décrit le décentrage nécessaire pour l'enseignant d'aujourd'hui. La revue virtuelle « Education et francophonie » s'est intéressée au « renouvellement de la profession enseignante : tendances, enjeux et défis des années 2000 ». Claude Lessard et Maurice Tardif y envisagent « trois scénarios possibles <sup>295</sup> ».

Un rapport récent <sup>296</sup>, établi par une équipe de Nantes pour l'INRP, souligne surtout l'écart énorme entre l'usage personnel généralisé de l'ordinateur par les enseignants et la faiblesse relative de l'utilisation de cet outil en classe. Beaucoup d'enseignants ont acquis, sur leur temps personnel et familial, les compétences multiples nécessaires à notre métier aujourd'hui, mais seule une minorité s'en sert avec les élèves en salle informatique.

---

<sup>295</sup> LESSARD (C.), TARDIF (M.), « Les transformations actuelles de l'enseignement : trois scénarios possibles dans l'Évolution de la profession enseignante », *Éducation et francophonie*, Volume XXIX, No 1, printemps 2001.  
<[http://www.unige.ch/fapse/SSE/groups/life/livres/Tardif+alii\\_R2001\\_A.html](http://www.unige.ch/fapse/SSE/groups/life/livres/Tardif+alii_R2001_A.html)>.

<sup>296</sup> LE MAREC (Y.) (dir.), *Enseigner l'Histoire-Géographie en salle multimédia : Un nouveau métier ?*, 2001,  
<<http://www.inrp.fr/Tecne/Savoirplus/Rech40124/Pdf/annee01/nantes01.pdf>>.

Cette étude met en évidence une typologie des styles pédagogiques : « une gradation allant des « pionniers » (ou « experts »), en passant par les « hésitants » (ou « anxieux », voire « inquiets »), jusqu'aux « résistants ». Il est clair que l'usage de ces classifications, sorties du champ scientifique, ne constitue pas seulement des modèles de lecture de l'intégration des TICE mais bien une mesure globale de la culture enseignante propice ou non à l'innovation pédagogique ».

Pascal Boyries, déjà cité, analyse les conséquences de cette mutation dans la pédagogie : « elle est surtout en contradiction avec le fonctionnement pyramidal du système éducatif français, fondé sur une descente de l'information et des ordres. Est-ce que le système éducatif français est armé pour subir la lame de fond que va entraîner l'évolution de ces pratiques ? » Sa réponse est négative, « car elle implique la remise en cause des modes de fonctionnement de tout le système : enseignants, corps d'inspection, politiques. On risque donc de se trouver (et c'est le cas actuellement) dans une situation où le discours de la hiérarchie « il faut travailler en réseau » est en contradiction avec ses actes « information et ordres descendants » ».

En ce qui concerne les cloisons disciplinaires, la réponse est difficile. D'un côté, elles ont été vivement contestées ces dernières années, aussi bien sur le plan de l'élaboration des savoirs que sur celui de l'organisation des établissements. Leur construction sociale a été très bien analysée, par exemple pour la dimension nationaliste de l'histoire enseignée à partir de 1880. L'informatique a participé à cette remise en cause, ne serait-ce que par le regard sur les pratiques de nos voisins (par exemple, la participation active au forum britannique Schoolhistory)

D'un autre côté, l'organisation disciplinaire est un héritage qui prévaut dans la recherche, dans l'enseignement universitaire, et donc dans la formation des enseignants. Ce mode de fonctionnement n'exclut nullement les échanges et les interactions fécondes. L'expérience montre que la formation aux méthodes d'une discipline n'a pas que des défauts : l'apprentissage du métier d'historien enseigne que l'essentiel est moins dans le contenu des archives que dans la pertinence des questions qui leur sont posées. Il fait la part des faits et celle des représentations. Il revendique la formation de l'esprit critique, et il devrait souligner toujours plus la nécessité d'une approche pluraliste en démocratie : chaque génération interroge le passé, en fonction de son outillage mental, de sa culture et de ses choix politiques.

Au total, la solution, ce pourrait être une meilleure harmonisation entre les savoirs à enseigner. Pourquoi ne pas aborder, au même niveau, un thème

commun à plusieurs disciplines ? Étudier le romantisme à la fois du point de vue du littéraire et du point de vue de l'historien, cela serait très fructueux. Rien ne s'y oppose, sauf la configuration actuelle des programmes scolaires.

Le rôle de la liste de diffusion H-Français a été étudié par Dominique Pascaud en 2002. Selon lui, une liste de diffusion disciplinaire est un excellent espace d'identification : elle est un espace de débats sur les enjeux de la profession, elle se fait fréquemment l'écho de ce qui se passe dans les classes. Il conclut : « La redéfinition du métier passe par la structuration d'un groupe professionnel centré sur l'expérience vécue et partagée des conditions effectives d'enseignement des disciplines, l'histoire et la géographie, dans des établissements du second degré<sup>297</sup> ».

La liste H-Français assure une veille documentaire collective, enrichie par la diversité des fonctions occupées par ses membres. Dans son étude, il distingue trois catégories de messages :

« D'abord les informations d'ordre général, disciplinaire, professionnel ou technique (revue de presse, annonces de colloques...). Les 5 contributeurs principaux fournissent une bonne part des matériaux et quadrillent soigneusement et méthodiquement le terrain professionnel.

Ensuite viennent les échanges qui s'installent en surplomb de l'activité au jour le jour : pour comparer les manuels dont on sait l'importance dans le travail des enseignants, pour réagir aux programmes ou aux épreuves d'examen, pour faire face à des exigences nouvellement introduites comme les TPE ou les itinéraires de découverte, pour annoncer ou pour comparer des expériences pédagogiques locales.

Enfin des demandes ponctuelles très précises faisant appel à des connaissances expertes... ».

Dans la classe, les retombées de ces échanges d'informations sont plus indirectes que directes : les cours sont plus facilement actualisés, les études de cas gagnent en diversité. Il faut souligner l'importance des affinités et le rôle des échanges privés qui se font à la marge de ces listes.

L'engagement en faveur des méthodes actives et de l'usage des Tice est au cœur de l'association Les Clionautes, qui a été créée en 1998. Cette

---

<sup>297</sup> PASCAUD (D.), « Les "Clionautes" : approche des effets d'une liste de diffusion sur la structuration professionnelle du groupe des professeurs d'Histoire Géographie », *Archives ÉduTice*, 2004, <<http://archive-edutice.ccsd.cnrs.fr/edutice-00000691>>.

structure est animée par un solide noyau regroupant des pionniers de l'informatique pédagogique et des formateurs, anciens ou nouveaux.

La liste H-Français s'est imposé comme une vitrine majeure, aussi bien pour les concepteurs des sites personnels que pour les responsables des sites académiques : un seul clic suffit à toucher près de 1500 abonnés ! La veille collective concurrence parfois les circuits officiels et leur information hiérarchique descendante. Au total, la liste et l'association offrent un espace de réflexion à distance sur le métier. Espace d'autant plus nécessaire qu'il vient parfois suppléer une formation continue défaillante. Les collègues qui débutent semblent l'avoir pleinement perçu et l'ont intégré à leur exercice du métier.

Le succès actuel d'Internet est incontestable. Les professeurs, par choix ou par commodité, tirent de mieux en mieux parti des spécificités du réseau dans la préparation de leurs cours, ou dans le travail de la classe. Internet contribue à humaniser un système éducatif qui adore multiplier les contraintes. Seule une infime minorité continue de rejeter l'usage de l'ordinateur, au risque de devoir sous-traiter la saisie des appréciations sur les bulletins informatisés. Un indice de cette mutation : la forte mobilisation lors de l'annonce de la suppression des TPE.

Ce succès a ses revers : la présentation par ordinateur semble l'emporter sur l'exploitation des possibilités de simulations ; l'utilisation de l'ordinateur par l'enseignant prend souvent le pas sur la mise en activité des élèves. Les listes de diffusion professionnelles sont parfois devenues des « vecteurs d'expression du corporatisme et du mal être de certains enseignants ». L'élargissement de l'audience fait alors passer le métier au second rang, derrière des controverses sans rapport direct avec le travail en classe.

#### **4) Quels apports pédagogiques ?**

Question : Peut-on mesurer les apports spécifiques de la pratique de l'informatique chez les élèves ?

« Ces produits et ces activités sont-ils vraiment efficaces pour l'acquisition de connaissances ? Ou ne sont-ils que de coûteux gadgets tout juste bons à pacifier les élèves les plus turbulents, tout en donnant aux enseignants

l'illusion confortable de faire de la pédagogie innovante ? » s'interroge Jean-François Rouet (Université de Poitiers) dans « Cognition et Technologies d'Apprentissage », une communication mise en ligne<sup>298</sup> par Philippe Mallard. L'auteur souligne, entre autres, les risques de « désorientation » et de « surcharge cognitive » qui peuvent nuire à la compréhension d'un document.

Il a dirigé, toujours à Poitiers, une enquête les usages du Net dans le grand public. Selon lui, le discriminant majeur, est le niveau d'éducation<sup>299</sup>.

Sur cette question essentielle, qui est le champ privilégié des IUFM et dans les départements de sciences de l'éducation, il est probable que des études importantes ont été menées. Mais les résultats n'ont apparemment connu qu'une diffusion très discrète et très restreinte.

Dans un article stimulant, Serge Pouts-Lajus affirme qu' « Évaluer l'apport des TIC à l'enseignement », c'est « une question impossible<sup>300</sup> ». (revue AC-TICE janvier 2001)

Il envisage 3 démarches qui pourraient fonder une réponse objective :

- un débat contradictoire à partir de pratiques sur le terrain
- une méthode scientifique expérimentale
- une méthode originale, à créer, inspirée des sciences humaines.

La première lui semble trop aléatoire : « avoir observé des utilisations inefficaces des TICE ne suffit pas à disqualifier l'ensemble des usages et des initiatives ... Si l'on admet que dans certaines circonstances les TICE peuvent s'avérer efficaces, il reste à démontrer que des résultats équivalents ne pourraient pas être obtenus par des moyens moins coûteux, moins hasardeux, et plus facilement généralisables... »

La seconde est difficilement applicable en éducation.

« Certaines études à prétention scientifique concluent avec enthousiasme à l'efficacité des TICE ; mais il en existe aussi qui sont plus mesurées, et

---

<sup>298</sup> <<http://perso.wanadoo.fr/arkham/thucydide/analyses/rouet.html>>.

<sup>299</sup> « 100 fenêtres ». *Libération*, 29/02/2004.

<sup>300</sup> POUTS-LAJUS (S.) « Évaluer l'apport des TIC à l'enseignement », *AC-TICE*, janvier 2001, pages 25-27.

d'autres qui expriment de sérieux doutes quant à la valeur scientifique d'une partie des travaux recensés ».

En attendant soit la mise au point d'une nouvelle méthodologie, soit une réponse incontestable, l'auteur conseille de continuer à repérer les nombreux exemples de « bons usages ».

Dans un article au titre imagé, « L'élève rapaillé », Robert Bibeau insiste sur l'importance de la socialisation de l'apprentissage : « L'école doit redevenir un lieu de savoirs intégrés et médiatisés, c'est-à-dire un lieu où il y a davantage de liens entre les personnes et entre les savoirs et où l'élève apprend à se « rapailler »; c'est là le fondement de notre perspective anthropocentriste. Posons-le clairement : l'apprentissage est une activité sociale. Sans interaction et sans médiation, il y a très peu d'apprentissage. Le mythe de l'ermite savant, reclus dans son repère loin des interactions sociales, a assez duré. Le rôle de l'école est de favoriser des interactions et une médiation de qualité, notamment grâce aux technologies. L'école n'est pas un décor, elle est la condition de l'éducation. Là où l'ordinateur isole l'apprenant dans sa bulle médiatique, l'école échoue à former les jeunes et à intégrer les technologies nouvelles au curriculum<sup>301</sup> ».

Pour les élèves d'aujourd'hui, faire une recherche personnelle, c'est pouvoir utiliser Internet et une imprimante. Une séance en salle informatique permet d'observer les comportements spontanés : la dextérité technique, la fascination de l'écran prennent souvent le pas sur la qualité du travail intellectuel. Le rôle de l'enseignant est alors souvent à contre-courant : restaurer la place du travail de groupe dans une activité qui isole, aider à passer du repérage des sites pertinents à l'exploitation de leur contenu, compenser l'hétérogénéité des formations antérieures...

##### **5) Web savant et enseignement secondaire**

Question : Quel regard portez-vous sur le Web scientifique (celui des centres de recherches, des centres universitaires) de langue française ? En exploitez-vous les ressources, à titre personnel ou en situation d'enseignement ?

---

<sup>301</sup> BIBEAU (R.), *L'élève rapaillé*, 1999, < <http://ntic.org/guider/textes/div/rapail2.htm> >

La question est double : c'est d'abord celle des relations entre l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire ; c'est ensuite celle de la place d'Internet dans la diffusion des résultats de la recherche scientifique. Il est impossible de se prononcer sur l'ensemble des pratiques des professeurs préparant un cours. Selon toute vraisemblance, l'imprimé reste la source essentielle, et le manuel reste un outil incontournable, même s'il doit répondre à des attentes beaucoup trop contradictoires.

Trois préalables avant de tenter de répondre à cette question :

- Plusieurs facteurs sont à prendre en compte. Internet permet d'accéder à tous les catalogues en ligne, mais ne permet pas encore d'accéder aux contenus des ouvrages et des revues. Ceux qui habitent auprès d'une ville universitaire peuvent s'abonner à une bibliothèque et emprunter des revues spécialisées. Les autres devront attendre la mise en ligne, pour les revues, d'une version électronique à coût raisonnable.

- De même, le parcours professionnel est joué un rôle important. Depuis une dizaine d'années, les jeunes enseignants, en nombre significatif, ont commencé ou achevé une thèse. Dans ce cas, leurs centres personnels d'intérêt peuvent les amener à fréquenter régulièrement des centres de recherche et à participer, à titre personnel, aux publications électroniques spécialisées, quand elles existent.

- Dans l'enseignement secondaire, l'enseignant doit répondre à des exigences multiples : celle des élèves dont il a la charge, celle de l'actualisation des problématiques scientifiques à transposer, celle de l'évolution des méthodes pédagogiques.

Ces dernières années, les consignes officielles n'échappent pas à la succession des modes intellectuelles. Elles tendent à réduire fortement la liberté pédagogique : ainsi, en première S, la première guerre mondiale est étudiée sous l'angle *Les Français dans la Première Guerre mondiale*. Les documents d'accompagnement précisent « Après avoir décrit l'entrée en guerre, on étudie les manières dont les Français vivent le conflit, en insistant sur le fait que la société dans sa quasi-totalité est touchée par le deuil. Une ouverture sur certains prolongements de la Grande Guerre (apaisement des luttes religieuses, organisation du souvenir, évolution des rôles féminin et masculin ...) achève l'étude ».

Pour le secondaire, l'intérêt des sites scientifiques en histoire est très inégal. Cela tient d'abord à la modestie de l'offre, en partie explicable par la non-



prise en compte de ces travaux dans un cursus universitaire. Par contraste, les sites américains disposent de beaucoup plus de moyens, en hommes et en argent. Une illustration, sur un thème qui n'est pas enseigné dans le secondaire : l'histoire achéménide. En français, le site de référence, c'est le remarquable travail de Pierre Briant au Collège de France. Sa page de liens renvoie surtout vers des sites anglo-saxons, comme Abzu, « a guide to the rapidly increasing, and widely distributed data relevant to the study and public presentation of the Ancient Near East via the Internet ».

Deux sites non universitaires aideront à préciser les attentes.

Le Web Gallery of Art<sup>302</sup> est exceptionnel. Exceptionnel par l'importance de la base mise en ligne par Emil Kren et Daniel Marx, ce site rend des services considérables aux étudiants en histoire de l'art : qualité des contenus, régularité des mises à jour... Pour un enseignant du secondaire, le site permet un choix personnalisé du petit nombre d'œuvres à faire étudier en classe. L'interface du site, soucieuse d'une lisibilité maximale pour le plus grand nombre d'internautes, évite les gadgets techniques et les effets virtuels dont sont friands plusieurs sites officiels de musées. Enfin, les auteurs prennent le temps de répondre au courrier électronique.

À l'opposé, le site de l'AHWA<sup>303</sup> (Association des webmasters en histoire de l'art), est devenu une base fossile depuis 2003, faute de volontaires pour le suivi et la mise à jour. Ce site, initié par Robert Derome, était devenu une référence pour son énorme inventaire des ressources universitaires.

Le site Les mondes normands est un autre exemple de vulgarisation très réussie, aussi bien pour l'intérêt pédagogique des documents sélectionnés que pour la qualité des notices qui les accompagnent. Ce site permet de faire travailler les élèves sur la présence des Normands en Italie méridionale et en Sicile. Cette étude de cas peut prendre place dans le chapitre sur la rencontre des trois civilisations qui se partagent la Méditerranée au XII<sup>ème</sup>. C'est aussi l'occasion de repérer les reconstructions politiques de l'histoire, et de mesurer l'écart entre les problématiques universitaires et les choix de l'histoire enseignée en collège et en lycée.

Sur le plan universitaire, le site du plan de Rome au IV<sup>ème</sup> siècle (plan Bigot) combine plusieurs éléments très intéressants. Cette maquette,

---

302 <<http://www.wga.hu/index1.html>>.

303 <<http://www.unites.uqam.ca/AHWA/Signets/>>.

longtemps oubliée dans les sous-sols de l'université de Caen, a été restaurée puis exposée, après 1995, à la MRSH (Maison de la Recherche en Sciences Humaines). La maquette a servi de support à la création d'un pôle scientifique pluridisciplinaire « VILLE - Architecture, Urbanisme et Image virtuelle », associant les compétences des historiens, des archéologues et des latinistes à celle des informaticiens et des spécialistes de l'audiovisuel. L'ensemble du plan a été numérisé. Le travail scientifique en a bénéficié : la vision virtuelle permettait de tester des hypothèses et de vérifier leur vraisemblance. La connaissance de l'urbanisme romain, en particulier pour le Colisée, a fortement progressé<sup>304</sup>. Plusieurs colloques ont fait connaître ces avancées de la recherche : *Rome antique, Pouvoir des images, images du pouvoir* (1996), *Rome an 2000*<sup>305</sup>, *L'Égypte à Rome* (2002). Un fichier recense les travaux similaires, dans d'autres universités.

L'ensemble a permis la réalisation d'une maquette virtuelle, accessible en ligne, aussi bien pour les scolaires que pour le grand public. Pendant quelques années, une version sur cédérom a permis de contourner la lenteur des liaisons par modem. Cette réalisation est utilisable en classe d'histoire ou de latin... Mais l'histoire romaine n'est plus au programme en seconde, où elle a cédé la place à la naissance du christianisme, et le latin décline.

L'histoire des femmes et du genre est un thème qui occupe une place croissante sur l'Internet francophone.

C'était le thème des Rendez-vous de l'Histoire, à Blois, en octobre 2004. Un atelier y a présenté les nombreuses structures engagées dans ce nouveau regard. Ainsi, à Angers, Musea, le musée virtuel sur l'histoire des femmes et du genre, s'appuie sur les travaux de plusieurs universitaires et de l'association Archives du Féminisme. Des dossiers pédagogiques sont en cours d'élaboration, associant chercheurs et enseignants.

De nombreuses associations regroupent les universitaires qui participent au développement de cette histoire<sup>306</sup> : la SIEFAR (Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime), Mnémosyne (Françoise Thébaud), Femmes et associations (Evelyne Diebolt)... La revue CLIO, Histoire, femmes et sociétés s'est spécialisée dans la diffusion de ces travaux qui proposent une lecture sexuée des sociétés ; à ce jour, la revue diffuse en ligne 124 articles en texte intégral.

---

304 <<http://www.unicaen.fr/rome/index.php>>.

305 <<http://aphgcaen.free.fr/lecocq.htm>>.

306 <<http://hgtime.free.fr/butine/genre.htm>>.

L'histoire médiévale est particulièrement bien représentée sur Internet : citons Ménestrel, le site du Lamop, celui de la SHMES en France (accès en partie réservé aux seuls adhérents), Reti Medievali en Italie, l'International Medieval Congress à Leeds ; il existe de nombreux sites en régions, comme Tabularia à Caen, Archéologie et Territoires à Tours...

En histoire contemporaine, la demande est très forte en ce qui concerne l'histoire et la mémoire de 1939-1945. Mais l'offre est également abondante, aussi bien en bibliographie imprimée qu'en sources électroniques : ainsi, le site Internet de l'IHTP est en concurrence avec les travaux des Fondations (Résistance, Mémoire de la déportation, Mémoire de la Shoah), des musées et des mémoriaux (US Holocaust Memorial, Yad Vashem). Jean-Pierre Husson a développé un site remarquablement documenté sur l'histoire et la mémoire des deux guerres mondiales. Les travaux du Cercle d'étude de la déportation et de la Shoah sont mis en ligne depuis 1999.

Les recherches sur l'histoire de l'immigration pourraient être exploitées en lycée. Mais le faible temps consacré à l'étude de la France des années 1930 rend peu fréquente l'utilisation de l'excellent *Atlas de l'immigration en France entre les deux guerres*. Les quatre énormes dossiers consacrés récemment à l'histoire de l'immigration par la revue *Historiens & Géographes* auront sans doute le même sort.

En un mot, les ressources francophones existent. Mais elles n'occupent qu'une place restreinte dans les sites utilisés par nos collègues. Faute d'y trouver aisément des ressources directement exploitables par les élèves, beaucoup d'enseignants (188 selon Gilles Badufle) développent des sites personnels. Certains participent à la transposition didactique et à l'adaptation des contenus scientifiques aux besoins et au niveau des élèves concernés.

Un autre domaine où Internet joue un rôle décisif, ce sont les colloques et leur suivi. L'annonce des colloques, l'appel à communications bénéficient de l'existence d'Internet et des réseaux professionnels. Le site Calenda permet une veille très efficace.

La publication des actes pose des problèmes financiers importants. Les concepteurs du colloque *Les Élités dans le haut Moyen Âge (VIe-XIIe siècle)*, organisé en 2004 par les universités Paris I et Marne la Vallée ont

trouvé une solution originale : ils ont mis en ligne<sup>307</sup>, à l'avance, les contributions des intervenants.

En novembre 2004, deux colloques qui ont eu lieu sur l'histoire de la Grande Guerre.

- Le premier, qui avait pour thème *La Grande Guerre : expériences et pratiques*, a eu lieu à Soissons, avec le soutien de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne. Les actes ne seront pas diffusés avant le printemps 2005. Les organisateurs du colloque de Soissons ont accepté, à ma demande, de mettre en ligne<sup>308</sup> les résumés détaillés.

- Le second, *14-18 : L'empreinte de la Grande Guerre*, a été organisé par l'Historial de Péronne et la BPI. À ce jour, seul le programme détaillé est accessible sur Internet<sup>309</sup>.

Dans les deux cas, la liste Universitas ont permis de relayer l'annonce de ces colloques, et de mettre à la disposition de tous les notes prises par quelques participants.

La vulgarisation scientifique, c'est enfin l'organisation de conférences à destination de nos collègues. Elles ont un double avantage : elles répondent aux demandes de mises au point historiographiques ; elles permettent aux auteurs de rencontrer les enseignants et d'élargir l'audience de leurs publications.

Ces conférences sont organisées dans chaque académie. Pour la régionale de Caen de l'APHG, nous avons accueilli Nicolas Werth (L'historiographie de l'URSS), Antoine Prost (La Grande Guerre - Armées, Combats, Sociétés - France, Allemagne, Royaume-Uni), ou plus récemment Sylvie Chaperon (Un siècle de féminismes). Internet étant un exceptionnel moyen de publication et de diffusion, ces conférences sont disponibles soit sous la forme de notes relues par le conférencier, soit sous la forme du texte intégral fourni par ce dernier.

Les Rendez-vous de l'Histoire illustrent deux conceptions opposées de l'Internet. D'un côté, chaque académie envoie à Blois plusieurs enseignants et met en ligne leurs comptes rendus des conférences et des débats, y compris quand le texte complet, fourni par le conférencier, est déjà diffusé au plan national. Internet met en évidence le gaspillage d'énergie et le

307 <<http://lamop.univ-paris1.fr/W3/elitesA.htm>>.

308 <<http://hgtice.free.fr/colloques/soissons.htm>>.

309 <<http://hgtice.free.fr/colloques/empreinte.htm>>.

manque évident de concertation. Mais le réseau permet également d'élargir la circulation de l'information scientifique : plusieurs débats sont retransmis, depuis deux ans, sur le site Canal-U. C'est un moyen abolir la distance, pour ceux qui disposent de l'ADSL, et habitent trop loin de Blois pour s'y rendre le temps d'un week-end. Peut-être des solutions techniques légères viendront-elles généraliser ce genre de pratique. Un moyen de mettre en commun savoirs et compétences, d'encourager la coopération et la mutualisation, dans une société qui préfère parfois l'individualisme de masse et de culture marchande

Table des matières